



## Over dit boek

Dit is een digitale kopie van een boek dat al generaties lang op bibliotheekplanken heeft gestaan, maar nu zorgvuldig is gescand door Google. Dat doen we omdat we alle boeken ter wereld online beschikbaar willen maken.

Dit boek is zo oud dat het auteursrecht erop is verlopen, zodat het boek nu deel uitmaakt van het publieke domein. Een boek dat tot het publieke domein behoort, is een boek dat nooit onder het auteursrecht is gevallen, of waarvan de wettelijke auteursrechttermijn is verlopen. Het kan per land verschillen of een boek tot het publieke domein behoort. Boeken in het publieke domein zijn een stem uit het verleden. Ze vormen een bron van geschiedenis, cultuur en kennis die anders moeilijk te verkrijgen zou zijn.

Aantekeningen, opmerkingen en andere kanttekeningen die in het origineel stonden, worden weergegeven in dit bestand, als herinnering aan de lange reis die het boek heeft gemaakt van uitgever naar bibliotheek, en uiteindelijk naar u.

## Richtlijnen voor gebruik

Google werkt samen met bibliotheken om materiaal uit het publieke domein te digitaliseren, zodat het voor iedereen beschikbaar wordt. Boeken uit het publieke domein behoren toe aan het publiek; wij bewaren ze alleen. Dit is echter een kostbaar proces. Om deze dienst te kunnen blijven leveren, hebben we maatregelen genomen om misbruik door commerciële partijen te voorkomen, zoals het plaatsen van technische beperkingen op automatisch zoeken.

Verder vragen we u het volgende:

- + *Gebruik de bestanden alleen voor niet-commerciële doeleinden* We hebben Zoeken naar boeken met Google ontworpen voor gebruik door individuen. We vragen u deze bestanden alleen te gebruiken voor persoonlijke en niet-commerciële doeleinden.
- + *Voer geen geautomatiseerde zoekopdrachten uit* Stuur geen geautomatiseerde zoekopdrachten naar het systeem van Google. Als u onderzoek doet naar computervertalingen, optische tekenherkenning of andere wetenschapsgebieden waarbij u toegang nodig heeft tot grote hoeveelheden tekst, kunt u contact met ons opnemen. We raden u aan hiervoor materiaal uit het publieke domein te gebruiken, en kunnen u misschien hiermee van dienst zijn.
- + *Laat de eigendomsverklaring staan* Het “watermerk” van Google dat u onder aan elk bestand ziet, dient om mensen informatie over het project te geven, en ze te helpen extra materiaal te vinden met Zoeken naar boeken met Google. Verwijder dit watermerk niet.
- + *Houd u aan de wet* Wat u ook doet, houd er rekening mee dat u er zelf verantwoordelijk voor bent dat alles wat u doet legaal is. U kunt er niet van uitgaan dat wanneer een werk beschikbaar lijkt te zijn voor het publieke domein in de Verenigde Staten, het ook publiek domein is voor gebruikers in andere landen. Of er nog auteursrecht op een boek rust, verschilt per land. We kunnen u niet vertellen wat u in uw geval met een bepaald boek mag doen. Neem niet zomaar aan dat u een boek overal ter wereld op allerlei manieren kunt gebruiken, wanneer het eenmaal in Zoeken naar boeken met Google staat. De wettelijke aansprakelijkheid voor auteursrechten is behoorlijk streng.

## Informatie over Zoeken naar boeken met Google

Het doel van Google is om alle informatie wereldwijd toegankelijk en bruikbaar te maken. Zoeken naar boeken met Google helpt lezers boeken uit allerlei landen te ontdekken, en helpt auteurs en uitgevers om een nieuw leespubliek te bereiken. U kunt de volledige tekst van dit boek doorzoeken op het web via <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

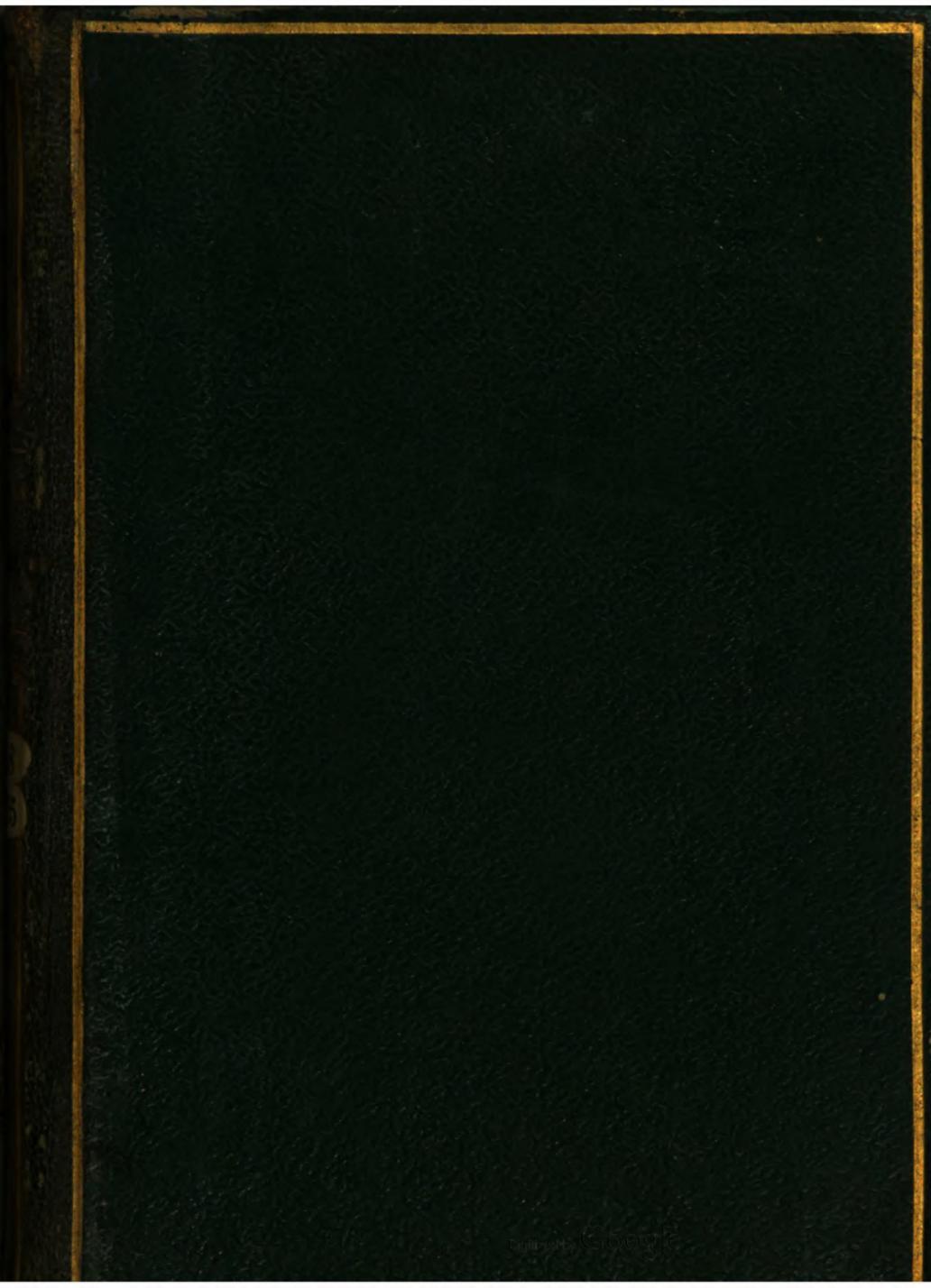
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

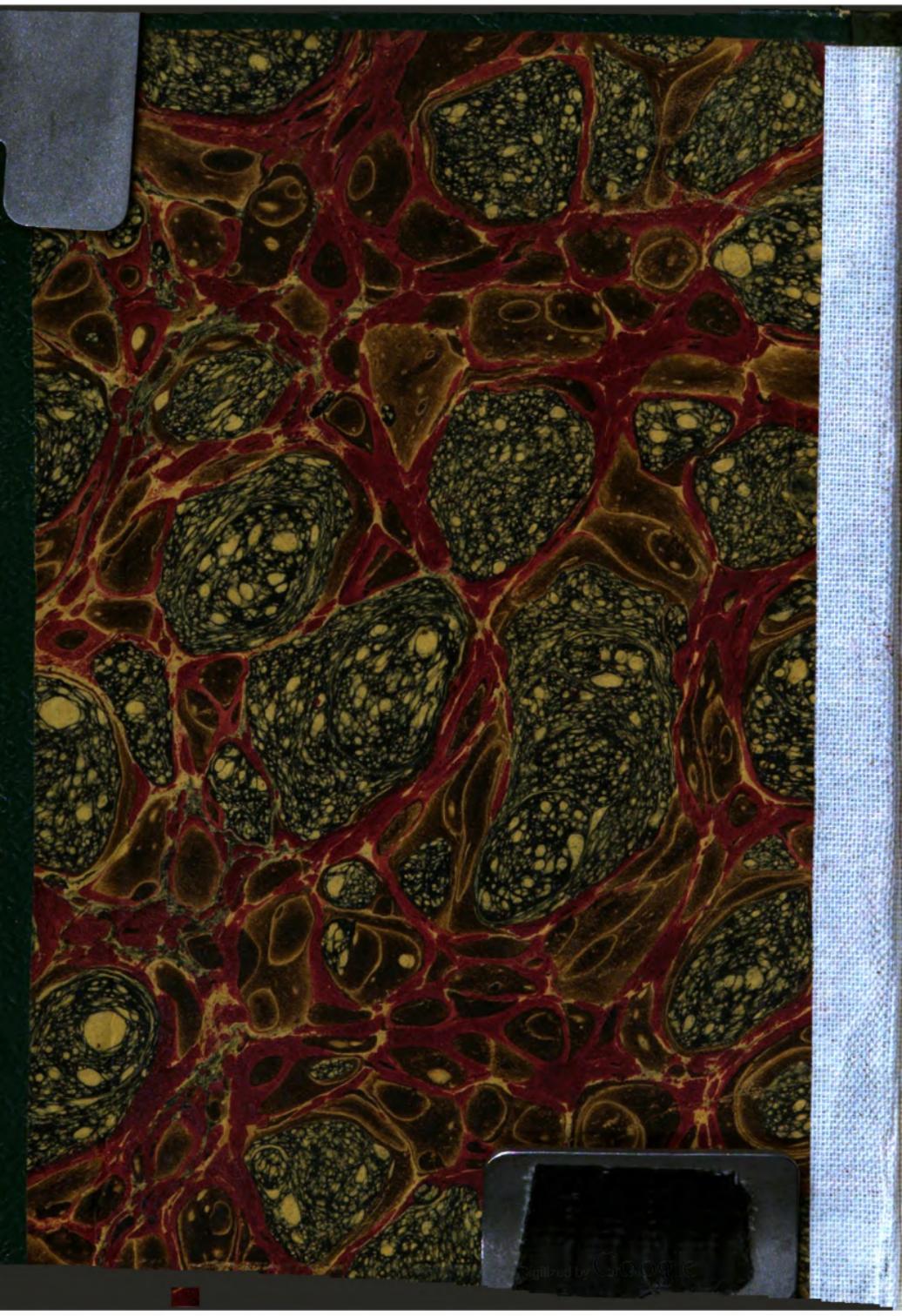
Nous vous demandons également de:

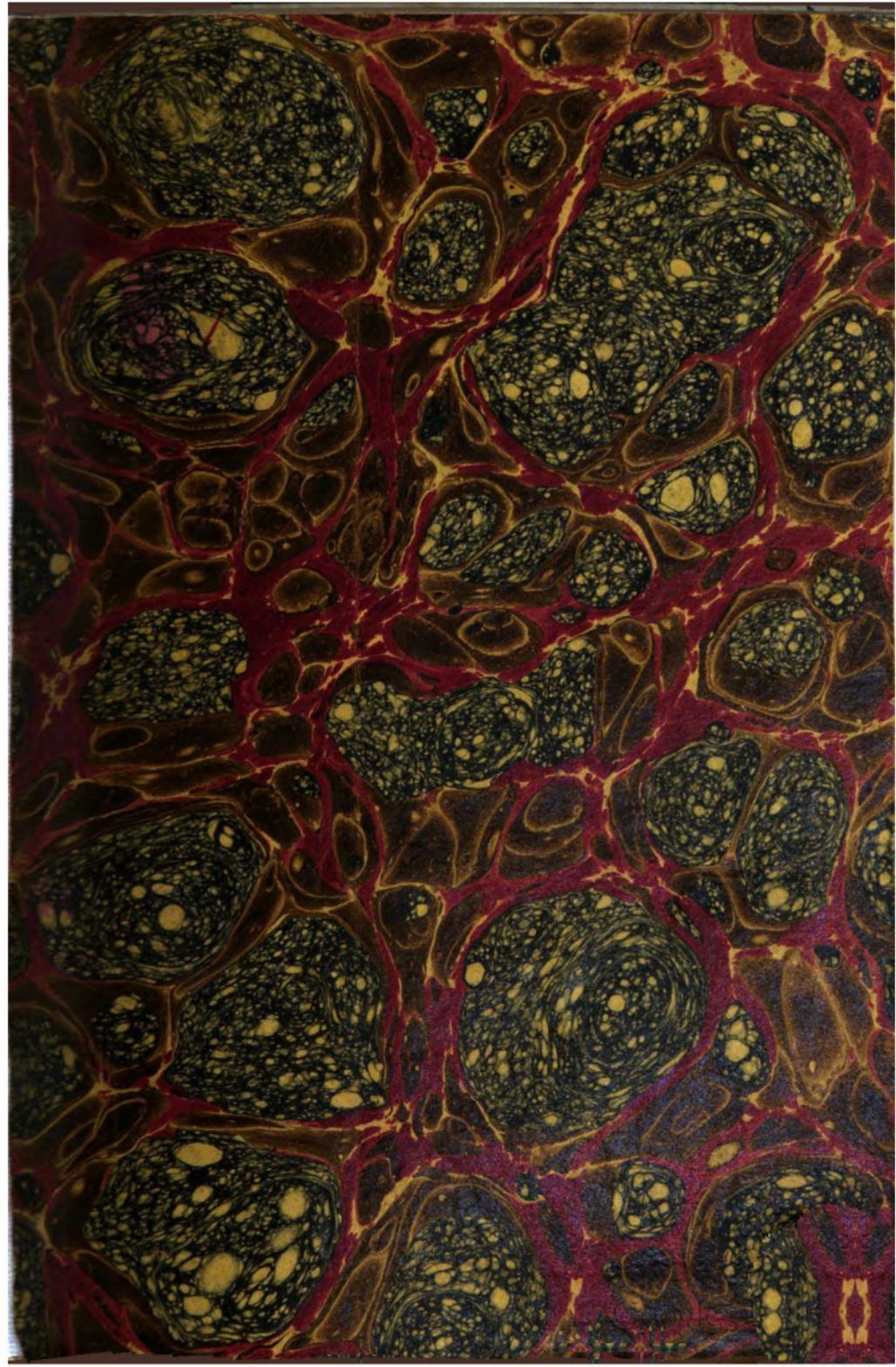
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









1568/1305.

**COLLECTION**  
**DES**  
**POÈTES BELGES.**

**TOME III.**





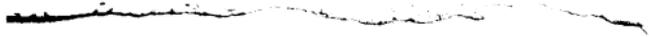


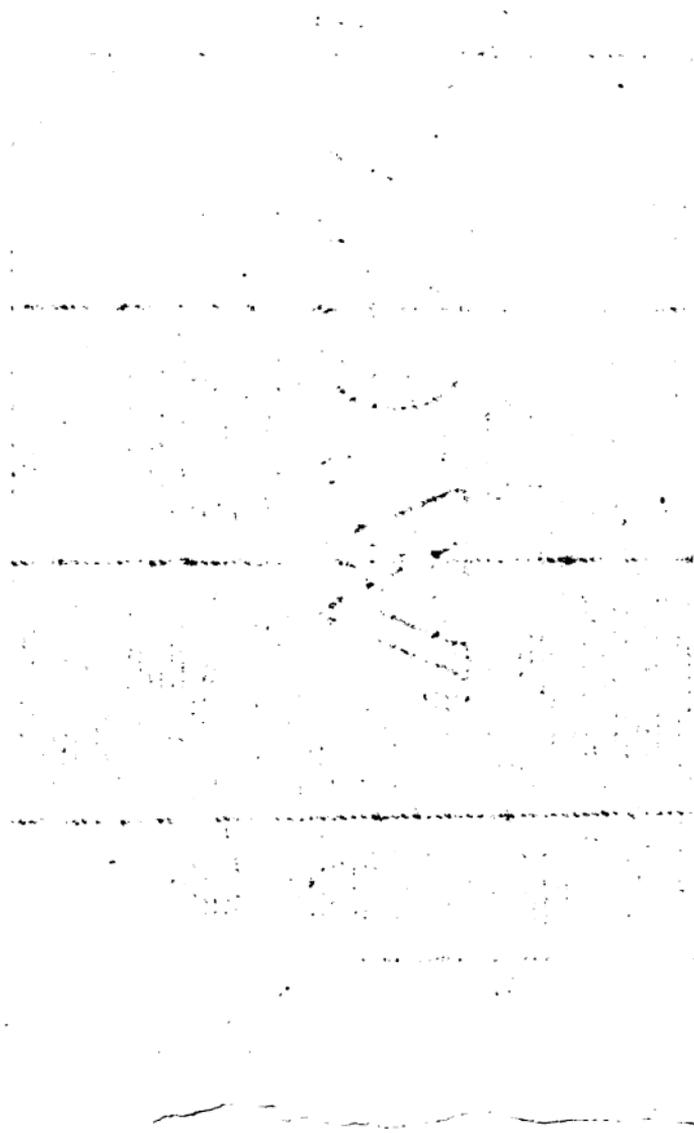
Champion d'or. G. 100.

Litt. de Nord, J. 2.

*Mille Jeunes guerriers, pleins d'une sainte ardeur,  
A la voix de Bouillon soumettant leur valeur  
Coururent sur des morts et des monceaux de cendres  
Planter aux murs d'Alep l'étendart de la Flandre.*

*Poème des Belyes, page 15.*





# POÉSIES

DE

PH. LESBROUSSART.

I would, with all my soul, they  
were better, for 't is a fine  
thing, when they are good.  
(*The Learned Pedlar, a comedy.*)

Je voudrais, de toute mon âme,  
qu'ils fussent meilleurs : car  
lorsqu'ils sont bons, c'est une  
belle chose.  
(*Le Colporteur lettré, comédie.*)



BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE P.-M. DE VROOM,

ET CHEZ LES ÉDITEURS, A LA LIBRAIRIE BELGE,

RUE DES PIERRES, N<sup>o</sup>. 8, N<sup>o</sup>. 1141.

1827.



---

## AVERTISSEMENT.

ET PROSPECTUS

POUR L'ÉDITION DES POÈTES BELGES.

Des Belges, amis de leur pays, avaient depuis long-temps manifesté le désir de voir former un recueil de poésies composées à différentes époques, en langue française, par des écrivains nationaux. Ce vœu très-naturel était aussi le nôtre, et la collection que nous publions a pour objet de le remplir. Ces poésies sont en assez grand nombre; nous avons cru devoir être sévères dans notre choix. C'est au public à juger si nous l'avons été suffisamment.

Les éditeurs n'ont point publié d'avance le prospectus de leur entreprise; ils ont pensé que c'était à l'ouvrage à se recommander lui-même. Ils annoncent seulement que le recueil se composera de 10 à 12 volumes, dont les 2 premiers seront consacrés aux productions des poètes Belges qui ont existé depuis le treizième siècle. Nous nous proposons de commencer la publication par ces écrits, qui

ne seront pas sans attrait pour la curiosité des gens de lettres, et dans lesquels on pourra même trouver des notions aussi intéressantes qu'instructives sur les mœurs, les idées, et le degré de civilisation de nos aïeux ; mais les recherches et les commentaires que nécessitera cette partie de la publication, nous ont décidé à la retarder, et à commencer par les compositions des poètes contemporains. Par la même raison, nous ne prenons aucun engagement quant aux époques où paraîtront les livraisons successives de l'ouvrage : nous promettons simplement d'y mettre une activité sur laquelle on a d'autant plus le droit de compter, qu'elle est dans l'intérêt de notre entreprise.

### *Souscription :*

Le prix est fixé à un florin 25 cents chaque volume, orné d'une gravure.

On souscrit, pour l'ouvrage entier, chez les éditeurs, à la librairie Belge, rue des Pierres, N<sup>o</sup> 1141, où tous les matériaux, renseignements et observations doivent être adressés franc de port.

Les volumes ne se vendent pas séparément.



---

## NOTICE SUR L'AUTEUR.

---

J. B. PH. LESBROUSSART, né à Gand en 1782, après avoir fait ses études au collège Thérésien à Bruxelles, fut employé pendant environ dix ans dans l'administration tant civile que militaire. En 1805 il quitta cette carrière pour celle de l'instruction publique, et occupa pendant quelques années la chaire de troisième au collège secondaire d'Alost dirigé par son père. Ensuite il fut nommé professeur de seconde au Lycée de Gand, qui venait d'être organisé par le grand maître de l'Université. En 1812 il fut appelé à la chaire de Rhétorique dans le même établissement, qu'il quitta l'année suivante, pour accompagner dans ses voyages un jeune homme qui lui avait été confié par sa famille. Après avoir passé deux ans en France, en Suisse et en Italie, il revint dans sa patrie alors réunie à la Hollande, par la création du royaume des Pays-Bas, et y participa à

la rédaction de différentes feuilles publiques jusqu'en janvier 1818, époque à laquelle il fut nommé professeur de seconde à l'Athénée royal de Bruxelles. Quelques mois après, il fut appelé à remplir la chaire de Rhétorique vacante par le décès de son père, qui pendant plus de quarante ans avait rendu dans différentes villes de la Belgique d'éminens services à l'instruction publique.

Par une disposition récente du Roi, il vient d'être nommé professeur d'Histoire Générale au Musée des sciences et des lettres, établi à Bruxelles.



**POÈMES**  
**ET**  
**ÉPITRES.**



.....

# LES BELGES,

*Épique.*

---

**H**OMÈRE et son rival, ces chantres immortels,  
Qui, plus que tous leurs Dieux, méritaient des autels,  
Et qui, jeunes encor, des vieux âges du monde  
Ont, comme un trait de feu, percé la nuit profonde,  
Célébrèrent jadis d'un fabuleux héros  
Ou le glaive terrible, ou le fatal repos<sup>1</sup>.  
Mais ils ont pu du moins, en traçant leur histoire,  
Envelopper leurs noms d'un nuage de gloire,  
Décorer à loisir ces fantômes brillans,  
Renverser devant eux les bataillons sanglans,  
Et peignant avec art ces colosses antiques,  
Nous faire révéler des exploits chimériques.  
Ils ont rêvé des noms : par leurs chants consacrés  
Ces rêves du génie, à jamais admirés,  
Obtiennent des mortels un éternel hommage.

Je n'ai point, je le sais, leur superbe langage :  
 Mais plus heureux, je puis, en sa simplicité,  
 Sans parure et sans voile offrir la vérité.  
 L'amour de mon pays fera seul mon génie.

Sol du Belge, salut ! Salut, terre chérie !  
 Cet hommage t'est dû, terre féconde en biens,  
 Riche de vrais trésors et de vrais citoyens !  
 Ton sein n'est pas rempli de ces métaux perfides,  
 Que de l'homme aveuglé cherchent les mains avides :  
 Dans tes champs nourriciers, sous des rochers brûlans  
 L'or ne se forme point en blocs étincelans,  
 Et ne vient point flatter, en voyant la lumière,  
 Des peuples abusés l'opulente misère.  
 Tu ne recèles point ces rubis éclatans,  
 Du luxe oriental frivoles ornemens :  
 Mais les dons de Cérès enrichissent tes plaines,  
 Mais des fleuves nombreux coulent sur tes domaines,  
 Et ton front embelli par de rians guérets  
 S'élève couronné de superbes forêts.  
 O Belgique ! Jamais sur ton heureux rivage



La nature en courroux ne détruit son ouvrage.  
 Jamais du haut des monts le bitume brûlant  
 Dans les vallons fleuris ne se roule en torrent :  
 Jamais d'affreux volcans, vomissant leurs entrailles,  
 Sous des rocs embrasés n'écrasent tes murailles.  
 Parmi les prés naissans , dans l'émail des gazons ,  
 Ne se confondent point de funestes poisons ,  
 Et dans les bois touffus , la couleuvre rampante  
 Effleure le passant d'une langue innocente <sup>3</sup>.  
 Dans tes vastes cités des peuples gémissans ,  
 Trompés par la moisson , et privés d'alimens ;  
 N'ont point vu , pleins d'horreur , une foule expirante  
 Succomber aux tourmens de la faim dévorante.  
 Ton sol , toujours fécond dans sa variété ,  
 De mille aspects divers frappe l'œil enchanté.  
 Ici , du voyageur la vue à peine embrasse  
 D'un immense plateau l'incalculable espace ,  
 Erre sur la contrée , et planant à l'entour ,  
 D'un Océan d'épis suit le vaste contour.  
 Là , de rians bosquets , plantés par la nature ,  
 Environnent les champs d'une verte ceinture :

Les fruits et les bouquets y naissent confondus ,  
 Et Flore de Pomone embellit les tributs .  
 Plus loin , un bois épais offre ses voûtes sombres :  
 L'œil , non sans quelque effroi , s'enfonce sous ces ombres  
 O ù jadis le Druides ensanglantait ses Dieux .  
 Ailleurs , de noirs rochers suspendus dans les cieus  
 Pressent les bords d'un fleuve , et sur l'onde écumante  
 Penchent du haut des airs leur tête menaçante .  
 Là , de ses petits flots animant le courroux ,  
 La cascade bondit sur un lit de cailloux .  
 Et court , en murmurant sous un dais de fougère ,  
 Mouvoir à coups pressés la meule nourricière :  
 Tandis qu'un fleuve altier , que de mille vassaux  
 Dans sa marche pompeuse enrichissent les eaux ,  
 Lent et majestueux , dans l'onde océanique  
 Vient verser à grand bruit son tribut magnifique <sup>5</sup> .  
 Chaque pas nous conduit à des sites nouveaux .  
 Tel Homère , traçant les exploits des héros ,  
 Sait mêler avec art à leur noble peinture  
 Les tableaux plus rians de la simple nature :  
 Ou tel Delille encor , dans des vers séducteurs ,

De son style animé variant les couleurs,  
 Auteur caméléon, par un doux stratagème  
 Étonne, touche, plaît, mais est toujours lui-même.

Quel séjour en effet, et quels climats vantés  
 De cette terre heureuse effacent les beautés <sup>6</sup> ?  
 Soit que le laboureur, d'une main exigeante  
 Retournant sans repos la glèbe obéissante,  
 Fasse naître par-tout sur un sol complaisant  
 Ce luxe végétal, dont l'aspect ravissant,  
 Industriuse Alost, sur ta côte fleurie <sup>7</sup>,  
 Arrête l'étranger qui l'admire et l'envie ;  
 Soit qu'aux plaines de Waes <sup>8</sup> sa lente activité  
 De ses sables ingrats domptant l'aridité,  
 Arrache de ce sol, péniblement fertile,  
 Des moissons qu'envirait l'abondante Sicile :  
 Soit enfin, qu'animant ces lieux inspirateurs <sup>9</sup>  
 Où la fière Isabelle oubliait ses grandeurs,  
 A ces vieux monumens, qui sont tombés comme elle,  
 La nature unissant sa jeunesse éternelle,  
 Aux vitraux émaillés des plus vives couleurs

Oppose en souriant le coloris des fleurs ,  
 Des grappes du lilas couvre une arcade antique ,  
 Et plante le muguet sur un tombeau gothique.  
 Voyez, non loin de Stall , ces bois délicieux  
 Marier de leurs troncs le branchage amoureux.  
 L'œil à peine glissant à travers le feuillage ,  
 Voit fuir dans l'horison le clocher du village <sup>10</sup>.  
 Le chant du rossignol, le doux bruit des ruisseaux ,  
 Par un charme enivrant invitent au repos :  
 Sur cette mousse épaisse , à l'ombre de ces frênes ,  
 On respire la paix èt l'oubli de ses peines.  
 Aux habitans de l'air l'homme a laissé ces lieux :  
 Tout est frais , pur , tranquille : et ce vallon heureux  
 Semble , opulent de fleurs , de parfums , de verdure,  
 Sortir, vierge et naissant , des mains de la nature.

Mais de ce sol chéri si notre œil enchanté  
 Admire la richesse et la fertilité,  
 Au peuple dont les mains cultivent ce rivage  
 Qui pourrait refuser un légitime hommage?  
 Qui n'admirerait pas ces austères vertus,

Beaux débris, échappés à nos temps corrompus !  
 Que de nobles exploits rappelle à la mémoire  
 Le nom fameux du Belge et son antique histoire !  
 Lorsqu'on voyait aux fers des superbes Romains  
 Le monde épouvanté tendre ses faibles mains,  
 Les belliqueux enfans de ce climat sauvage  
 D'un bras désespéré repoussent l'esclavage <sup>11</sup>,  
 Au grand nom de César, à son art destructeur  
 Opposent sans pâlir leur farouche valeur,  
 Et par leurs fiers efforts, de ce mortel terrible  
 Balançant un moment la fortune invincible.  
 Enfin Rome triomphe ; et le Belge abattu  
 Sous un joug détesté voit plier sa vertu.  
 Le vainqueur, s'avancant vers les terres lointaines,  
 Croit laisser ses captifs endormis dans leurs chaînes,  
 Et va, pour échapper au tourment du repos,  
 Chercher en d'autres lieux des esclaves nouveaux.  
 Tout-à-coup une voix, rompant ce vil silence,  
 Frappe les airs surpris du cri d'indépendance.  
 Ce cri par mille voix soudain est répété.  
 Tout à la fois s'embrâse au nom de liberté,

Et ce magique nom, réveillant leur furie,  
 Du Belgium entier fait un vaste incendie.  
 Le Romain, entendant ces cris séditieux,  
 De courroux enflammé, revole vers ces lieux.  
 Les Belges sous ses coups déjà tombent en foule :  
 Mais, pareils dans leur chute à la tour qui s'écroule  
 Et de ses lourds débris couvre ses destructeurs,  
 D'une main défaillante ils frappent leurs vainqueurs.  
 Le conquérant, par-tout promenant le carnage,  
 Noyé enfin dans le sang leur liberté sauvage <sup>12</sup> ;  
 Et bientôt, relevant leur courage abattu,  
 Arme pour lui les bras qui l'avaient combattu.  
 Aux plaines d'Orient, dans les sables d'Afrique,  
 Leurs escadrons guerriers servent la République,  
 Et plus tard, des Germains menaçans ennemis <sup>13</sup>,  
 Du trône des Césars deviennent les appuis.  
 Mais quand des fils du Nord la horde vagabonde  
 D'un peuple de tyrans enfin vengea le monde,  
 Par la flamme et le fer ces beaux champs dévastés  
 N'offrirent que ravage aux yeux épouvantés.  
 Des Vandales, des Francs <sup>14</sup> les phalanges sauvages,

Torrens dévastateurs , inondent ces rivages :  
Enfin le Ciel , touché de ces longues douleurs ,  
De l'implacable guerre arrête les fureurs .  
Le Belge vit alors , sous les lois de ses princes ,  
La paix et l'abondance enrichir ses provinces .  
C'est alors qu'animés d'un transport généreux ,  
S'unissant avec joie aux bataillons nombreux  
Que l'Europe envoyait dans l'Asie étonnée  
Reconquérir du Christ la tombe profanée ,  
Mille jeunes guerriers , pleins d'une sainte ardeur ,  
A la voix de Bouillon soumettant leur valeur <sup>15</sup> ,  
Coururent sur des morts et des monceaux de cendre  
Planter aux murs d'Alep l'étendard de la Flandre .  
Le Musulman superbe admira leurs exploits :  
Solime en frémissant se soumit à leurs lois :  
Le Jourdain étonné , sur son brûlant rivage  
Des rives de l'Escaut entendit le langage .  
L'un de ces conquérans <sup>16</sup> dans ses vaillantes mains  
Prit ce sceptre fameux , orgueil des Constantins :  
Mais bientôt sous les coups d'un peuple sanguinaire  
Il finit sans honneur son illustre carrière .

La Syrie aussitôt dans ses funestes champs  
 Revit du Sarrasin les drapeaux menaçans :  
 Il fallut s'éloigner de ce sanglant rivage  
 Illustré par la foi, l'honneur et le courage.  
 Le Belge, renonçant à ces trompeurs lauriers,  
 Saisit une autre gloire au sein de ses foyers,  
 Et son activité, par l'espoir animée,  
 De ce nouveau succès accrut sa renommée.  
 Sous des princes divers, moins rois que protecteurs,  
 D'un peuple fier et brave adroits modérateurs,  
 Sans s'armer désormais du glaive de la guerre,  
 De l'Orient soumis il fit son tributaire.  
 De l'Indus et du Gange il voyait les vaisseaux  
 De la superbe Bruge obstruer les canaux <sup>17</sup>,  
 Et verser, appelés par sa libre industrie,  
 Dans ce vaste dépôt les trésors de l'Asie,  
 Qui, par cent mille mains bientôt utilisés,  
 Dans la grossière Europe avec art dispersés,  
 Rapportaient dans le sein de l'heureuse Belgique  
 L'or de vingt nations, conquête pacifique.  
 Des citoyens sans nom, de simples commerçans

Occupaient, nourrissaient un peuple d'artisans,  
 De l'antique Sidon rappellaient la puissance ;  
 L'univers s'étonnait de leur magnificence,  
 Et les prodigues mains d'un sénat de bourgeois  
 Soulagèrent souvent l'indigence des rois <sup>18</sup>. —  
 Mais pourquoi tant d'orgueil ? ces destins si prospères  
 Ne brillèrent qu'un jour aux regards de nos pères.  
 Déplorable mélange et de biens et de maux !  
 Du sein de ce bonheur nourri par le repos,  
 L'hydre des factions levant sa tête horrible,  
 Ramena la terreur dans cet état paisible.  
 Et le peuple et les grands, revendiquant leurs droits,  
 Invoquant tour-à-tour et méprisant les lois,  
 Couvrirent de débris leurs cités florissantes.  
 L'étranger vint s'unir à ces haines sanglantes,  
 Et l'on vit, ô douleur ! aux farouches Bretons  
 Des Belges égarés joindre leurs bataillons <sup>19</sup>.  
 Un citoyen puissant, <sup>20</sup> idole du vulgaire,  
 Ardent, audacieux, mais sur-tout sanguinaire,  
 Et de l'obscurité s'élançant aux grandeurs,  
 De son ambition signala les fureurs.

En le nommant Brutus , les peuples le servirent.  
 Ses égaux étonnés un instant obéirent :  
 Mais , lassés d'honorer l'ouvrage de leurs mains ,  
 Brisèrent par sa mort ses superbes desseins.  
 Son fils , digne héritier de son audace altière ,  
 Succomba comme lui , mais du moins par la guerre,  
 Et le vrai souverain , long-temps persécuté ,  
 Remonta , plus heureux , au trône ensanglanté.

Enfin , des murs de Gand s'éleva le grand homme  
 Qui fut et le soutien et la terreur de Rome :  
 Vainqueur de Frédéric et rival de François ,  
 Le modèle , la crainte , et l'arbitre des Rois.  
 De l'heureux Charles-Quint la vaste politique  
 A ses projets guerriers fit servir la Belgique :  
 Aux plaines de Mulberg , contre les fiers Saxons  
 Il déploya les rangs de ses braves Wallons ;  
 La Flandre , obéissante et non pas asservie ,  
 Se soumettait aux lois du vainqueur de Pavie ;  
 Lorsque , pour son malheur et celui des humains ,  
 Il déposa le sceptre en de fatales mains.

Ce Roi, qu'avec Tibère a relégué l'histoire,  
 Tyran sans énergie et conquérant sans gloire<sup>21</sup>,  
 Bourreau de ses sujets, assassin de son fils,  
 Qui crut régner en France en achetant Paris,  
 Voulut à chaque Belge imposer sa croyance.  
 Le peuple à son pouvoir oppose la constance :  
 Des soldats, des cachots l'appareil menaçant,  
 Sans le faire obéir, fait haïr le tyran.  
 Devant le désespoir que devient la puissance ?  
 De cette mer de sang s'élève la vengeance ;  
 Sur l'échafaud fatal où d'Egmont est monté,  
 D'un vol rapide et sûr descend la liberté.  
 Des rives de l'Escaut les habitans paisibles,  
 Qu'un instant a changés en guerriers invincibles,  
 Des hautains Castillans pressent les bataillons.  
 Que de sanglans débris engraisent les sillons !  
 Que de corps mutilés, que de villes en cendre  
 Dun horrible spectacle épouvantent la Flandre !  
 Qui pourra retracer ces tragiques fureurs,  
 Les douleurs des vaincus, les excès des vainqueurs,  
 La malheureuse Anvers en proie à l'incendie

Des soldats déchaînés épuisant la furie <sup>22</sup> ,  
 Et Maestricht décimé par le fer des bourreaux <sup>23</sup> ,  
 De la Meuse effrayée ensanglantant les flots !  
 Mais ces revers affreux et ce vaste carnage  
 Ne peuvent du Flamand abattre le courage :  
 Pareil au chêne altier dont le robuste flanc  
 De la hache émoussée arrête le tranchant ,  
 Il oppose aux destins sa constance inflexible.  
 L'Espagnol , fatigué d'un triomphe pénible ,  
 Voit partout l'ennemi qu'a terrassé son bras  
 Se relever sanglant pour de nouveaux combats.  
 Enfin , quand de Madrid le maître sanguinaire  
 Rendit par son trépas le repos à la terre ,  
 Le Belge , avec la paix recouvrant tous ses droits ,  
 Put , sans en être esclave , obéir à ses rois .  
 Le calme renaissant ramena l'industrie .  
 Des arts consolateurs le céleste génie  
 Sembla , reparaissant plus brillant et plus beau ,  
 Aux torches de la guerre allumer son flambeau .  
 Ainsi , lorsque captifs au centre de la terre <sup>24</sup>  
 De vastes feux grondaient , et brisant leur barrière ,

De l'Océan troublé faisant bondir les flots,  
 D'une écume embrasée entouraient les vaisseaux,  
 Soudain, du sein profond de la mer frémissante  
 S'élevant tout-à-coup, une terre naissante  
 A l'admiration des peuples étonnés  
 Offrit ses jeunes bois et ses champs fortunés,  
 Et leur fit contempler, sur ce riant rivage,  
 Le calme et le bonheur enfantés par l'orage.  
 Tel, au sein de la paix et de la liberté,  
 Reparaissait des arts le cortège enchanté.  
 Alors, cet art divin, si fécond en prodiges,  
 Sur la toile animée exerçant ses prestiges,  
 Par un mélange heureux d'éclatantes couleurs  
 Étonna les regards, émut, brisa les cœurs;  
 De l'immortel Rubens le sublime génie,  
 S'élançant au-delà des bornes de la vie,  
 Allume sa pensée à des sphères de feu;  
 Il peint le Fils de l'Homme, et l'on reconnaît Dieu <sup>25</sup>.  
 Soit qu'à nos yeux frappés sa puissante magie <sup>26</sup>  
 Retracede la Croix la grande tragédie,  
 Ce corps sanglant du Christ, ces disciples en pleurs,

Cette Mère plongée en ses nobles douleurs,  
 Ces amis affligés, déposant sous le sable  
 Les débris apparens d'un être impérissable;  
 Soit que dans son palais il offre Médicis <sup>27</sup>  
 De qui le sein royal vient d'enfanter un fils,  
 Souffrante encor des maux dont elle était la proie,  
 Et tressaillant d'orgueil, de douleur et de joie :  
 Dans ces objets divers, son coloris vivant  
 Égale la nature, et l'embellit souvent.  
 Des émules nombreux, successeurs de sa gloire,  
 Des arts dans la Belgique enrichirent l'histoire.  
 Les uns représentaient ces célestes héros  
 Martyrs de leur croyance, étonnant leurs bourreaux,  
 Dans les maux prolongés d'une affreuse torture  
 A la religion soumettant la nature,  
 Et paraissant déjà, le calme dans les yeux,  
 Habitans de ce ciel qui s'entr'ouvre pour eux.  
 D'autres, en esquisant de plus simples images,  
 Choisirent leurs objets sous les toits des villages :  
 L'ami de la campagne, en voyant leurs tableaux,  
 Croit assister encore aux fêtes des hameaux.

Que j'aime de Teniers les peintures champêtres !  
 Là, ce sont des buveurs , accroupis sous des hêtres :  
 Le plaisir est empreint sur leur front bourgeonné.  
 D'un côté celui-ci , sur la table incliné ,  
 Suivant du coin de l'œil la légère fumée  
 Qu'exhale dans les airs sa pipe bien-aimée :  
 Celui-là , savourant sa double volupté ,  
 Son verre devant lui , sa belle à son côté ,  
 Et , l'entourant d'un bras , sur sa fraîche maîtresse  
 Fixe des yeux brillans de vin et de tendresse :  
 Plus loin , sous cet ormeau tourne un cercle joyeux ,  
 Qui s'agitant au sein d'un tourbillon poudreux ,  
 A la franche gaité sacrifiant la grace ,  
 Du terrain sous ses pas fait trembler la surface ;  
 Tandis que du sommet d'un énorme tonneau  
 Un rustique Amphion , le charme du hameau ,  
 Pour guider les élans de la foule bruyante  
 Joint son archet criard à sa voix glapissante.  
 Le seigneur du canton dans un fauteuil à bras  
 Gravement étendu préside à leurs ébats.  
 Mais quels sont dans ce coin ces quatre solitaires ?

Ce sont de vieux fermiers , entrechoquant leurs verres :  
 Leur regard est humide : un heureux vermillon  
 De ses vives couleurs enlumine leur front ;  
 Ils parlent ; je crois presque entendre leur langage ;  
 Le rire épanoui sur leur large visage  
 Par son aspect joyeux excite ma gaité ,  
 Et je souris moi-même à leur félicité .  
 Mon œil vole , charmé , de peinture en peinture ,  
 Et sous des traits divers , c'est toujours la nature .  
 Tantôt , c'est Wauwermans , dont les tableaux vivans  
 Du bruyant halali peignent les mouvemens :  
 Ce jeune cerf , lancé du sommet des montagnes ,  
 Précipitant ses bonds à travers les campagnes ;  
 Ces limiers animés par la voix du chasseur ;  
 Ces coursiers haletans et couverts de sueur ;  
 J'entends sonner le cor , je vois la meute en nage :  
 Je respire l'air pur de ce frais paysage :  
 Et dans l'illusion dont mes sens sont pressés ,  
 J'accompagne de l'œil les piqueurs empressés .  
 Tantôt , à mes regards c'est Jordaens <sup>28</sup> qui déploie  
 Du peuple rassemblé l'étourdissante joie .

Van Dyck <sup>29</sup>, du grand Rubens l'élève et le rival,  
 Moins brillant, plus correct, peut-être son égal.  
 Des mortels illustrés reproduit la figure.  
 L'énergique Rembrandt <sup>30</sup>, Shakespear de la peinture,  
 Par la rude âpreté de ses sombres couleurs,  
 Dédaignant de leur plaire, épouvante les cœurs.  
 Artistes immortels, gloire de ma patrie,  
 Recevez notre hommage! Et toi dont le génie  
 Par les suc de la noix unis aux minéraux  
 D'une longue existence assura leurs tableaux <sup>31</sup>,  
 Tourne sur nous les yeux, et vois dans la Belgique  
 Les jeunes successeurs de leur phalange antique <sup>32</sup>,  
 De ton art aujourd'hui l'espérance et l'orgueil,  
 De fleurs et de lauriers décorer ton cercueil.

Tandis que ces produits de leur pinceau sublime  
 Obtenaient de l'Europe un tribut unanime.  
 Des succès non moins grands<sup>33</sup>, sur ces tranquilles bords  
 D'un peuple amant des arts payèrent les efforts.  
 La Muse qui depuis, pour sceptre ayant sa lyre,  
 Au sein de l'Italie a fixé son empire,

Et dont Naples et Florence adorent les appas,  
 De ses premiers bienfaits enrichit nos climats.  
 Dans cet heureux séjour, favorable au génie,  
 Reparurent les lois de l'antique harmonie.  
 Des Belges, appelés en des pays lointains,  
 Dans les palais des rois, près des autels divins,  
 Par leurs soins attentifs et leur sage culture  
 Secondant avec art les dons de la nature,  
 Préparèrent de loin ces chœurs de nos jours  
 Dont la touchante voix soupira les amours,  
 Sut arriver au cœur par l'oreille attendrie,  
 Et d'un nouveau plaisir enivra l'Ausonie.  
 Mais pourquoi de ces temps rappeler les succès,  
 Quand on voit aujourd'hui l'élite des Français  
 A Méhul, à Gossec prodiguer ses suffrages <sup>34</sup> :  
 Quand ce vieillard, trente ans comblé de nos hommages,  
 Dont le talent divers \* et facile et brillant  
 Du théâtre enchanté fit toujours l'ornement,

\* J'ai employé ici ce mot, qui n'est point d'usage au singulier, dans le sens qu'il avait autrefois, et que lui donne Montaigne, c'est-à-dire *varié*; il m'a paru le plus propre à peindre la flexibilité du talent

Chéri quoiqu'admiré, dans Paris se repose  
A l'ombre des lauriers qu'entrelace la rose !

Heureux tems ! où tranquille, au sein de ses remparts,  
La Belgique unissait l'abondance aux beaux-arts <sup>35</sup>,  
La richesse au génie, et d'un commerce immense  
Sur l'Europe jalouse étendait la balance <sup>36</sup> !

C'est alors qu'en nos murs des ateliers nombreux,  
Occupant des milliers de bras industriels,  
En leur garantissant le prix de leurs services,  
De l'indigent oisif nous épargnaient les vices.  
Là, des riches troupeaux que nourrissaient nos prés...  
La toison s'étendait en tapis colorés <sup>37</sup>,  
Et par son vif éclat égalant la peinture,  
Dans un étroit sallon transportait la nature.  
Ici, cent fois croisés, les agiles fuseaux  
Produisaient le tissu de ces légers réseaux  
Qui, de l'humble réduit du travail solitaire,

de Grétry. C'est ce qui me semble autoriser cette hardiesse, quoique je reconnaisse qu'un Belge ne doit, qu'avec beaucoup de réserve, se permettre de donner une nouvelle acception à des mots français.

S'en allaient décorer l'opulence étrangère ,  
 Et de mille beautés relevant les atours  
 D'une taille élégante embellir les contours <sup>38</sup>.  
 Dans les murs de Tournai <sup>39</sup>, l'argile obéissante  
 Livrant à nos besoins sa pâte éblouissante ,  
 Sous les doigts créateurs de l'habile ouvrier  
 En vase s'arrondit , s'élève en sucrier ,  
 Ou de vives couleurs avec art enrichie ,  
 S'apprête à recevoir la liqueur d'Arabie ,  
 Celle que de Canton boit l'habitant trompeur ,  
 Et du verd cacao le suc réparateur.  
 Tels étaient leurs travaux : l'Europe tributaire  
 Payait par des flots d'or cette offrande légère :  
 Cependant que des lois le pouvoir respecté  
 Et la plus sainte loi, l'austère probité ,  
 D'un peuple juste et franc souveraines maîtresses ,  
 Nourrissaient les vertus à côté des richesses ;  
 Et le Belge pouvait , libre ensemble et soumis ,  
 Obéir à son prince et servir son pays.  
 Sous ce Lorrain sur-tout <sup>40</sup>, peu cité dans l'histoire ,  
 Mais dont Bruxelles encor conserve la mémoire ,

Du peuple industrieux la libre activité  
 Se déployait au sein de la prospérité  
 Connu par ses bienfaits plus que par sa puissance ,  
 Charles semblait offrir à leur reconnaissance  
 Un père qui pressé par ses enfans nombreux  
 Préside à leurs travaux , ou sourit à leurs jeux .  
 Mais il mourut. De pleurs ils baignèrent sa cendre ;  
 Hélas ! c'étaient les seuls qu'il leur eût fait répandre 41 :  
 Pleurs éloquens , l'honneur des vertus au cercueil ,  
 Et que ne valent pas les pompes de l'orgueil .

Le Belge , sous les lois d'une femme sublime 42  
 Du Hongrois belliqueux souverain magnanime ,  
 Cessait de regretter l'antique liberté .  
 Bientôt son successeur , cherchant la nouveauté ,  
 De la saine raison amant peu raisonnable ,  
 Heurta des préjugés l'idole vénérable .  
 Tout s'allarme aussitôt : les peuples prévenus  
 Repoussent constamment des bienfaits méconnus :  
 Ils invoquent les lois qui protégeaient leurs pères .  
 Le monarque imprudent s'arme pour des chimères ,

A ses nouveaux desseins immole ses sermens,  
 Et, pour les rendre heureux, opprime ses enfans.  
 Du Flamand outragé la voix indépendante  
 Aux pieds du trône altier vient mourir impuissante :  
 Il s'émeut, et déjà s'agite dans ses fers.  
 Vingt ministres soudain, abusés ou pervers,  
 Veulent par la puissance effrayer des esclaves :  
 Le peuple en frémissant rejette ses entraves....  
 Mais pourquoi rappeler ces rapides malheurs,  
 Déplorable tissu de forfaits et d'erreurs,  
 Ces partis égarés, dans nos champs, dans nos villes  
 Rallumant les flambeaux des discordes civiles ;  
 Le Belge, délivré du pouvoir des Germains,  
 Dans le sein fraternel ensanglantant ses mains! ..  
 Gémissons sur ces maux, et de notre mémoire  
 Effaçons à jamais leur douloureuse histoire ;  
 Et qu'enfin l'olivier croissant sur des tombeaux  
 A nos cœurs adoucis permette le repos.  
 De ces cœurs, ulcérés par de longues injures,  
 Le calme et la concorde ont fermé les blessures :  
 Que de nos maux passés les vestiges sanglans

S'effacent sous la main de l'espoir et du temps...  
 Mais des voûtes du Ciel quelle voix inconnue  
 Descend, majestueuse, à mon oreille émue?  
 Sur ce nuage d'or quel être radieux  
 Parait dans l'atmosphère étincelant de feux?  
 A ce sublime aspect qui pourrait se méprendre?  
 C'est lui, c'est ce génie adoré dans la Flandre,  
 Cet ange protecteur de l'empire des arts,  
 Qu'il fixa plus d'un siècle au sein de nos remparts.  
 Belges, l'entendez-vous, ce messager céleste?  
 » Peuple que je chéris, sors d'un sommeil funeste.  
 » Trop long-temps engourdi dans un honteux repos  
 » Tu laissas reposer ta lyre et tes pinceaux :  
 » Rallume enfin ce feu, si cher à ta mémoire,  
 » Ce feu pur et sacré, la source de ta gloire;  
 » Et tandis que tes fils, dans leurs nobles essais,  
 « Marchent au champ d'honneur sous les drapeaux français <sup>43</sup>,  
 » Par leurs vaillans efforts garanti des allarmes,  
 » Joins les hymnes des arts au noble bruit des armes.  
 » Rocoux <sup>44</sup> et Fontenoi, Ramillie et Fleurus  
 » Du sang des nations ne s'engraïsseront plus.

- » Repoussé loin de vous , le démon de la guerre  
 » Voit désormais le Rhin lui servir de barrière ;  
 » Et si l'adoption du plus puissant état  
 » Fait rejaillir sur toi son immortel éclat ,  
 » D'un éclat non moins grand décore sa puissance :  
 » Partage fièrement sa destinée immense ;  
 » Unis enfin , aux yeux des peuples éblouis ,  
 » Le siècle d'Isabelle au siècle de Louis <sup>45</sup>.  
 » Et lorsque ces soldats , fils du Dieu de la guerre ,  
 » Ces bataillons , qu'admire et redoute la terre ,  
 » Auront brisé l'orgueil de leurs fiers ennemis ,  
 » Et rendu l'Océan aux peuples asservis ;  
 » Qu'alors en liberté s'élançant sur les ondes ,  
 » Tes vaisseaux , enrichis des tributs des deux mondes ,  
 » Dans tes superbes murs ramènent la splendeur  
 » Qui de tes fiers ayeux illustra la grandeur.  
 » Ces canaux , qui jadis voituraient l'abondance ,  
 » Demandent à s'unir aux canaux de la France :  
 » Du Belge renaissant ils entendront la voix ;  
 » Et l'Escaut , orgueilleux de couler sous ses lois ,  
 » Cesseïra de porter dans une mer servile

- » De ses flots prisonniers le trésor inutile.
- » Descendants de Rubens , par des efforts nouveaux
- » Soyez dignes enfin du siècle des héros :
- » Que ce siècle guerrier , sans rival dans l'histoire ,
- » Soit aussi pour les arts une époque de gloire ,
- » Et que l'éclat plus grand du superbe avenir
- » Éclipse du passé le brillant souvenir ».

1810.

# NOTES

## DU POÈME DES BELGES.

---

### 1. Ou le glaive terrible, ou le fatal repos.

On sait que toute la machine de l'Illiade repose sur l'inaction d'Achille : idée qui ne pouvait appartenir qu'au génie, et qu'a heureusement exprimée Mr Gaston dans ces deux vers de sa traduction de l'Enéide :

Là s'armait . . d'un courage inutile  
Agamemnon vaincu par le repos d'Achille.

### 2. L'or ne se forme point en blocs étincelans.

On crut, il y a quelques années, avoir découvert une mine d'or dans le canton de Tubise, entre Bruxelles et Mons ; mais il résulta de l'analyse du minéral que cette idée était sans fondement. On peut dire du Belge : « *Sa richesse, c'est l'or des moissons qu'il fait naître* : » *Dives opum variarum.* (Virg. Géorg.)

### 3. Effleure le passant d'une langue innocente.

Les reptiles que nourrit le sol de la Belgique sont en petit nombre, et on n'en connaît point de venimeux. Les végétaux malfaisans y sont également rares, et moins dangereux que dans la plupart des autres pays.

4. Pressent les bords d'un fleuve , et sur l'onde écumante.

Les rives de la Sambre et particulièrement de la Meuse présentent une chaîne de roches calcaires , qui se prolonge dans une assez grande étendue de terrain , et offre les aspects les plus pittoresques.

5. Vient verser à grand bruit son tribut magnifique.

L'Escaut oriental se jette dans l'Océan entre l'île de Tolen et le Sud-Beveland ; et l'Escaut occidental , dit *le Hondt* , près de Terneusen. Son embouchure est très-large sur ces deux points.

6. De cette terre heureuse effacent les beautés ?

On convient généralement qu'il est peu de pays aussi favorisés de la nature que la Belgique. On lui reproche , non sans raison , l'extrême inconstance de la température , et la tardivité du printemps : mais ce désavantage est amplement compensé par la beauté de l'automne , qui se prolonge souvent bien avant dans le mois d'Octobre. Cette particularité a été remarquée par plusieurs étrangers , et entr'autres par le Cardinal Bentivoglio , né dans un pays où l'on sait apprécier les dons de la nature ; il dit dans une de ses lettres :

*Non ho mai veduto scena più bella. Il paese all' intorno è amenissimo e hora di mezzo Agosto , ride la primavera ne' prati.*

(Raccolta di lettere del Card. Bentiv.)

7. Industrielle Alost , sur la côte fleurie ,

Les environs d'Alost sont remarquables par l'étonnante fertilité du sol ; ils fournissent le meilleur houblon , dont il se fait une grande consommation pour la fabrication de la bière.

8. Soit qu'aux plaines de Waes sa lente activité.

Le terrain contenu entre Gand et Anvers , connu sous le nom de *Pays de Waes* , est généralement sablonneux , et dépourvu des sucs qui nourrissent la végétation : mais la patience et l'industrie du cultivateur y suppléent au point de tirer de ces champs , disgraciés par la nature , les plus magnifiques récoltes.

9. Soit enfin , qu'animant ces lieux inspireurs

C'est dans le ci-devant prieuré de Bootendael , à une lieue et demie de Bruxelles , que l'infante Isabelle , épouse de l'Archiduc Albert , se mettait ordinairement en retraite. Ce lieu est remarquable par la beauté de ses jardins , dont la fraîcheur et l'élégance , opposées à l'austérité religieuse des bâtiments , offrent le contraste piquant que l'on a essayé de peindre dans ces vers.

10. Voit fuir dans l'horizon le clocher du village.

Les environs du village de Forest , situé à peu de distance de Bruxelles , et sur-tout le bois dont ce village tire son nom , abondent en sites et en perspectives tels que l'imagination la plus riante ne pourrait en surpasser la beauté , et dont quelques uns ont exorcé le pinceau de l'artiste.

**11. D'un bras désespéré repoussent l'esclavage.**

Voyez dans César la résistance qu'opposèrent aux armes Romaines les Ménapiens, les Nerviens, les Atuatiques, et d'autres peuples de la Belgique.

**12. Noyé enfin dans le sang leur liberté sauvage;**

Telle était l'intrépide audace des Belges, qu'il est plusieurs de leurs nations dont les Romains ne purent triompher qu'en les exterminant. De ce nombre furent les Eburons, qui habitaient la partie connue aujourd'hui sous le nom de Pays de Liège, et que la politique ombrageuse et sanguinaire de leur vainqueur, poursuivit avec tant d'acharnement, que la race en fut entièrement éteinte.

**13. Et plus tard, des Germains menaçans ennemis,**

Sous Tibère les Belges offrirent des troupes pour renforcer l'armée de Germanie. (Voyez Tacite annal. lib. 1.) Ils servirent ensuite dans différentes parties de l'Empire, où ils rendirent les plus grands services.

**14. Des Vandales, des Francs les phalanges sauvages.**

L'irruption des Vandales, dans le cinquième siècle, fut désastreuse pour la Belgique. Les villes de Tournai, de Téroouanne et d'Arras éprouvèrent sur-tout la fureur de ces barbares. (Zozim. Oros. Proc.) C'est à cette époque que Bavai, ville du Hainaut, cessa d'être la métropole de la Belgique, comme elle l'avait été depuis long-temps. L'invasion des Francs, qui suivit de près, fut moins fatale. Ces peuples se fixèrent dans

les provinces Belges . et la ville de Tournai devint le berceau de la Monarchie française. Observons que le chef de la dynastie Carlovingienne , Pépin le Bref , était né de Charles Martel , fils de Pépin d'Herstal . ( Herstal est situé sur la Meuse , près de Liège ). Le dernier des Carlovingiens , Charles oncle de Louis V , dit le Fainéant , et à qui Hugues Capet ravit le trône , étant sorti de sa prison d'Orléans , paraît s'être réfugié dans la Belgique , patrie de ses ayeux . ( Epit. Hist. Belg. tom. 2. p. 7. )

La troisième irruption , celle des Normands , fut la plus funeste à ces provinces. L'Artois , la Flandre , le Brabant , le Hainaut , le Namurois devinrent le théâtre des plus affreux ravages. Villes , temples , monastères , tout fut pillé , dévasté , incendié . ( Gesta Norman. )

15. A la voix de Bouillon soumettant leur valeur.

Godefroi de Bouillon , héros de la Jérusalem délivrée , naquit dans le onzième siècle , au château de Baizy , près Genappe , à 4 lieues de Bruxelles.

16. L'un de ces conquérans , dans ses vaillantes mains

Baudouin Comte de Flandre , qui fut Empereur de Constantinople , et qui dans la suite vaincu par les Bulgares périt de la manière la plus tragique.

17. De la superbe Bruges obstruer les canaux,

On aurait peine à croire , sans le témoignage unanime des historiens du temps , à quel degré de splendeur étaient parve-

nues les villes commerçantes de la Belgique sous le règne des derniers Comtes. Bruges les effaçait toutes par son opulence. On connaît le mot d'une Reine de France qui y faisant son entrée, et frappée de la magnificence des dames de cette ville, dit avec un peu d'humeur : « J'ai cru qu'il n'y avait qu'une » Reine ici, et j'en vois par centaines. » On sait encore que Jean de Bourgogne ayant été fait prisonnier à la journée de Nicopolis, et les Sarrasins ayant fixé sa rançon à 200,000 ducats, la liberté lui fut rendue sous la caution d'un seul négociant de Bruges. Trois villes de Flandre payèrent la somme, et en firent présent à leur Prince.

L'histoire cite peu d'époques aussi brillantes pour une nation que le fut pour la nôtre celle des règnes des derniers comtes de Flandre et des ducs de Bourgogne. Sous Philippe dit *le Bon*, sur-tout \*, la Belgique était parvenue au plus haut degré de prospérité. Le passage suivant, extrait de Philippe de Comines, peut en donner une idée.

« Pour lors estoient les subiets de ceste maison de Bourgogne en grand' richesse, à cause de la longue paix qu'ils avoient eu pour la bonté du prince sous qui ils vivoient, lequel peu tailloit ses subiets; et me semble que pour lors ses terres se pouvoient mieux dire terres de promissions

\* La puissance de ce dernier était telle, qu'en 1459, l'Empereur de Trébisonde, les Rois de Perse et des deux Mésopotamies, et le duc de Géorgie lui envoyèrent une Ambassade pour réclamer son secours contre les Turcs, en lui donnant le titre de Grand-Duc d'Occident.

« que nulles aultres seigneuries qui fussent sur la terre. Ils » estoient combles de richesses et en grand repos : ce qu'ils ne » furent oncques puis. . .

### 18. Soulagèrent souvent l'indigence des rois.

Différens auteurs ont rapporté l'anecdote de ce négociant qui dans un repas donné à l'Empereur Charles-Quint, brûla une obligation souscrite par ce Prince pour la somme de 300,000 florins. Ce trait, à la vérité, appartient à une époque postérieure, mais il prouve également l'opulence colossale des commerçans belges. Dans plus d'une circonstance, les richesses des particuliers vinrent au secours des finances épuisées de leurs souverains fastueux.

### 19. Des Belges égarés joindre leurs bataillons.

En 1383, les Anglais joints aux Gantois, inondèrent la West-Flandre : dans le fameux schisme qui divisait alors la chrétienté, ceux-ci avaient embrassé le parti d'Urbain, tandis que leurs adversaires tenaient pour Clément. Plusieurs villes, entr'autres Nieupoort, furent saccagées par ces ennemis acharnés.

### 20. Un citoyen puissant, idole du vulgaire,

Jacques Artevelde, de Gand, qu'on croit généralement, mais à tort, avoir été brasseur, et qui même appartenait à une famille noble, fut le chef de la révolte qui força le comte de Flandre, Louis de Nevers, à abandonner ses états, et à se retirer en France. Mais Artevelde, enivré par ses succès, ayant voulu

faire déclarer ce Prince déchu de ses droits au trône, et le remplacer par le prince de Galles, le peuple déjà fatigué de l'orgueilleuse domination du dictateur, le massacra l'an 1345. Voyez Meyerus *Annal. Fland. et d'Oudegherst.*

### 21. Tyran sans énergie et conquérant sans gloire,

On trouvera vraisemblablement que les faciles victoires remportées par le féroce Duc d'Albe sur Antoine, qui avait voulu être roi de Portugal, n'autorisent pas le titre de *conquérant* si peu mérité d'ailleurs par le débile et sanguinaire monarque de l'Espagne : j'ai cru changer ici la véritable valeur de ce mot, par ceux que je lui ai associés.

### 22. Des soldats déchainés épuisant la furie,

C'est en Septembre 1576 que la ville d'Anvers fut prise par les Espagnols. Le pillage et le massacre durèrent trois jours. Le corps de mutinés qui s'était retiré à Alost, et qui avait quitté cette ville pour venir concourir à la prise d'Anvers, se distingua par son avidité et sa barbarie dans le sac de la place, comme il s'était distingué par son intrépidité dans l'assaut.

### 23. Et Maestricht décimé par le fer des bourreaux,

Les Espagnols, sous le commandement d'Alexandre Farnèse, se rendirent maîtres, vers la fin de Juin 1579, de la ville de Maestricht, où ils exercèrent la plus cruelle vengeance, et assouvirent leur ressentiment, aigri par la longue résistance de la garnison, et les peines qu'ils avaient souffertes au siège de cette place. Il y périt, d'après Strada, environ 8000 habitans.

24. Ainsi, lorsque captifs au centre de la terre

Parmi les circonstances qui accompagnèrent et suivirent divers tremblemens de terre dans le siècle dernier, l'apparition subite de plusieurs îles sorties et comme lancées du sein de la mer, ne fut pas la moins singulière. Voyez à ce sujet Valmont de Bornemare, et Notions de Physique générale par Philibert, article des Volcans soumarins, sur ce qui arriva près des îles de Santorin et de Tercère.

25. Il peint le Fils de l'Homme, et l'on reconnaît Dieu.

Allusion au tableau de l'Élévation, l'un des chefs-d'œuvre de Rubens, et où ce grand peintre a donné à la figure du Christ une expression qui révèle la nature divine cachée sous des traits humains.

26. Soit qu'à nos yeux frappés sa puissante magie

On connaît la *Descente de Croix* de ce grand maître, et la teinte sombre et solennelle qu'il a répandue dans ce tableau.

27. Soit que dans son palais il offre Médicis

Le tableau de Rubens qui représente Marie de Médicis à l'instant où on lui présente l'enfant dont elle vient d'accoucher, est l'un des plus beaux de la Galerie du Luxembourg. On y admire sur-tout la vérité avec laquelle le pinceau de l'artiste a rendu les divers sentimens qu'éprouve la Reine.

28. Tantôt, à mes regards c'est Jordaens qui déploie

Il excellait à peindre les réunions de famille.

29. Van Dyck , du grand Rubens l'élève et le rival.

On sait que Van Dyck s'est distingué surtout dans le portrait.

30. L'énergique Rembrandt, Shakespear de la peinture,

Rembrandt est remarquable par l'énergie sombre de ses compositions , ainsi que par la magie du clair-obscur.

31. D'une longue existence assura leurs tableaux,

Van Eyck , connu généralement sous le nom de *Jean-de-Bruges*, est l'inventeur de la peinture à l'huile.

32. Les jeunes successeurs de leur phalange antique.

L'art de la peinture est loin d'être anéanti dans la Belgique , et l'École Flamande peut redevenir ce qu'elle était jadis. Les succès brillans remportés par plusieurs de nos jeunes compatriotes dans ce bel art , et l'ardeur avec laquelle ils s'y livrent , permet de concevoir à cet égard les plus flatteuses espérances. Il est aussi des artistes dont la réputation est faite depuis longtemps , et dont l'exemple doit encourager la jeunesse de notre pays. Leurs noms se trouvent cités dans la première édition de ce poème : il serait facile aujourd'hui d'en grossir la liste. Nous nous bornerons à dire qu'outre les peintres distingués dont s'honore ce royaume , et ceux qui promettent de marcher sur leurs traces , il en est plusieurs qui soutiennent , en France et en Italie , l'honneur de la nation. Les limites dans lesquelles doivent se renfermer ces notes , et la crainte d'oublier quelques noms dignes d'estime , nous empêchent seules d'entrer dans de plus grands détails à cet égard.

### 33. Des succès non moins grands, sur ces tranquilles bords

C'est en effet à la Belgique que l'Europe doit la renaissance des vrais principes de la musique. Cette assertion, qui pourra paraître étrange à quelques personnes accoutumées à regarder l'Italie comme le berceau de cet art dans les temps modernes, n'en est pas moins incontestable. Elle est prouvée par l'aveu même d'un Italien, *Ludovico Guicciardini*, neveu du fameux historien connu sous le nom de *Guichardin*. Cet auteur, dans un ouvrage consacré à faire connaître la Belgique, s'exprime ainsi :

*Questi sono i veri maestri della musica, e quelli che l'hanno ristaurata e ridotta a perfezzione . . . . onde havendo poi congiunta l'arte alla natura, fanno e di voce e di tutti gli strumenti quella pruova e harmonia che si vede ed ode, talche se ne truova sempre per tutte le corte di principi.* (Description de Ludovico Guicciardini di tutti Paesi Bassi. Anversa, in-folio. 1581, page 42.)

### 34. A Méhul, à Gossec prodiguer ses suffrages :

On sait que ces deux célèbres artistes, ainsi que l'aimable et fécond Grétry, désigné par le vers suivant, sont nés dans la Belgique. Nous pourrions citer avec un juste éloge les noms de quelques-uns de nos musiciens nationaux, tant compositeurs qu'exécutans : la nécessité d'abrégér nous force encore ici de nous restreindre à cette indication générale.

(35) La Belgique unissait l'abondance aux beaux-arts,  
Ne pouvant, comme je l'ai déjà dit, reproduire les noms de

tous les Belges qui se distinguèrent dans les arts, les lettres ou les sciences, je tâcherai d'y suppléer, au moins en partie, par cette note.

C'est une opinion généralement répandue, que les Belges ont peu d'aptitude à la littérature \*; et on ne peut nier que le petit nombre des bons ouvrages qui ont paru dans ce pays depuis la renaissance des lettres, ne paraisse justifier cette opinion. Sans remonter aux causes de ce vide laissé par la Belgique dans l'Europe littéraire, ce qui demanderait des recherches et des détails bien au-delà de l'étendue d'une simple note, je me bornerai à faire observer que les lettres, et particulièrement la poésie, furent autrefois en honneur dans ces contrées, et que nos troubadours rivalisèrent de grâce et d'enjouement avec ceux de la Provence même et du Dauphiné. Une pareille assertion, qui contrarie les préventions établies, a besoin d'être appuyée de preuves, et c'est ce que je ferai tout-à-l'heure. D'abord il est digne de remarque que presque toutes les productions de ce temps sont écrites, non pas en flamand ou langue vulgaire, mais en français ou langue romance : ce qui prouve qu'alors ce dernier idiôme était d'un usage général et presque exclusif dans les cours des Princes. Il est très-probable que le dialecte Wallon, actuellement relégué dans quelques cantons des Pays-Bas, est

\* Depuis le tems où nous écrivions ces lignes et celles qui les suivent, il s'est opéré une amélioration remarquable, dont les causes seraient trop longues à déduire ici. Le lecteur saura distinguer ce qui appartient à ces deux différentes époques.

un débris de cette langue : l'analogie qui se remarque entre plusieurs mots du Roman et du Wallon ne permet même pas d'en douter. C'est aussi l'opinion de Claude Fauchet, qui écrivit sur les Antiquités gauloises dans le seizième siècle, époque à laquelle le souvenir plus récent des événemens qui ont mêlé et confondu les nations et par conséquent leur langage, donnait plus de poids aux conjectures qu'on pouvait former. Voici de quelle manière il s'exprime en parlant de la langue Wallonne : « C'est un » moyen et nouveau langage, nay depuis Charles le Grand. . . » ce dialecte ayant trouvé des cours riches, comme celles des » Comtes de Flandres, d'Artois, etc., a donné occasion de penser que ce fust une autre manière de parler françois. » Depuis le treizième jusqu'au seizième siècle, parurent grand nombre de poètes qui composèrent des romans, chansons, virelays, fabliaux, etc., dont les fragmens prouvent, sinon du goût, ce qui était fort rare alors dans toute l'Europe, du moins une imagination vive et poétique, qualité qu'on s'est long-temps obstiné à refuser aux habitans de la Belgique. Parmi ces troubadours, il y en a eu quelques-uns d'un rang distingué, tels que Jean I, Wenceslas, et Henri III, ducs de Brabant. Ce dernier, suivant l'auteur ci-dessus cité (Fauchet) « aima la » poésie ; il fust père de Marie Royne de France, deuxième » femme de Philippe, fils de St.-Louys. » Il mourut en 1260. De la Croix du Maine dit qu'il composa plusieurs dialogues et chansons amoureuses, dont quelques-unes ont été recueillies par les auteurs des temps postérieurs.

Le premier volume de cette collection, spécialement consacré aux productions en langue française des poètes Belges du moyen âge, nous dispense de reproduire ici les fragmens de ces productions qui accompagnaient les notes du poème, lors de sa première publication.

A dater de la fin du quinzième siècle, les poètes disparurent presqu'entièrement, et firent place aux savans. Le nombre de ceux auxquels leurs contemporains accordèrent ce titre, est immense : mais la renommée de la plupart de ces écrivains ne leur a pas survécu. Il en est cependant qui jouissent encore aujourd'hui d'une réputation méritée. De ce nombre sont les suivans :

Daniel Heinsius, de Gand, professeur de langue grecque à Leyde, et successeur de Scaliger.

Juste-Lipse, né à Ysque, près Bruxelles, en 1547. Une vaste érudition, et sur-tout une connaissance approfondie de tout ce qui regarde l'histoire romaine, sont le mérite principal qui le distingue. On reproche avec justice à son style de l'obscurité et de l'affectation. Il mourut à Louvain l'an 1606.

Jean Despautère, de Ninove, auteur de plusieurs ouvrages élémentaires, autrefois estimés dans les collèges.

Verrepæus, connu par le même genre de travail.

Jean Gruter ou Gruterus, d'Anvers, a compilé les meilleures poésies latines des écrivains français, italiens et belges, qu'il a recueillies en 9 volumes. Il a fait d'autres ouvrages où l'on trouve des recherches très-savantes, et a donné des éditions extrêmement correctes de plusieurs auteurs anciens. Mort en 1627.

Philippe de Comines, né au château de ce nom, à 2 lieues de Menin, sur le bord de la Lys, connu par ses mémoires sur l'histoire de Louis XI, ouvrage précieux sous le rapport du style ainsi que sous celui des faits. Mort en 1509.

Bollandus, qui a donné son nom à la société par laquelle fut rédigée la volumineuse compilation connue sous le titre d'*Acta Sanctorum*. Né à Julemont, au pays de Limbourg, en 1586, et mort en Septembre 1665.

Ant. Sanderus, né à Anvers en 1586, auteur de l'ouvrage intitulé *Flandria illustrata*, et de plusieurs autres écrits moins connus.

Jean Second, dont le nom est célèbre dans l'histoire de la poésie latine moderne et qu'on pourrait appeler l'autre Tibulle; il était fils d'un président au conseil de Malines.

Le Père Louis Hennepin, d'Ath, auteur du *Voyage dans un pays plus grand que l'Europe, entre la Mer Glaciale et le nouveau Mexique*, l'un des premiers écrits qui aient paru sur la Louisiane, et où il rend compte de la découverte du Mississipi, ou Meschacébé.

Jean Palfyn, de Courtrai, chirurgien célèbre, né vers le milieu du dix-septième siècle, et mort à Gand, où pendant plusieurs années il avait été docteur en chirurgie. Il a publié différens ouvrages relatifs à son art.

Buridan, célèbre par son fameux syllogisme, né à Béthune, vers la fin du treizième siècle.

Roland Lassus, plus connu sous le nom d'*Orlando di Lasso*,

né à Mons en 1520, le premier musicien de son temps. Il mourut en 1593 à Munich, auprès du Duc de Bavière qui l'avait choisi pour directeur de sa musique. On a de lui différens ouvrages, parmi lesquels on remarque le *Theatrum Musicum*. Il est regardé comme l'un des restaurateurs de l'art. Voyez le passage de Guichardin ci-dessus cité.

Erycius Puteanus, ou Henri Vandeputte. Quoique né à Venlo, il peut être regardé comme Brabançon méridional, ayant presque toujours habité Louvain, où il composa la plupart de ses ouvrages, et où il exerça 40 ans avec beaucoup de réputation les fonctions de professeur de l'Université. Ses connaissances étaient générales et profondes; on ne peut lui reprocher que le mauvais goût de son siècle. Il mourut en 1646.

Aubert Le Mire ou Miræus, né à Bruxelles en 1573. Il a écrit l'histoire des auteurs célèbres de la Flandre, et celle de plusieurs ordres monastiques. « Il était, dit Baillet, diligent, curieux, et » laborieux: du reste peu exact, et quelquefois même assez peu » judicieux. » Ses ouvrages sont en grand nombre.

Stockmans, jurisconsulte très-estimé, né à Bruxelles au commencement du dix-septième siècle. Ses décisions avaient le plus grand poids dans l'ancienne jurisprudence des Pays-Bas.

A. Ortelius, géographe, né à Anvers en 1527, auteur de plusieurs ouvrages topographiques très-estimés. Mort en 1598.

Gaspar Gevaerts, qui vécut dans le dix-septième siècle, historien fidèle, savant antiquaire, bon poète, et qui, quoiqu'étranger, éprouva dans sa vieillesse la munificence de Louis XIV.

Parmi ceux qui jouirent encore de quelque célébrité, on compte Allamand, Gabriel et Balthazar d'Ayala, Cyprianus, Hennetières, Gueudeville, Arminius, Van Swieten, Scribonius et Jean-Baptiste Demarne. On doit toutefois avouer que la plupart de ces écrivains eurent plus de savoir que de talent, et que l'art d'écrire entre rarement pour quelque chose dans leur mérite.

Il est aussi quelques Belges, qui, dans des temps plus modernes, furent dignes d'échapper à l'oubli par leurs travaux littéraires : tels sont Desroches, qui, quoique né en Hollande, appartient à la Belgique, où il a composé les divers ouvrages qui ont fait sa réputation ; et l'impétueux, mais savant Xavier de Feller, né à Bruxelles, rédacteur du Journal historique et littéraire de Luxembourg, auteur du Catéchisme philosophique, et de plusieurs autres écrits où l'esprit et l'instruction accompagnent, mais ne font pas excuser l'amertume, l'injustice, et souvent la mauvaise foi.

Parmi les hommes dont les talens ont honoré la Belgique, j'en citerai un qui a rendu les plus grands services à l'art de guérir : c'est le célèbre anatomiste Vesal, Bruxellois, qui vivait dans le seizième siècle, et qui, dit M. Portal dans son *Histoire de l'Anatomie et de la Chirurgie*, l'emporta par la précocité de son génie sur Pascal, qu'on est dans l'habitude de citer comme l'exemple le plus remarquable des talens prématurés.

Il est un nom que je ne puis passer sous silence, et que ni les gens de lettres, ni les gens du monde ne me pardonneraient

d'avoir oublié. On devine qu'il s'agit de l'aimable et brillant Prince De Ligne, dont les ingénieuses productions ont été accueillies avec tant d'empressement, et qui, par l'heureuse réunion du noble caractère d'un ancien chevalier et des grâces d'un courtisan français, jointes à l'originalité la plus piquante, s'est acquis une égale renommée parmi les guerriers et les hommes de goût.

Je ne puis omettre non plus Grégoire de St.-Vincent, célèbre géomètre: les services qu'il rendit à l'art ont été ingénieusement rappelés dans une circonstance récente, par un des professeurs de l'université de Gand.

On peut sans trop d'indulgence placer parmi les hommes utiles aux lettres Plantin et Moretus, imprimeurs d'Anvers, dont le savoir égala celui des Étienne, et Thierry Martens, d'Allost, qui introduisit l'art typographique dans nos contrées. Il mourut en 1535, et son épitaphe fut faite par Érasme, son ami.

Une institution qui contribua efficacement à entretenir le goût de la littérature chez les Belges pendant un long espace de temps, et à la destruction de laquelle on doit peut-être attribuer en grande partie l'affaiblissement de ce goût, fut celle des *Chambres de Rhétorique*, espèces d'académies qui existaient dans presque toutes les villes de la Belgique, et qui, comme celles de nos jours, proposaient des sujets à traiter et distribuait des prix, avec cette différence toutefois que ces prix n'étaient point disputés par des individus, mais par

les chambres elles-mêmes en corps. Ces sociétés littéraires sur l'organisation et les lois desquelles on trouve des détails fort curieux dans l'histoire des Pays-Bas d'Emmanuel de Meteren, ainsi que dans le *Mémoire historique sur la Bibliothèque de Bourgogne*, par M. De la Serna Santander, cessèrent d'exister en 1616\*.

### 36. Sur l'Europe jalouse étendait la balance !

L'aptitude des Belges au commerce remonte à la plus haute antiquité. Les productions du sol de ces contrées étaient avidement recherchées par l'étranger. Après la conquête, les Belges, les Ménapiens sur-tout, et les Morins, envoyèrent à Rome leurs jambons, leurs oies, et leurs toiles (Strab. lib. 4). C'est sous le règne de Valentinien que le commerce de la Belgique avec l'Italie paraît avoir été le plus florissant. Il le fut encore sous Charlemagne : mais il fut presque anéanti sous ses successeurs, trop faibles contre les Normands. Il ne reprit son essor qu'à l'époque des croisades, où les Belges rapportèrent de l'Orient dans leur patrie, le goût et les arts de la Grèce et de l'Asie. Dès que Baudouin fut monté sur le

\* En relisant ces notes, écrites il y a vingt ans, nous sentons combien elles paraîtront incomplètes et peut-être même inexactes, aujourd'hui que la connaissance de l'histoire littéraire, grâce à des écrivains laborieux et d'une critique judicieuse, est beaucoup plus générale et plus solide qu'elle ne l'était alors. Mais on voudra bien reconnaître qu'il nous était impossible de remédier à ces imperfections sans entrer dans des développemens que nous avons dû nous interdire.

trône de Constantinople, les ports de la Méditerranée et de l'Archipel furent ouverts à nos vaisseaux, et les marchands italiens apprirent à leur tour le chemin de la Belgique. Qu'on juge de l'étendue du commerce de ce pays par le court exposé suivant :

Au quatorzième siècle, on comptait à Louvain près de 4000 métiers de tisserands.

Le commerce et les manufactures de Bruxelles n'étaient pas moins considérables. Les draps de cette ville étaient les plus estimés, et les marchands de Paris les préféraient à tous les autres.

Anvers, à la même époque, comptait 200 drapiers.

On fait monter à 40,000 le nombre des métiers qui étaient alors en activité dans la ville de Gand.

Ypres l'emportait sur toutes les autres villes par la belle teinture et le foulage de ses draps. Cette ville contenait 4000 métiers de draps. Malines en contenait presque autant.

Les villes du Hainaut, Valenciennes sur-tout, offraient à-peu-près la même ardeur pour le commerce, sans qu'il ait cependant brillé du même éclat.

Le commerce en lin, en chanvre, en huile, en bière, en chevaux, en gros et petit bétail, était considérable.

( *Extrait du Mémoire de M. Verhoeven de Malines, couronné par l'Académie de Bruxelles, en 1777.* )

Une branche de commerce qui ne doit pas être oubliée en

parlant de la Belgique, et qui fut de tous temps l'une des sources les plus abondantes de sa prospérité, est celle qui a les grains pour objet. Des économistes instruits ont prétendu que notre sol fournissait une quantité de blé plus que sextuple de celle qui est nécessaire à la consommation de ses habitans. L'Anglais Shaw, et depuis lui d'autres étrangers qui paraissent avoir vu ce pays en observateurs, ne semblent pas éloignés de cette opinion, qu'il serait facile, mais trop long d'appuyer par des faits nombreux, qui tous prouveraient que c'est la Belgique qui mérite réellement d'être appelée

The exhaustless granary of a world.

*Thomson's Seasons, Spring, premier chant.*

### 37. La toison s'étendait en tapis colorés,

C'est dans la Belgique que furent faites les premières tapisseries. Louis Guichardin, déjà cité, est le garant de cette assertion. On en trouve également la preuve dans divers autres écrivains, entre lesquels on remarque Blæu, auteur de *l'Atlas Belgii*, et celui du Dictionnaire d'origines, qui s'exprime en ces termes : « Jans, fameux tapissier de Bruges, exécuta les premières tapisseries qu'on y (aux Gobelins) ait fabriquées. » Bruges, Tournai, et sur-tout Audenaerde furent renommées par ce genre d'industrie. La capitale des Pays-Bas y acquit bientôt une égale célébrité, comme l'attestent ces vers de Bar-

tolin de Pérouse, poète italien, qui écrivait environ vers l'an 1520.

Belgicaque intonsis pendent aulæa Britannis.

. . . . Picturatis dives Bruxella tapetis.

(Austriad. lib. IX et X.)

La réputation des Belges à cet égard était si bien établie, que Louis XIV, désirant porter l'art à sa perfection, fit venir de Bruxelles et de Tournai les ouvriers dont il peupla ses manufactures. Voyez à ce sujet le Dictionnaire d'origines cité ci-dessus.

### 38. D'une taille élégante embellir les contours.

On ne peut affirmer que l'invention de la dentelle, branche d'industrie actuellement répandue dans toute l'Europe, soit due aux fabricans de la Belgique : mais il est au moins certain que nulle part les ouvrages faits dans ce genre n'ont autant approché de la perfection. On ne connaît pas non plus d'une manière bien positive l'époque de cette découverte : mais elle doit être antérieure au seizième siècle, puisque dans des tableaux de ce temps, on voit des personnages dont les vêtemens sont ornés de dentelles, à la vérité différentes de celles de nos jours. Ce qui porte à croire que ce tissu est réellement originaire de la Belgique, c'est la nature des noms qu'il reçut d'abord dans les différens idiômes de l'Europe. En effet, ce que nous appelons *kanten*, et que les Français ont nommé dentelles, vraisemblablement par allusion à leur forme *dentelée*, fut

désigné en Italie par les mots de *Merletti di Flandrea*, et en Autriche par ceux de *Brabantsche Spitsen*. Au surplus, la supériorité des ouvrières flamandes dans cette partie est prouvée par le soin que prit Colbert d'en faire venir 300 à Paris. Leur émigration, causée par les avantages qu'on leur faisait, devint même si considérable, qu'elle donna lieu à un édit que cite le savant auteur du traité *De Inventis Belgarum*, auquel j'ai eu plusieurs fois recours pour ces notes. Cet édit, publié en 1698, porte confiscation des biens de ceux qui embauchent les dentellières des Pays-Bas pour les faire passer en France.

39. Dans les murs de Tournai, l'argile obéissante

On sait avec quel succès la fabrication de la porcelaine a été entreprise à Tournai.

40. Sous ce Lorrain surtout, peu cité dans l'histoire,

Le prince Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas pour Marie-Thérèse. Son souvenir est encore cher à quelques vieillards qui vécurent sous son administration bienfaisante, et qui se rappellent son affabilité et son attachement vraiment paternel pour les peuples confiés à ses soins.

41. Hélas ! c'étaient les seuls qu'il leur eût fait répandre :

J'ai appliqué ici à ce prince, dont le trépas fut en effet regardé comme une calamité publique, le mot touchant de Louis XIV à l'occasion de la mort de son épouse Marie-Thérèse.

#### 42. Le Belge , sous les lois d'une femme sublime.

L'impératrice Marie-Thérèse. Le grand caractère de cette princesse lui mérita le titre de *Roi* , que les Hongrois lui donnèrent dans une occasion connue , et que j'ai cru pouvoir lui conserver dans le vers suivant.

#### 43. Marchent au champ d'honneur sous les drapeaux Français.

Dans un ouvrage consacré à la gloire nationale , on ne peut passer sous silence ceux qui se signalèrent dans la carrière des armes. Voici les noms des hommes les plus illustres dans ce genre qu'ait produits le territoire de la Belgique.

Godefroi de Bouillon , dont il a été fait mention ci-dessus.

Le comte De Lannoy , qui commandait l'armée impériale à la journée de Pavie, et fit François I<sup>er</sup> prisonnier.

Jean de Weert , plus connu sous le nom de *Jean-de-Vert* , officier de fortune, qui servit sous le fameux Merci , général des troupes de Bavière , et eut plus d'une fois l'honneur de tenir tête à Turenne. Il tirait son nom du bourg de Weert dans la Campine , où il était né.

Parmi les modernes , on remarque le général Beaulieu , mort il y a plusieurs années au service de S. M. l'empereur d'Autriche. Il a laissé la réputation d'un officier distingué par son mérite et ses talents.

Le général Clerfayt , également attaché au service d'Autriche , et qui au commencement de la guerre que soutint cette

puissance contre la république française, résista souvent avec avantage, toujours avec talent et courage, à des forces très-supérieures.

Le brave et malheureux Van der Meersch, de Menin, qui commanda les troupes belges pendant les plus beaux instans de la courte et orageuse existence du gouvernement fondé par l'insurrection de 1789.

Enfin, le maréchal de Hollande Dumonceau, né à Bruxelles, et le général de brigade Jardon, du département de l'Ourthe. Ces militaires, ainsi que plusieurs autres qu'il serait trop long de citer, sont assez connus pour qu'il soit inutile de retracer les actions par lesquelles ils ont honoré leur patrie et leur caractère \*.

#### 44. Rocoux et Fontenoi, Ramillie et Fleurus.

Rocoux, situé près de Liège, est célèbre par la victoire qu'y remporta le maréchal de Saxe sur les Autrichiens. Fontenoi, Ramillies et Fleurus sont également illustrés par les combats sanglans dont ces lieux ont été le théâtre.

#### 45. Le siècle d'Isabelle au siècle de Louis.

C'est sous cette princesse et Albert son époux que les arts parvinrent dans la Belgique au plus haut degré de splendeur, comme en France sous Louis XIV.

---

\* Il est superflu de remarquer qu'aujourd'hui beaucoup d'autres noms distingués se joindraient à ceux de ces généraux, de même qu'une journée plus sanglante et surtout plus décisive a fait presque oublier les batailles dont la note suivante contient l'énumération.

.....

# L'ART DE CONTER,

*Poème.*

D'où vient qu'à nos plaisirs a succédé l'ennui ?

VOLT.

MAUDIT soit le bourreau , dont la loquacité  
Depuis une heure au moins , m'enchaîne à son côté !  
A-t-il assez de fois , brisant ma patience ,  
Aux voisins fatigués commandé le silence ,  
Répété que le fait est digne de crédit ,  
Distillé goutte-à-goutte un éternel récit ,  
Brodé chaque détail , commenté chaque phrase ,  
Et , prenant bonnement mon ennui pour extase ,  
Quand de son long discours j'entrevois le bout ,  
Ramené ce refrain : « monsieur , ce n'est pas tout. »  
D'un épisode encor je vois l'apprêt perfide :  
Et, lassé d'étouffer un battement timide,

Je disparaïs : heureux, s'il ne me poursuit pas,  
 Et familièrement s'emparant de mon bras,  
 Près de moi, tout le jour, courant de rue en rue,  
 N'achève d'immoler sa victime abattue!...  
 Quel démon bienfaisant viendra m'en dégager?

Heureux, qui dans un conte amusant et léger,  
 Élégant sans manière et simple sans bassesse,  
 Toujours au naturel unissant la finesse,  
 A l'esprit enchanté raconte un joli trait,  
 Répète un mot piquant, ou dessine un portrait,  
 Et sait par l'enjouement, la grâce et la saillie  
 Voler quelques instans aux longueurs de la vie!  
 On ne voit point ses mots se traîner pesamment,  
 D'un cerveau ténébreux pénible enfantement;  
 On ne voit pas non plus d'une fausse élégance  
 Sa phrase symétrique étaler l'apparence:  
 Rien n'y vise à l'effet, rien n'y trahit l'effort.  
 Il cesse de parler; chacun écoute encor,  
 Et partout le plaisir empreint sur les visages,  
 Des auditeurs charmés proclame les suffrages.

De cet art de conter, si chéri des Français,  
 Traçons en quelques mots l'histoire et les progrès.  
 Chaque mode à son tour a régné sur les hommes.  
 Il faut être érudit dans le siècle où nous sommes.  
 En prenant son café, l'échappé des bureaux,  
 De ce qu'il doit penser instruit par les journaux,  
 De son profond savoir étalant la merveille,  
 Redit tant bien que mal ce qu'il a lu la veille.  
 L'exemple est séduisant : tâchons de l'imiter.

Si j'en crois mes auteurs, le talent de conter  
 Avec l'homme lui-même a dû prendre naissance.  
 Par des contes divers on amuse l'enfance :  
 Souvent d'un vieux récit la douce fiction  
 De ces êtres nouveaux ébauche la raison.  
 L'esprit, dans l'âge mûr, en garde la mémoire,  
 Et regrette par fois de n'y pouvoir plus croire.  
 Chez ces peuples errans, ou brigands, ou pasteurs,  
 Loin de nous par les lieux, ainsi que par les mœurs,  
 Le conte a conservé son antique puissance.  
 Voyez sous ce palmier accroupis en silence

Ces enfans du désert, dont l'œil demi-fermé  
 Suit le geste expressif du conteur animé,  
 Tandis que leur oreille attentive et tendue  
 Écoute avidement cette histoire inconnue.  
 C'est quelque voyageur dans une île égaré,  
 Poursuivi par le sort, de périls entouré :  
 Quelque vieil enchanteur, qui pour trancher sa vie  
 S'arme des noirs secrets de l'antique magie :  
 Des sylphes, des devins, des peuples de géans,  
 Qui naissent par milliers des cerveaux musulmans ;  
 Heureux de conserver les plaisirs de l'enfance !

Des Grecs ingénieux la facile éloquence,  
 Toujours habile en l'art d'animer les propos,  
 Exerça ce talent si fertile en bons mots.  
 L'Athénien surtout, frivole autant qu'aimable,  
 Joignit d'autres plaisirs aux plaisirs de la table.  
 Athènes fut la ville où l'on causa le mieux.  
 Dans des discours sensés, et jamais ennuyeux,  
 Ils mêlaient l'enjouement à la philosophie,  
 Et l'on contait sans doute aux soupers d'Aspasie.

Aux cercles du Portique , assez souvent Platon  
 D'un récit attachant sut parer sa leçon :  
 Les Grâces l'inspiraient , et toujours l'auditoire  
 Pardonnait la morale en faveur de l'histoire .  
 Rome , long-temps grossière , ignora ce talent ;  
 Le seul Ménénus le connut un moment .  
 La vertu des Romains fut rarement aimable ;  
 Pour manger seulement ils se mettaient à table ;  
 Jamais un chant joyeux , jamais un conte en l'air  
 Ne vint d'un sénateur égayer le dessert .  
 Mais tout changea plus tard ; et je pense qu'Horace  
 Aux dîners de Mécène occupait bien sa place ,  
 Qu'aux convives charmés il savait fort gaîment  
 De la ville et du jour conter l'événement :  
 Et quand d'un vin exquis la mousse parfumée  
 Portait dans chaque tête une douce fumée ,  
 Sans doute le poète , au nectar pétillant  
 Mélant de son esprit le bouquet plus brillant ,  
 Redisait de Ménas la bassesse et les brigues ,  
 Des dames du quartier les décentes intrigues ,  
 Et des Faublas du temps les aimables noirceurs ,

Les mauvais écrivains, et les pires censeurs,  
 D'un esprit juste et fin l'expression piquante,  
 Et ces mots précieux que la sottise enfante :  
 Vrai trésor, qu'au sortir de la bouche d'un sot  
 Recueille l'auditeur enchanté d'un tel lot !

Ainsi jadis cet art eut des momens prospères :  
 Mais qui sut l'exercer à l'égal de nos pères ?  
 Dans ces repas divins, si chéris du plaisir,  
 Dont il ne reste, hélas, que le seul souvenir,  
 Dans ces *petits soupers*, où l'esprit et les grâces,  
 Exacts au rendez-vous, venaient prendre leurs places,  
 Au talent de conter plus d'un convive heureux  
 Des déités du jour dut l'accueil gracieux.  
 C'est ainsi qu'entouré d'une troupe choisie  
 Marmontel à longs traits savourait l'ambroisie,  
 Lorsqu'au sortir de table, à côté de D'Egmont,  
 Ayant pour vis-à-vis Marchais et Villamont,  
 A ces jeunes beautés, enivré de délices,  
 De ses contes légers il offrait les prémices.  
 Il se plaisait à voir un aimable enjoûment

Succéder dans leurs yeux aux pleurs du sentiment :

Leur esprit juste et sûr avec délicatesse

De l'esprit de l'auteur saisissait la finesse,

Et lui sauva toujours le chagrin douloureux

De voir *incognito* passer un mot heureux.

Quand Scarron , jeune encor , mais non pas inconnue ,

Et n'ayant pour tout bien que sa grâce ingénue ,

Rassemblait à la fois dans ses petits banquets

L'élite de la cour et du Pinde Français ,

Si souvent du festin la modeste ordonnance

Venait aux conviés prescrire l'abstinence ,

Soudain de sa mémoire empruntant le secours ,

Du repas , par un conte , elle arrêtait le cours :

Sa naïve finesse et sa gaité décente

Captivaient doucement l'oreille obéissante ;

Et son art séducteur , par un simple récit ,

Au lieu de l'estomac savait nourrir l'esprit.

Aux dîners de nos jours , c'est assez le contraire.

Vous donc , qu'on voit encor , daignant chercher à plaire ,

Éviter de porter dans la société

Ce ton insouciant de la rusticité ,  
 Qui, de plus d'un jeune homme aujourd'hui l'apanage ,  
 Indigne la beauté, fait gémir le vieil âge ,  
 Vous, de l'esprit français heureux conservateurs ,  
 Voulez-vous figurer au nombre des conteurs ?  
 Que du récit d'abord le sujet intéresse :  
 Que toujours les détails, filés avec adresse ,  
 S'avancant vers le but, mais sans le désigner ,  
 Jusqu'au dernier moment le laissent deviner.  
 Car là comme au théâtre, en toute circonstance ,  
 Malheur au dénouement qu'on a prévu d'avance !  
 Me préserve le ciel du narrateur maudit  
 Qui de ce grand secret dès le début m'instruit ,  
 Et qui, d'un long ennui m'ouvrant la perspective ,  
 Me force à désirer que le terme en arrive.  
 Soyez court, non pas sec ; et fin sans être obscur :  
 Du naturel surtout, cet art est le plus sûr ;  
 A la plus simple histoire il donne de la grâce.  
 Ainsi, lorsque Delille <sup>1</sup> à ces amis retrace

---

<sup>1</sup> Ce morceau a été composé en 1807.

Les jours de son enfance , et ces vieux souvenirs  
 Qui , mêlés de regrets , sont encor des plaisirs ,  
 Un instant abusé par sa douce magie ,  
 Chacun croit comme lui recommencer la vie.  
 Telle encore , en ces lieux où dans ses flots d'azur  
 Le Léman réfléchit les feux d'un soleil pur ,  
 L'auteur de *Caroline* <sup>1</sup> , assise sur la rive  
 Qu'effleure en murmurant la vague fugitive ,  
 Du tems , qui fuit comme elle , embellit chaque instant ,  
 Fait penser le vieillard , fait soupirer l'amant ,  
 Des beautés du Valais raconte l'innocence ,  
 Redit le doux babil de la naïve enfance ,  
 Ou par fois , permettant à sa vivacité  
 De pincer les travers de la société ,  
 Craint encor de blesser d'une vive saillie  
 Le méchant qu'elle plaint , ou le sot qui l'ennuie.

---

<sup>1</sup> Mad. de Montolieu , avantagement connue dans le monde littéraire , par une foule de charmans ouvrages , et chérie de tous ceux qui l'approchent , pour les qualités de son caractère et les grâces de son esprit.

D'un esprit trop fécond n'épuisez pas les traits.  
 Par fois l'esprit fatigue , et la raison jamais.  
 Nous nous plaisons à voir , dans de nocturnes fêtes,  
 Le salpêtre en sifflant serpenter sur nos têtes,  
 Ou ces feux colorés, dont l'éclat pétillant  
 Fait au sein de la nuit naître un jour plus brillant;  
 Mais bientôt, ébloui de ces clartés factices,  
 L'œil , cherchant le repos, s'arrête avec délices  
 Sur la pure lueur qui du sommet des cieux  
 Éclaire doucement l'horizon spacieux.

Surtout, aux auditeurs gardez-vous bien d'apprendre  
 Le sel et la gaité du mot qu'ils vont entendre.  
 Si d'avance par vous le rire est annoncé,  
 Sur mes lèvres soudain il expire glacé.  
 Dans un cercle joyeux , dans un sujet risible ,  
 Le conteur doit lui seul demeurer impassible.

Si par fois l'enjouement dessine vos tableaux ,  
 Que toujours la décence en guide les pinceaux.  
 Non pas ce vieux fantôme, en habit de Vestale ,  
 Qui par la fausseté se sauve du scandale,

Et singe la vertu pour la faire haïr :  
 Mais cet objet charmant , compagne du plaisir.  
 Que d'un esprit discret la sage retenue  
 Près des femmes surtout ne soit pas méconnue ,  
 Et qu'en s'embellissant d'un léger coloris ,  
 La pudeur puisse encor se permettre un souris.

Tel est l'art précieux qu'il faut d'abord apprendre.  
 C'est ainsi que l'on platt , que l'on se fait entendre ,  
 Qu'on sait dans les salons , les clubs et les foyers ,  
 Attrouper près de soi ses voisins égayés.  
 Mais avant de tenter cette route épineuse ,  
 Sachez si la nature , envers vous généreuse ,  
 D'une prodigue main vous versa ses trésors  
 Qui ne s'obtiennent point , hélas , par des efforts.  
 Si ce partage heureux ne peut être le vôtre ,  
 Ah , laissez-les plutôt raconter par un autre ,  
 Ces traits , d'un esprit fin produits si délicats ;  
 En nous les répétant , ne les flétrissez pas.  
 Je crois voir , dans ces lieux où la mode légère  
 Sous un joug de chiffons courbe la France entière ,

Un marchand maladroit , ignoré du boudoir ,  
 De son aspect maussade attrister le comptoir.  
 Des tulles , des rubans , des gazes d'Italie ,  
 Dans ses grossières mains la fraîcheur est ternie :  
 En vain , rival de Flore , un art ingénieux  
 Sut tromper à la fois l'odorat et les yeux :  
 En vain les fils de l'air<sup>1</sup> en aigrettes brillantes  
 Recourbent mollement leurs touffes ondoyantes :  
 Ce qu'il touche est gâté : ses plus riches cartons  
 Reviennent sans honneur décorer les rayons ;  
 Tant sa triste présence effarouche les grâces !  
 Vous , qui plus fortunés savez suivre leurs traces ,  
 Vous que chacun écoute , et jamais en baillant ,  
 Sans trop le prodiguer , exercez ce talent.  
 Mais si vous m'en croyez , pour maxime dernière ,  
 Que le cœur à l'esprit n'ait nul reproche à faire.  
 Dans vos récits joyeux , moins méchant que malin ,  
 Effleurez doucement les travers du prochain.

---

<sup>1</sup> Nom que les Indiens donnent à l'oiseau du paradis.

Aisément à ce tort l'enjouement s'abandonne :  
Contens de chatouiller , n'égratignons personne.  
Que toujours le conteur , discret dans sa gaité ,  
Malgré le ton du jour , daigne à la charité  
Du mot le plus heureux sacrifier la gloire :  
Et que le sot , héros de sa comique histoire ,  
Puisse lui-même enfin , sans aigreur ni dépit ,  
Lui pardonner son conte , et jusqu'à son esprit

---





Ayez pour mot du guet la légitimité ;  
 Prônez à tout venant la septennalité.  
 Mettez l'état civil dans les mains de l'église ;  
 Rétablissez en hâte et jurande et maîtrise ;  
 Suivez la sainte loi des pères de la foi :  
 Mais , ce devoir rempli , n'ayez ni foi ni loi.  
 Honorez les écus ; grande est leur influence ;  
 Morillo , L'Abisbal attestent leur puissance ;  
 Elle sait amollir le cœur le plus hautain ,  
 Elle change en *verdet* un guerrier jacobin ,  
 Assouplit la roideur d'un farouche adversaire ,  
 Enseigne à bien parler , ou contraint à se taire ;  
 De l'opposition tempère la chaleur ,  
 Et fait , du rouge au blanc , changer un éditeur.  
 Pour avoir des amis dans tous les ministères ,  
 Courtisez du pouvoir tous les depositaires ;  
 Chéris du diplomate , et bien vus du *trésor* ,  
 Déjeûnez chez Chactas , et dînez chez Mondor.  
 Honorez en tous temps ces mortels dont la France  
 Admire malgré soi la noble indépendance :  
 Ces conseillers d'état , ces procureurs royaux ,

Ces présidens si sûrs, ces préfets si loyaux ,  
 Qu'aucun devoir n'étonne et qu'aucun soin n'effraye ,  
 Votant avec transport le budget qui les paye ,  
 Toujours restés debout dans tous les changemens ,  
 Et toujours dévoués à leurs appointemens :  
 Troupe disciplinée aussi bien que fidèle ,  
 Des députés français l'honneur et le modèle ;  
 Prêtant au portefeuille un invincible appui ;  
 Parlant , votant , criant , et se taisant par lui ;  
 Ou , quand un libéral se permet le murmure ,  
 D'un héroïque accord mugissant la *clôture* ,  
 Et sachant , pour remplir leurs généreux sermens ,  
 Triompher des poumons et des amendemens .  
 Oui , mes fils , voilà ceux dont la masse compacte  
 Aux Francs régénérés promet un nouveau pacte ;  
 C'est de ce côté-là que l'on trouve tout joint ,  
 Fortune , emplois , faveurs , dignités , embonpoint .  
 Nous eûmes , eux et nous , maille à partir ensemble :  
 L'honneur nous divisait , l'intérêt nous rassemble ,  
 Écoutons l'intérêt . De nos vains différends  
 Le parti libéral a joui trop long-temps :

Français , soyons unis ! rapprochons-nous du centre ;  
 Eh ! qui pourrait long-temps bouder contre le *ventre* ?  
 Depuis qu'un favori , que hait tout bon ultrà ,  
 Et qui , s'il plaît au ciel , un jour nous le paîra ,  
 Vint , d'un décret <sup>a</sup> dicté par le modérantisme ,  
 Nouveau septembriseur , frapper le royalisme ,  
 Une lâche prudence et d'indignes lenteurs  
 A des concessions ont forcé vos grands cœurs ;  
 De ces honteux respects franchissez la barrière :  
 Ne dissimulez plus ; que sur votre bannière  
 On lise dès ce jour : GRANDE PROPRIÉTÉ ;  
 Et puis dans six mois : DÎME ET FÉODALITÉ.  
 Libres enfin d'agir , de la défunte charte  
 Rejetez loin de vous la risible pancarte ;  
 Sur le parti vaincu précipitez vos coups :  
 Le nombre fait la force , et le nombre est pour vous.  
 Si d'un sot préjugé la funeste influence  
 Vous rappelait par fois l'intérêt de la France ,

---

<sup>a</sup> Ordonnance du 5 septembre , contresignée par M. De Caze.

Députés, songez bien quels sont vos créateurs,  
 Quelle visible main guida les électeurs;  
 Songez que vous devez le jour au ministère,  
 Qu'un fils reconnaissant n'obéit qu'à son père,  
 Et nous verrons bientôt vos civiques lauriers  
 Égaler, s'il se peut, tous ceux de nos guerriers.  
 Abattez, d'une main sûre autant que hardie,  
 Les fruits empoisonnés de la démocratie;  
 Annulez ces décrets, ces lois, ces réglemens,  
 D'une époque de crime odieux monumens.  
 Détruisez sans retour ce système anarchique  
 Dont n'a pu s'affranchir l'instruction publique,  
 Et cet enseignement qu'ils nomment mutuel,  
 Fatale invention de l'ennemi du ciel.  
 Des couvens démolis relevez les clôtures :  
 Des fours seigneuriaux réparez les toitures ;  
 Et qu'une sage loi, favorable aux aînés,  
 Écorne un peu la part des cadets étonnés<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> On sait que l'événement a justifié cette prévision.

Peut-être j'en crois trop l'ardeur qui me dévore ;  
 Mais d'un plus grand bienfait j'ose entrevoir l'aurore :  
 Oui , le ciel à nos vœux rendra le parlement ;  
 Ce corps était si bon pour l'enregistrement !  
 Et toi , que d'Albion la fatale influence  
 Comme un dard homicide a lancé sur la France ,  
 Contre nos orateurs en vain tu lutteras ;  
 Oui , quelques mois encor , jury , tu sauteras !....  
 Nous vous restituâmes vos splendeurs éclipsées ,  
 Baillis , présidiaux , fiscaux , sénéchaussées ,  
 Et du vieux tourniquet<sup>4</sup> la sûre autorité  
 Saura des cœurs pervers tirer la vérité.  
 Rendons au sol français la couleur des vieux âges ;  
 Rendons à nos hameaux , rendons à nos villages  
 Ces antiques gibets et ces nobles carcans ,  
 De la *haute justice* emblèmes imposans.  
 Rappelez ces beaux jours , si chéris de nos pères ,  
 Où , s'ébattant au sein des moissons nourricières ,

---

<sup>4</sup> Instrument fort utile et fort usité pour la question réparatoire.

Sacré pour le manant , tout illustre gibier  
 Pouvait braver le plomb d'un fusil roturier.  
 O souvenirs chéris! votre flatteuse image  
 Rend à mon sang glacé la chaleur du jeune âge .  
 J'ai vu *de mauvais jours* , mes enfans, je suis vieux ,  
 Mais je puis vivre encor quelque temps ; et mes yeux  
 Reverront ces beaux jours de grandeur et de gloire,  
 Ces jours de l'étiquette et du réquisitoire,  
 Ces jours où dans Versaille on voyait les badauds  
 Devant *l'en cas* royal<sup>4</sup> abaisser leurs chapeaux<sup>5</sup> ;  
 Ces jours où *Nosseigneurs* par une humble courbette  
 Du monarque futur saluaient la bayette ;  
 Ces jours où la grand'chambre et le profond Séguier  
 Rangés pompeusement près du grand escalier,  
 Attisant à l'envi le fagot salulaire ,

<sup>4</sup> *L'en cas* était un certain nombre de plats mis en réserve pour le *cas* où il arriverait à S. M. d'avoir faim hors de l'heure accoutumée des repas. Voyez les mémoires de Madame Campan.

<sup>5</sup> Les mets destinés à la table royale étaient toujours précédés d'un huissier qui criait : *le dîner du roi, messieurs!* Et tous les assistans se découvraient.

Pour le bien de l'état rôtissaient *Bélisaire*.  
 Que l'émulation vous place au-dessus d'eux :  
 Ils brûlaient du papier.... Nous pourrons faire mieux.  
 Des lettres de cachet <sup>6</sup> l'heureuse renaissance  
 Vient encore ajouter à ma vaste espérance :  
 Deux lignes de Lenoir ou de St.-Florentin  
 Nous suffisaient jadis pour coffrer un mutin ;  
 Et si , grâce au marteau de la philosophie ,  
 La Bastille n'est plus , nous avons Pélagie.  
 Que dis-je ? On trouvera dans leur code pénal  
 De quoi mâter l'orgueil du parti libéral ;  
 Joignez-y de nos cours les vingt jurisprudences :  
 Fouillez dans le chaos des vieilles ordonnances :  
 Citez le grand Louis , et ce Napoléon ,  
 Homme qui , quoi qu'on die , avait pourtant du bon.  
 De l'opposition si la voix téméraire  
 Osait combattre encor cette œuvre salutaire ,  
 Ne délibérez pas : empoignez Girardin ,

---

<sup>6</sup> Voyez le compte rendu par les journaux français de la détention arbitraire de Mad. Du Caire.

Empoignez Lafayette, empoignez Benjamin ;  
 Que de l'opinion le pouvoir fantastique  
 Ne retarde jamais votre élan monarchique ;  
 Le peuple de Paris s'accoutume à cela ,  
 Et s'il osait souffler , les gendarmes sont là.  
 N'allez pas cependant , fier de votre puissance,  
 De tous les plébéiens dédaigner l'alliance.  
 Sachez , quand il le faut , caresser un vilain :  
 De Martinville même oséz toucher la main ;  
 Et quand la nuit propice épaissira son voile,  
 Saluez , en courant, l'éditeur de l'*Étoile*.  
 Mais si d'un écrivain l'insolente fierté  
 Nous harcelait encor du nom de liberté ;  
 Si l'on voyait Étienne, en sa verve hardie 7 ,  
 Du fouet de la satire armer la comédie ;  
 Si ce brusque Duval , dont les vers hasardés  
 Ont manqué de respect à nos habits brodés 7 ,  
 Offrant à tout Paris quelque intrigue nouvelle ,  
 Dans ses grossiers tableaux insolemment fidèle ,

---

7 *La Fille d'honneur.*

Livrait sans nul égard aux ris du spectateur  
 Quelque Bonneau titré, brillant entremetteur ;  
 Si de *Germanicus* l'auteur sexagénaire  
 Nous retraçait encore un héros populaire ;  
 Si son fils , dont le vers un peu trop citoyen  
 Peignit un Régulus , sans-culotte romain ,  
 Transportant la tribune au milieu de la scène  
 D'un bonnet d'affranchi décorait Melpomène ;  
 Ou si ce *Casimir* , dont les fougueux accens  
 De Sparte ont évoqué les sauvages enfans <sup>8</sup> ,  
 Et qui ressuscita , dans ses chants anarchiques ,  
 Cimon , Léonidas , et d'autres hérétiques ;  
 Qui jadis , répandant d'illégitimes pleurs ,  
 Du jour de Waterloo déplora les malheurs ,  
 Dédaignant d'asservir sa fière indépendance ,  
 D'un succès factieux nourrissant l'espérance ,  
 Souillant de ses écrits nos théâtres royaux ,  
 D'un public mal pensant provoquait les braves ,

---

<sup>8</sup> *Nouvelles Messéniennes.*

Plus de ménagemens : qu'une sage police ,  
 De l'auteur , de la pièce enfin fasse justice.  
 Que monsieur De Lavau <sup>9</sup> , par d'utiles renforts  
 De nos jeunes guerriers secondant les efforts ,  
 Aux classiques sifflets de ses mouchards fidèles  
 Livre ces défenseurs des doctrines nouvelles ;  
 Que l'ouvrage succombe ; et que le lendemain ,  
 Dans un beau feuilleton le cher Mély-Jannin <sup>10</sup>  
 Juge le plan mauvais , le sujet peu tragique ,  
 L'écrivain libéral , et de plus , romantique.  
 Ce n'est pas tout pourtant. Le Parnasse épuré  
 D'autres fléaux encor doit être délivré.  
 Puisqu'en ces tems maudits tout le monde sait lire ,  
 Connaissez les écrits qu'il est bon de proscrire.  
 L'amant de Maintenon (j'en fais grand cas d'ailleurs)  
 Ouvrit un champ trop vaste à de fâcheux railleurs :  
 Il souffrit que Boileau , par un affreux scandale ,  
 Persiflât d'Escobar la facile morale ,

<sup>9</sup> Préfet de police.

<sup>10</sup> Rédacteur des feuilletons de la *Quotidienne*.

Traitât de *faux zélés* <sup>11</sup> ces honnêtes ligueurs  
 Qui du trône aujourd'hui seraient les défenseurs <sup>12</sup>,  
 Et voulût arracher, en sa sombre furie,  
 Du tronc le plus illustre *une branche pourrie* <sup>13</sup>.  
 Poquelin, sans armer la vengeance des lois,  
 Aux dépens des marquis amusa les bourgeois,  
 Et respectant l'Église en ses vers hypocrites,  
 Insulta dans Tartuffe aux vertus des jésuites.  
 Racine, qui du reste écrivait proprement,  
 D'un fort mauvais esprit fit preuve assez souvent;  
 Selon lui, des flatteurs en suivant la maxime,  
 Les monarques trompés courent de crime en crime <sup>14</sup> :  
 Cela ne se dit point. D'autres écrits encor,  
 Entre nous, mes amis, nous font beaucoup de tort;  
 Réprimez cet abus par un édit sévère.

<sup>11</sup> Vingt mille faux zélés, le fer en main courans,  
 Allèrent égorger leurs amis, leurs parens, etc.

<sup>12</sup> « Les ligueurs d'autrefois, dit M. de Bonald, seraient les royalistes d'aujourd'hui. »

<sup>13</sup> Satire sur *la noblesse*.

<sup>14</sup> *Britannicus*.

Choisissez dans Corneille , *expurgez* la Bruyère ;  
 Empêchez Néricault d'offrir à tous les yeux  
 Un fat énorqueilli du rang de ses aïeux ;  
 Reléguez à jamais dans l'arrière-boutique  
 Bridaine , qu'égara sa fougue apostolique ;  
 Ce prélat factieux <sup>15</sup> dont l'insolente voix  
 Des maux de la canaille importuna les rois ,  
 Et Fénelon surtout , dangereux doctrinaire  
 Qu'il eût fallu six mois cloîtrer au séminaire.  
 Qu'un bon et long *index* , rédigé par Haller ,  
 Proscrive ces penseurs , suppôts de Lucifer ;  
 Armez contre la presse et sa folle licence  
 Ces magistrats experts à flairer la tendance ,  
 Marchangy , de Broé , Vatisménil , Hua ,  
 Qu'un injuste public trop fréquemment hua ,  
 Mais quin'en sont pas moins , comme on le dit au prône ,  
 Les appuis révéérés de l'autel et du trône.  
 Quand vous aurez banni ces écrivains félons ,  
 Vous les remplacerez , comtes , marquis , barons :

---

<sup>15</sup> Massillon.

Vous n'aurez plus alors à craindre de paraître ;  
Quand vous écrirez seuls , on vous lira peut-être ;  
Le faubourg St-Germain applaudira vos chants ;  
Les vers de qualité sont toujours excellens.  
Ainsi , le front couvert d'un bandeau salulaire ,  
Les Français au bonheur marcheront en arrière.  
Périssent sans retour l'infâme égalité !  
Vivent les majorats et la majorité !  
Puissent les grands débris de la chambre introuvable  
Régler seuls les destins de la gent corvéable ;  
Puisse des grands vassaux le règne reflleurir ,  
Et puisse Montlosier <sup>16</sup> en mourir de plaisir !

---

(16) Il est superflu de faire observer qu'à l'époque où cette pièce parut pour la première fois, M. de Montlosier n'avait pas encore publié les écrits qui lui assurent tant de droits à la reconnaissance des amis de la raison et de la liberté.



## DESCRIPTION

DU

# PALAIS DE LA CRITIQUE.

( *Imité de l'anglais, de SWIFT.* )

---

**S**UR le sommet d'un roc couvert de glace  
Il est un antre inaccessible au jour ,  
Où la Critique a fixé son séjour.  
Au fond du trou , la Déesse vorace  
De son gros corps étend la lourde masse  
Sur un amas de volumes rongés.  
Tout autour d'elle en ordre sont rangés  
Ses courtisans et sa sottie famille ;  
Le vain Système , avec l'Erreur sa fille ;  
L'Opinion , au regard incertain ,  
Le nez au vent , la girouette en main ;  
L'Orgueil brutal , l'altière Suffisance  
Au ton tranchant , à l'insolent maintien ,  
Jugeant de tout sans se connaître à rien ;

Le dur Sarcasme , et l'épaisse Ignorance ;  
 Le Pédantisme au bonnet doctoral ,  
 Et le Mensonge , armé d'un long journal.  
 De tout son poids la déité cruelle  
 Pulvérisant et la prose et les vers ,  
 Les précipite en la nuit éternelle.  
 Ses petits yeux sont tournés à l'envers ;  
 L'éclat du jour fait frémir leur prunelle.  
 A chaque instant , sans prendre de repos ,  
 Elle saisit quelque malheureux livre  
 Qui ne faisait que commencer à vivre ,  
 Mord , égratigne , et met tout en lambeaux .  
 Bientôt ses mains , d'encre toujours souillées ,  
 Consomment l'œuvre , et sans compassion  
 Livrent aux vents les pages mutilées ,  
 Piteux débris de la dissection.  
 Mais quelquefois un ouvrage a la gloire  
 De résister à ses terribles dents ,  
 Et la Déesse en efforts impuissans  
 Sur les feuillets exerce sa mâchoire.  
 L'heureux volume , en vainqueur indompté ,

Poursuit son vol vers la postérité,  
Loin du borbier où la dame se vautre :  
Elle le suit d'un regard irrité,  
Puis se console en en croquant un autre.

•••••

## ÉPITRE A ÉDOUARD<sup>\*\*\*(1)</sup>.

---

Où, j'ai lu ces écrits où de légers pinceaux  
Ont esquissé les traits de ce peuple de sots ,  
Qu'une puissance active et tristement féconde  
D'une main libérale a semés sur le monde.  
Par ces tableaux piquans mon esprit ranimé  
D'une pareille ardeur se sentait enflammé.  
Je cédaï sans effort au démon qui m'inspire ,  
A la démangeaison de rimer et d'écrire ,  
Et ma plume déjà , reprenant sa vigueur ,  
De son bec effilé menaçait le lecteur.  
Mais, lorsque tout rempli de la céleste flamme  
Qu'un si noble projet allume dans mon ame ,  
Vivant, comme maint autre , aux dépens du prochain ,  
D'hémistiches volés je forme un magasin ,

---

(1) Cette pièce a été composée en 1809. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver plusieurs traits qui n'appartiennent plus à l'époque actuelle.

Un scrupule nouveau , qui peut paraître étrange ,  
 Au plus fort du travail m'arrête et me dérange.  
 Cet embarras maudit , que je ne puis céler ,  
 C'est de ne pas savoir de quoi je vais parler.  
 Je devrais , je le sais , ne m'en occuper guères ;  
 Pourtant je tiens , malgré les exemples contraires  
 Qu'en ont de notre temps donnés des gens d'esprit ,  
 Qu'il est quelquefois bon de savoir ce qu'on dit.  
 Voyons donc : méditons dans quel coin du Parnasse ,  
 Coudoyant mes voisins , je veux chercher ma place.  
 Tous les rangs sont ouverts , je n'ai plus qu'à choisir.

« Chantez , me dira-t-on , l'amour et le plaisir.  
 Le plus doux des emplois est de fêter les belles ,  
 Et le plus beau laurier est celui qu'on tient d'elles. »

Il est vrai ; de l'amour les feux inspireurs  
 Réveillent le génie endormi dans les cœurs.  
 Oui , de ce dieu charmant les Muses sont amies :  
 Les jolis vers sont faits pour les femmes jolies.  
 Le désir de leur plaire anime nos concerts ,  
 Et sans doute un amant a fait les premiers vers.

La gloire qu'Apollon disperse sur ses traces  
 Ne vaut pas un baiser accordé par les Grâces.  
 Mais pour en obtenir un prix si désiré,  
 Par l'ombre de Tibulle il faut être inspiré.  
 Dans ces lieux consacrés par l'encens de la Grèce,  
 Où la main du Plaisir couronnait la sagesse ;  
 Où la mélancolie ajoutait au bonheur ;  
 Où, d'une aimable ivresse éprouvant la douceur,  
 Jouissant des effets sans s'occuper des causes,  
 Le vieil Anacréon s'endormait sur les roses,  
 Bernard, Parny, Bertin, avares moissonneurs,  
 N'ont laissé rien à faire aux malheureux glaneurs.  
 Cependant, je le sais, des rimeurs intrépides,  
 Sur un sol dépouillé portant leurs mains avides,  
 De ce trésor commun s'arrachant les débris,  
 Font reparaître encore et les jeux et les ris.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Ces fleurs, que deux mille ans n'ont point encor fanées,  
 D'un éternel parfum fatiguent la beauté,  
 Et poursuivent partout le lecteur dégoûté.  
 Mais qu'importe après tout? Constans dans leurs systèmes,  
 Dût-on ne les pas lire, ils se liront eux-mêmes.  
 De tous ses attributs avec soin décoré,  
 Leur amour brillera dans un cadre doré,<sup>1</sup>  
 Et toujours accouchant, dans leur maigre abondance,  
 De madrigaux musqués ils couvriront la France.  
 Je puis en faire autant. Comme eux j'ai le pouvoir  
 De réunir des mots ennuyés de se voir,  
 D'enfiler deux à deux de petits hémistiches,  
 De recourir sans cesse à ces rimes postiches  
 Dont se moqua si bien le sévère Boileau :  
 D'aller conter fleurette à la tendre Érato,  
 Par nous autres rimeurs tant de fois attaquée,  
 Quelquefois obtenue, et plus souvent manquée.  
 — Ce dénoûment me blesse. Une noble fierté  
 Arme contre un tel plan mon esprit révolté.  
 Oui, faisons un larcin à l'amant de Délie ;  
 En vers bien cadencés soupignons l'élégie ;

Ou dans une romance, en langage plaintif,  
 Célébrons la beauté dont je me dis captif ;  
 Peignons d'un air transi ma flamme imaginaire ;  
 Afin que décorant la montre d'un libraire ,  
 J'aïlle , dans un recueil élégamment gravé ,  
 Pour le premier de l'an avec soin réservé ,  
 Sous le titre galant d'Étrennes de Cythère ,  
 Amuser les loisirs de quelque couturière ,  
 Qui me lisant le soir avec son amoureux ,  
 Lui fera chanter faux mes refrains langoureux :  
 Ou de mes vers ronflans , rimés en épithètes ,  
 Remplissant à propos le vide des gazettes ,  
 Entre les chiens perdus et l'opéra nouveau  
 Auprès d'un bout-rimé briller incognito.  
 Si d'un pareil destin ma muse peu jalouse  
 Aspire noblement aux honneurs de l'in-douze ,  
 Et veut dans un poëme , en langage guindé ,  
 Retirer de la tombe un héros décédé ,  
 Je vois au même instant les journaux intraitables  
 Diriger contre moi leurs traits impitoyables ,  
 Sur mon triste génie exercer leur esprit ,

Analyser mes vers dans leur creuset maudit ,  
 Et soulignant sans cesse , inflexibles critiques ,  
 Instruire mon procès en lettres italiques.  
 Ainsi le sort maudit m'arrête à chaque pas.

Tu souris , inhumain , à mon triste embarras ,  
 Et je t'entends déjà me dire en confiance :  
 « Eh bien ! qui vous oblige à rompre le silence ?  
 Gardez-le. Nous aurons , heureusement déçus ,  
 De mauvais vers de moins , et du papier de plus. »

Ce conseil peu poli du moins est véridique ;  
 Mais son austérité n'est pas ce qui me pique.  
 Peut-être , j'en conviens , je devrais sagement  
*Imiter de Conrard le silence prudent ;*<sup>1</sup>  
 Pourtant certains motifs m'empêchent de me taire.  
 Je déplorais à tort un mal imaginaire.  
 Je vais quitter enfin ce langage emprunté ,  
 Et je ne me plains plus de ma stérilité.  
 Oh ! si de Despréaux ingénieux émule ,

---

<sup>1</sup> Boileau , *Lutrin*.

Je savais comme lui draper le ridicule ;  
 Si comme lui , traçant de grotesques portraits ,  
 Au public égayé je présentais les traits  
 De ces faquins heureux , élevés sur nos têtes ,  
 Que l'on détesterait , s'ils n'étaient pas si bêtes :  
 Si je savais enfin , prodigue de bons mots ,  
 Écorcher en riant les fripons et les sots ,  
 Que de riches sujets exerceraient ma plume !  
 Mais il ne suffit pas d'avoir de l'amertume ,  
 Et comme l'ont prouvé tant d'écrivains divers ,  
 Le seul emportement ne fait pas les bons vers .  
 Mais toi , de qui la muse élégante et facile  
 A ses vœux exigeans trouve Apollon docile ,  
 Et qui n'affliges point , dans tes vers pleins de sel ,  
 La rime et la raison d'un divorce éternel ,  
 Pourquoi ne pas saisir , d'une main vengeresse ,  
 Ce sujet , dont la force étonne ma faiblesse ?  
 Que ton hardi pinceau , servant la vérité ,  
 Présente à nos regards la maigre nudité  
 De ces hommes nouveaux , ces puissans de la terre ,  
 Déshabillés par toi de leur pompe éphémère .

Fais, en réunissant la grâce à la vigueur,  
 Souvent naître le rire, et quelquefois l'horreur.  
 D'une plume à la fois énergique et légère  
 Peins ces fils du hasard, méconnaissant leur père,  
 Qui, volant ou rampant, sont si haut parvenus :  
 Ces Figaro du jour, autrefois inconnus,  
 Et que pour nos péchés, en salissant sa roue,  
 L'inconstante fortune a tirés de la boue :  
 Si gonflés et si plats, si durs et si plians,  
 Du pouvoir qui domine effrénés partisans,  
 Des caprices du maître adulateurs sordides,  
 Brûlant d'ambition, mais moins encor qu'avidés...  
 Je pourrais, tu le sais, ajouter plus d'un trait :  
 Mais le dégoût m'arrête au milieu du portrait.

» Mais c'est, vas-tu me dire, usurper sur l'histoire :  
 Elle seule a le droit de flétrir leur mémoire. »  
 — Crois-tu donc que Clio, déshonorant sa main,  
 De leurs ignobles noms souillera son burin ?  
 L'oubli doit les soustraire à leur ignominie :  
 Qu'ils soient donc signalés au moins pendant leur vie ;

Que partout de la haine ils entendent les cris ,  
Les sifflets du bon sens, et la voix du mépris.

Ce sujet, je le vois, t'étonne et t'effarouche.  
Le sarcasme insultant n'est point fait pour ta bouche ;  
Tes chants voluptueux, au plaisir consacrés,  
Ignorent l'invective et ses traits acérés.  
Eh bien! vous dont les yeux, en ce siècle du crime,  
De la corruption ont mesuré l'abîme,  
Dont le sombre génie a sommeillé long-temps,  
C'est à vous d'accabler les forfaits triomphans.  
Qu'un fouet ensanglanté vous tienne lieu de lyre.  
Dans vos écrits vengeurs, dictés par la satire,  
Déchirez en lambeaux le vice épouvanté.  
Qu'on trouve dans vos vers la brûlante âcreté  
Qui des Romains pervers flétrissant la mémoire,  
Du fougueux Juvénal éternisa la gloire,  
Lorsqu'armant d'un fer chaud son implacable main,  
Il marqua Névolus et l'affreux Tigellin ;  
Ou que de Messaline épuisée et brûlante  
Il plaça sur un lit la luxure écumante,

Et de ce lit fumant, toujours trop tôt quitté,  
La fit rentrer humide au palais infecté.

« Bon Dieu ! t'écriras-tu, quel torrent de morale !  
Dévoiler le péché, c'est commettre un scandale.  
Contre le siècle entier gendarmés follement,  
Irons-nous, dans l'excès d'un vain emportement,  
De l'antique Jonas faisant le second tome,  
D'un sermon frénétique épouvanter Sodôme,  
Du petit père André répéter les leçons,  
Par nos saintes fureurs divertir les salons,  
Régenter le public du haut de notre chaire ;  
Et déclarant au vice une éternelle guerre,  
Dons-Quichottes moraux, porter dans notre écu  
Les termes surannés d'honneur et de vertu ?  
Ah ! ne nous donnons point ce ridicule antique.  
Soyons plus tolérans, au moins par politique.  
Laissons en paix les sots, les fripons et les fous :  
L'avantage est pour eux : ils sont plus forts que nous.  
Ils triomphent souvent ; jamais ils ne pardonnent.  
Amusons-nous tout bas des scènes qu'ils nous donnent.

Il est trop dangereux de les pousser à bout ,  
Et pour vivre tranquille , il faut rire de tout. »

Rions donc , j'y consens. Rions du personnage  
Qui nous faisant subir son altier bavardage ,  
Et sur chaque sujet décidant d'un seul mot ,  
En termes bien tranchans prouve qu'il n'est qu'un sot.  
Rions de ce monsieur , à la langue pesante ,  
A l'air indifférent , à la marche indolente ,  
Qui , la lorgnette en main , nazillant un couplet ,  
Et d'un air dégoûté regardant chaque objet ,  
Va machinalement où le hasard le guide ,  
Insupportable à tous , trouve tout insipide ,  
Par un échange heureux donne et reçoit l'ennui ,  
*Et pense voir partout le sot qu'on trouve en lui* <sup>1</sup>.  
Rions encor , rions de ces Dandins modernes ,  
Juges dans un parterre , orateurs de tavernes ,  
De ces pédans mondaïns , plus assommans cent fois  
Que ceux qui sur les bancs dissertaient autrefois ;

---

(1) Vers de Lebrun, dans son épître sur la *plaisanterie*.

Ces petits connaisseurs, aux phrases toutes faites,  
Empruntant le matin leur esprit aux gazettes,  
Et s'en allant le soir, dans un cercle nombreux,  
En voulant le citer, gâter un mot heureux.  
S'il pèse quelquefois, leur ridicule amuse.  
Leur sottise à nos yeux doit être leur excuse :  
Momus est leur patron, et plaide en leur faveur.  
Mais peut-on rire, ami, de ce qui fait horreur ?

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

Sur un sujet pareil on pourrait plaisanter !  
A la vaine épigramme on pourrait s'arrêter !  
On rirait sans aigreur, quand tel de ces corsaires

---

(2) Les passages supprimés dans cette pièce sont relatifs à des hommes qui étaient puissans à l'époque où elle fut composée. L'auteur n'aurait pu les publier alors, il ne le doit pas aujourd'hui.

Qu'enrichit de nos jours le grand art des affaires,  
 Solliciteur adroit, escroc officieux,  
 S'engraissant à loisir du sang des malheureux,  
 Sur tout ce qu'il rencontre étend sa griffe avide,  
 Sait éblouir l'erreur par son zèle perfide,  
 Et saisissant au vol l'argent du citadin,  
 Venimeuse araignée, acharnée au butin,  
 Suce l'infortuné que sa mauvaise étoile  
 Ou trop de confiance a poussé dans sa toile!  
 A peine l'artisan commence ses travaux,  
 Que le pirate croise à l'entour des bureaux :  
 Il présente, en riant de leur vaine colère,  
 Aux commis indignés son front patibulaire :  
 A ses cliens dupés fait payer à grands frais  
 Les mots qu'il n'a point dits, les pas qu'il n'a point faits ;  
 Par un art infernal avance leur ruine,  
 Fait de chez lui chez eux voyager la famine,  
 Et de leurs tristes biens, par le travail acquis,  
 Dans sa bourse vorace engloutit les débris.

. . . . .  
 . . . . .

Et voilà les mortels qu'il faudrait ménager !  
 Il faut de leurs forfaits parler d'un ton léger,  
 Sourire à leur approche, et leur montrer sans cesse  
 Des égards, de l'estime et de la politesse !  
 Que plutôt mon crayon se brise en cet instant.

— « Le mal, à dire vrai, ne serait pas bien grand.  
 Est-il neuf, ce tableau que tu viens de nous faire ?  
 As-tu de l'âge d'or adopté la chimère ?  
 Le siècle, je l'avoue, est un peu dissolu ;  
 Mais nos pères, crois-moi, n'ont jamais mieux valu.  
 Faut-il tant s'étonner quand un coquin prospère ?  
 Eh ! rien, dans tous les temps, ne fut plus ordinaire.  
 Contre un vil déserteur tu parais révolté !  
 Tu vois avec mépris sa versatilité !  
 As-tu donc oublié ce mot de comédie :  
 « *Quand on est en malheur, on quitte la partie.* »  
 C'est jouer bassement. — J'en conviens avec toi ;  
 Mais l'intérêt toujours fut la suprême loi.

---

(1) Des touches, *Le Dissipateur*.

La révolution, de son cylindre agile,  
 A retourné vingt fois la surface mobile :  
 La machine en roulant n'entraîna que les sots :  
 Les gens d'esprit ont su la lâcher à propos.  
 Le coucher du soleil fut dédaigné des mages,  
 Mais le soleil levant attirait leurs hommages.  
 Quant à tout ce ramas de lâches imposteurs  
 Qui viennent d'exciter tes bouillantes fureurs,  
 Que le mépris public leur serve de sentence.  
 Au lieu de les poursuivre, évitons leur présence ;  
 Laissons-les se vautrer dans leurs plaisirs honteux,  
 Assouvir leurs penchans, méprisables comme eux ;  
 N'allons point, affichant une audace indiscrete,  
 Du jugement dernier emboucher la trompette ;  
 En gens de bien plutôt vivons modestement,  
 Heureux de pouvoir l'être encore impunément. »

—Je ne puis condamner ta douce tolérance.  
 Je saurais comme toi me forcer au silence,  
 Si ces hommes pervers n'offraient point à nos yeux  
 L'affreux tableau du vice effrontément heureux.

. . . . .  
 . . . . .  
 Mondor vend ses chevaux , réforme son carosse ,  
 Des enfans d'Israël adopte le négoce ,  
 Et des plus fiers ayeux rejeton méprisé ,  
 Prête à trente pour cent sous un nom supposé .  
 De ces nombreux excès résultat déplorable !  
 Le mortel généreux , que ce spectacle accable ,  
 Sous ce poids désolant cède enfin abattu ,  
 Et cesse , en gémissant , de croire à la vertu .  
 L'égoïsme maudit , qui pour lui seul amasse ,  
 Désormais sur les cœurs étend sa main de glace .  
 Tout homme délicat fait rire à ses dépens ;  
 La sensibilité n'est que pour les romans ,  
 Et le malheur , souffrant dans son obscur asile ,  
 Peut obtenir à peine une pitié stérile .  
 Que dis-je ! Qu'en nos murs , un être infortuné ,

---

(1) Ces vers font allusion au suicide du malheureux C. . . .  
 qui avait eu lieu quelque tems auparavant. Les deux mots cités  
 à ce sujet sont historiques , à la tournure près.

A des maux sans espoir par le sort condamné,  
 Voyant dans l'avenir l'opprobre et l'indigence,  
 Ivre de désespoir, s'arrache à l'existence,  
 Et ne laisse à sa veuve, à ses tristes enfans,  
 Que d'affreux souvenirs et des restes sanglans,  
 Vainement par ses soins la pitié généreuse  
 Veut tenter d'adoucir leur infortune affreuse :  
 Ce projet bienfaisant est partout rejeté.  
 « Bon ! dit l'un ; l'intrigant, à notre charité  
 » Tendait habilement une embûche nouvelle,  
 » Par spéculation s'est brûlé la cervelle. »  
 Un autre moins stupide, encor plus inhumain,  
 Dit : « Pourquoi s'affliger ? C'était un Jacobin. »  
 Et tel est aujourd'hui l'intérêt noble et tendre,  
 Que de ces cœurs bien nés le malheur doit attendre.

Mais c'est peu d'être dur, il faut être imposteur.  
 Jamais la fiction ne fut tant en honneur :  
 L'aimable liberté qui règne dans nos villes  
 Nous a tous dispensés des vertus difficiles.

Ce détail révoltant irrite encor ton zèle :  
 Mais ose me répondre : est-il donc infidèle ?  
 Eh quoi ! me diras-tu , tes farouches arrêts  
 Ont-ils du genre humain terminé le procès ,  
 Et , moderne Timon , sauvage atrabilaire ,  
 Crois-tu qu'il ne soit plus de vertus sur la terre ? »

Oui , sans doute il en est. Malheur à l'insensé  
 Qui par sa noire humeur tristement abusé ,  
 Rompt avec l'univers , et consacre sa vie  
 Aux sombres voluptés de la misanthropie !  
 Il est de ces humains dont les cœurs généreux  
 Au milieu des méchants sont restés vertueux ,  
 Comme au sein des forêts qu'un fatal incendie  
 Engloutit en un jour dans sa vaste furie ,  
 Quelques chênes épars , qu'ont respectés les feux ,  
 Élèvent fièrement leurs fronts majestueux.  
 Chez eux , loin des cœurs froids , loin des ames stériles ,  
 L'humanité plaintive a trouvé des asiles.  
 Rien de leurs sentimens n'altéra la candeur :  
 Ils ont su conserver l'incorruptible honneur.

Mais quoi qu'à leurs vertus nous devions un suffrage,  
 D'autres objets encore arrachent notre hommage.  
 L'homme offre rarement, dans son austérité,  
 Ces consolations qu'on doit à la bonté.  
 Ah ! si dans ce séjour, où de la race humaine  
 S'écoule en un instant l'existence incertaine,  
 Nous n'avons pas encor, dans nos tristes erreurs,  
 Succombé sans retour sous le poids des malheurs,  
 C'est à vous qu'on le doit, trésor de la nature,  
 De ce monde accablé moitié sensible et pure,  
 Vous, qui de ces mortels l'un sur l'autre acharnés  
 Retenez la vengeance et les bras forcenés ;  
 Dont la raison paisible ou la douce innocence  
 Toujours à nos regards présente l'espérance !  
 Rien ne peut affaiblir vos soins affectueux ;  
 Vous nous rendez meilleurs en nous rendant heureux.  
 La pitié, qui souvent nous offense et nous blesse,  
 Dans vos soins délicats ressemble à la tendresse.  
 Votre amitié touchante adoucit la douleur :  
 Souffrir auprès de vous est déjà le bonheur.

Vous offrez , par l'effet d'un charme inconcevable ,  
 La vertu caressante et la sagesse aimable.  
 O vous ! de qui les cœurs , par l'infortune aigris ,  
 Contre un attrait si doux demeurent endurcis ,  
 Ne vous les peignez plus sous des traits infidèles :  
 Du tourment de haïr guérissez-vous près d'elles.  
 Par leur art séducteur doucement désarmés ,  
 Livrez-vous sans réserve au bonheur d'être aimés.  
 Et dussiez-vous , bercés de faveurs mensongères ,  
 Ne trouver dans leurs bras que d'aimables chimères,  
 Ce fantôme charmant , par l'amour présenté ,  
 Vous rendra plus heureux que la réalité.



# FRAGMENT D'UN POÈME

INTITULÉ

## L'ALOGISTONOMIE

OU

L'ART DE DÉRAISONNER PAR ÉCRIT.

(ÉCRIT EN 1805.)

Et quorum pars magna fui...

(VIRG. *Enéid.*)

---

Quatre siècles brillans , que l'univers envie ,  
Partagèrent entr'eux les trésors du génie.  
Périclès vit fleurir , sous son empire heureux ,  
Les arts encor naissans , réunis sous ses yeux.  
Sa politique adroite embellit l'esclavage ,  
Étouffa sous des fleurs la liberté sauvage ;  
Ces fiers républicains , par ses soins amollis ,  
De ces dons séducteurs connurent tout le prix.  
Bientôt la Grèce illustre , à vaincre accoutumée ,  
Par cent succès divers lassa la renommée ,

Triompha par la guerre , ainsi que par les arts ,  
 Au laurier d'Apollon unit celui de Mars .  
 Euripide et Sophocle , Isocrate et Ménandre  
 Enchantaient sans effort un peuple aimable et tendre :  
 Toujours dans leurs écrits simples quoiqu'élégans  
 Ils savaient réunir la chaleur au bon sens ,  
 Et vingt fois couronnés , ils virent leurs ouvrages  
 De l'Attique charmée obtenir les suffrages .  
 Ces succès , il est vrai , péniblement acquis ,  
 A de sévères lois les laissaient asservis .  
 Un mot barbare et dur , en usurpant sa place ,  
 Chez ce peuple éclairé n'aurait point trouvé grâce :  
 Le faux , se déguisant sous un style apprêté ,  
 De son goût délicat choquait la pureté ;  
 Et long-temps la raison , sous un joug despotique  
 Écrasa des auteurs l'altière république .  
 Ces temps devaient changer . Quelque génie heureux ,  
 Révolté de plier sous des fers si honteux ,  
 S'éleva de la foule , et brisa ses entraves .  
 En vain du sens commun les timides esclaves  
 Osèrent attester ses antiques arrêts :

De ce roi détrôné les rebelles sujets ,  
 Loin des sentiers battus , réservés au vulgaire ,  
 Voulurent se tracer une illustre carrière ,  
 Tout fêtait à l'envi l'aimable nouveauté .  
 Le goût et la raison gênaient la liberté :  
 Ces dangereux tyrans subirent l'ostracisme .  
 C'est alors que nâquit l'entortillé sophisme ,  
 Dans ses replis nombreux serrant la vérité ,  
 Et l'étoffant du poids de son absurdité .  
 Alors le bel-esprit devint chose commune .  
 Le charmant calembourg s'assit dans la tribune .  
 L'inexplicable énigme et les petits bons-mots  
 D'un silence trop long vengèrent bien les sots .  
 Chacun avec ardeur apprit dans les écoles  
 A dire peu de chose en beaucoup de paroles .  
 L'adroit Aristophane , en ses écrits mordans ,  
 Au masque de Thalie ajouta des serpens ,  
 En raillant à la fois Cléon et Démosthènes ,  
 Fit pâmer de plaisir les merveilleux d'Athènes .  
 On traita de pédant ce rêveur de Platon :  
 Eschyle trop grossier ne fut plus du bon ton :

Un goût plus raffiné s'étendit sur la Grèce.  
 En vain le bon Socrate, invoquant la sagesse,  
 Persifla gravement tous ces rhéteurs nouveaux,  
 Qu'il sut embarrasser dans leurs propres réseaux ;  
 En vain il les battit dans leur frivole escrime :  
 L'art des Euthydémus n'en fut pas moins sublime.  
 Trop heureux, si du moins il n'eût déplu qu'aux sots !  
 Mais sa raison profonde offensa les dévots :  
 De Bacchus, de Cypris la puissance outragée  
 Par leurs adorateurs devait être vengée :  
 Pontifes, tribunaux s'accordèrent entr'eux.  
 On broya la cigüe en invoquant les dieux,  
 Et son trépas bientôt, effrayant ses émules,  
 Alla grossir l'amas des crimes ridicules.  
 Les sophistes alors, libres et triomphans,  
 Purent sans nul obstacle exercer leurs talens.  
 De cet art chez les Grecs la magique influence  
 En argumens subtils convertit l'éloquence,  
 Jusqu'à l'instant fatal où le fer des Romains  
 Par d'autres argumens vint changer leurs destins.

- Long-tems ce peuple roi, nourri dans la victoire ,  
 Négligea l'art divin qui nous oblige à croire.  
 Ces vainqueurs dédaignaient, trop sûrs de commander ,  
*Ce don, cet heureux don de tout persuader* <sup>1</sup> ,  
 Qui régnaient sur les cœurs par d'invincibles charmes ,  
 L'emporte sans effort sur le pouvoir des armes.  
 Les Gracques, Catulus, et ce grand orateur ,  
 De l'infâme Verrès ardent accusateur ,  
 Dans ces temps orageux de trouble et de licence  
 Déployèrent en vain leur brillante éloquence.  
 Mais lorsqu'Octave enfin, terminant les combats ,  
 Eût rétabli le calme en enchaînant les bras ,  
 Et par un dévouement noble autant que sincère ,  
 Daigna prendre le soin de gouverner la terre ,  
 Les Romains, oubliant l'antique liberté ,  
 Surent porter ailleurs leur vaste activité.  
 Alors de l'art des vers Rome fut occupée ,  
 Et la lyre en leurs mains vint remplacer l'épée.  
 Du riant Tivoli l'hôte voluptueux

---

<sup>1</sup> Alaire, acte 1<sup>er</sup>. scène. 1<sup>re</sup>.

Dans leur langue parfois fit discourir les dieux ,  
 Du chantre de Théos parfois suivit les traces ,  
 Et para la raison de l'écharpe des grâces.  
 Virgile , ami des bois ; des eaux et des vergers ,  
 Redit les doux combats des amoureux bergers 1 ,  
 Cyrène consolant les douleurs d'Aristée ,  
 Du meurtre d'un héros la terre épouvantée 2 ,  
 Ou peignant de Didon les funestes destins 3 ,  
 Des malheurs de Carthage attendrit les Romains.  
 Le bouillant Juvénal , dans sa sombre amertume ,  
 D'un fiel âcre et brûlant empoisonna sa plume ,  
 Et poursuivit partout de son fatal miroir  
 De hideux scélérats , effrayés de s'y voir.  
 L'écrivain de Sulmone en ses récits aimables  
 Offrit des vérités qu'embellissaient des fables ;  
 Properce en libertin célébrait les plaisirs ,  
 Et Tibulle plus tendre y joignait ses soupirs.  
 Mais , hélas ! le flambeau de leur divin génie  
 Ne brilla qu'un instant aux yeux de l'Ausonie ,

---

1 Eglogues.      2 Géorgiques.      3 Enéide.

Et bientôt les talens , ainsi que les vertus ,  
Sous le joug le plus vil tombèrent abattus.  
De succès et de maux déplorable mélange !  
Cet empire si grand s'éroula dans la fange.  
Ces monarques d'un jour , ces Césars énervés ,  
Précipités du trône aussitôt qu'élevés ,  
Dominateurs du peuple , esclaves de l'armée ,  
Et cette ville immense , au crime accoutumée ,  
Et cet abject troupeau de sénateurs tremblans ,  
Dont la servilité dégoûtait ses tyrans ,  
Tous périrent enfin , tous périrent sans gloire ,  
Laisant leurs noms flétris sous la main de l'histoire.  
Les arts n'en dirent rien : la seule vérité  
Condamna leur mémoire à l'immortalité.  
S'élançant à l'envi de leurs froides contrées ,  
Les sauvages guerriers des mers hyperborées ,  
Trop tardifs instrumens des justices du sort ,  
Précédés par la crainte , et suivis de la mort ,  
Comme un vaste torrent couvrirent ces rivages.  
Le sol romain trembla sous leurs coursiers sauvages ,  
Et foulant à leurs picds les merveilles des arts ,

Ils burent le falerne au palais des Césars.  
Alors en liberté domina l'ignorance.  
Le génie avili fut réduit au silence.  
Le Goth et le Lombard , le Sarmate et l'Alain  
Ne savaient s'exprimer que le sabre à la main ,  
Et quittant à regret ces provinces captives ,  
Les muses dans les cieux remontèrent plaintives.

.....  
.....

On ne vit plus partout , en ces malheureux temps ,  
Que sujets abrutis , que mattres insolens.  
De ce troupeau de rois les longues dynasties  
Fondèrent des couvens au lieu d'académies :  
A peine sut-on lire : et les seuls écrivains  
Furent des récollets et des bénédictins.  
Toutefois , il est vrai , des travaux estimables  
Signalèrent souvent leurs soins infatigables.  
Leur lente activité , par de constans efforts ,  
Sut de l'antiquité déterrer les trésors ;  
Mais ces trésors divins , dédaignés du vulgaire ,  
Languissaient sans honneur dans chaque monastère.

L'ignorance long-temps , auprès des souverains ,  
 Sous son sceptre de plomb fit plier les humains :

.....  
 .....

Sous le règne brillant des heureux Médicis ,  
 Les arts furent vengés d'un injuste mépris.

Ils surent de Florence illustrer les conquêtes ,  
 Et de nobles plaisirs embellirent ses fêtes.

La poésie alors , par de nouveaux appas ,  
 Enchantait des Toscans les esprits délicats.

Aimable à force d'art, coquette séduisante ,

Tout , jusqu'à ses défauts , la rendait plus piquante ,  
 Et ses froids *conceiti* , son clinquant précieux ,

Trouvèrent grace auprès d'un peuple ingénieux.

Léon , qui par un art trop peu connu dans Rome ,

Fut toujours homme aimable, et quelquefois grand homme 4,

Aux talens oubliés rendit tout leur honneur.

Au sein des voluptés conservant sa grandeur ,

4 Léon X. Ce fut de tous les papes celui qui aima et honora le plus les arts. C'est sous son pontificat que naquit la réformation.

Sous ses tranquilles lois , la chaire évangélique  
 Fut tantôt un boudoir , et tantôt le portique .  
 Mais lorsque de Luther les disciples nombreux  
 Brisèrent sans retour le talisman heureux  
 Qui de Rome moderne assurant les conquêtes ,  
 Sous un joug dogmatique avait courbé les têtes ,  
 L'esprit , par des docteurs tristement immolé ,  
 Loin de ce doux séjour fut encore exilé .  
 Le brutal argument , l'injure scholastique  
 Remplacèrent partout le goût académique .  
 Des sectaires fougueux , sous vingt titres divers ,  
 De flots d'encre et de sang remplirent l'univers .  
 Un siècle entier les vit , dans leur sombre démente ,  
 S'égorger pour servir un dieu plein de clémence :  
 Enfin le ciel calmé dissipa leurs erreurs .  
 L'homme fut étonné de ses propres fureurs ,  
 Et sur des tas de morts et des monceaux de cendre ,  
 Un peu tard , il est vrai , l'on finit par s'entendre .  
 Les arts et la raison , se tenant par la main ,  
 Apparurent encore au pauvre genre-humain .  
 La flamme des bûchers , heureusement éteinte ,  
10.

Au timide bon-sens n'inspirait plus de crainte :  
 Les talens affranchis s'élevèrent aux cieux.  
 Louis régnait alors : et son siècle pompeux ,  
 De gloire et de grandeur environnant la France ,  
 La vengea noblement de sa longue ignorance.  
 'Je n'en parlerai point : le récit tout entier  
 S'en trouve longuement dans monsieur Sabbatier <sup>5</sup>,  
 Et ces vastes détails , que ma plume redoute ,  
 Trop loin de mon sujet m'entraîneraient sans doute.  
 Un autre objet d'ailleurs m'appelle en cet instant :  
 Je garde mes pinceaux pour le siècle présent.  
 Heureux , si dans mes vers éternisant sa gloire ,  
 De son prédécesseur j'efface la mémoire ;  
 Si mon néologisme , arrêtant le lecteur ,  
 Se ressent de l'époque où travaillait l'auteur <sup>6</sup> ;  
 Si de mes vers pompeux la poétique audace  
 D'être aisément compris m'épargne la disgrâce !

---

<sup>5</sup> Auteur des *Trois Siècles de la Littérature*.

<sup>6</sup> Ces vers , composés en 1803 , contiennent , comme on le remarquera aisément , quelques idées justes alors , mais qui , en général , cessent de l'être aujourd'hui.

Modèles que j'admire ! ah , j'ose m'en flatter ,  
 Si l'on ne peut vous vaincre , on peut vous imiter .  
 Je veux que le lecteur , armé de patience ,  
 Plaigne les vains efforts de son intelligence ,  
 Que trois fois il relise , et se grattant le front ,  
 Sedise en ruminant : « Grands dieux , que c'est profond » !  
 O vous , sphinx de nos jours , dont les écrits célèbres  
 Des livres sybillins font pâlir les ténèbres ,  
 Épaississez la nuit qui couvre mes accens ,  
 Et pour prix de mes vœux , présidez à mes chants .

## ÉPITRE

**A S. M. AKDOLA I<sup>ER</sup>,**

ROI DES PURIS. <sup>7</sup>

---

**SALUT**, noble étranger, qui pour voir du pays  
As naguère quitté les bois où tu naquis,  
Et qu'un cutter breton vient, devant la douane,  
De débarquer parmi les sucres de Havane.  
A peine tu touchas ce port long-temps fameux  
Où Spinola trois ans combattit nos aïeux <sup>8</sup>,  
Que cachant ta grandeur sous une humble apparence,  
Pour te rendre en ces lieux tu pris la diligence,

---

<sup>7</sup> On se rappelle qu'il y a quelque temps, le chef d'une tribu sauvage du Brésil et sa femme, amenés en Europe par le prince Maximilien de Neuwied, s'arrêtèrent à Bruxelles, où ils furent exposés pendant plusieurs jours à la curiosité publique. Un journal anglais annonça, il y a environ deux mois, qu'ils avaient débarqué à Plymouth.

<sup>8</sup> Ostende.

Et trompant les regards du *Courrier* sacristain <sup>9</sup>,  
 Franchis *incognito* les murs de Charles-Quint.  
 Tu descends ; je te vois, monarque débonnaire ,  
 Marcher d'un front serein au milieu du vulgaire ;  
 Dans un modeste hôtel tu fixes ton séjour :  
 On t'approche à toute heure ; et j'ai pu dans ce jour ,  
 Sans huissier, sans requête, admis à l'audience,  
 Pour un demi-florin jouir de ta présence.  
 J'admirois, de tout l'œil que le ciel m'a laissé ,  
 Les vigoureux contours de ton corps élané ,  
 Ce port sauvage et fier , ces plumes nuancées  
 Sur ton front sourcilleux mollement balancées ,  
 Ce *macana* <sup>10</sup> pesant, ces redoutables traits  
 Qui portaient le trépas aux monstres des forêts ,  
 Et qui, d'un roi vaincu t'assurant l'héritage ,  
 Ont livré sa compagne à ton jeune courage.  
 Cette beauté royale, à mes regards surpris,  
 Était des appas bien faits pour les Paris :

---

<sup>9</sup> Le *Courrier de la Flandre*.

<sup>10</sup> Massue des guerriers indigènes de l'Amérique méridionale.

J'aimais de ses longs bras la peau rude et bronzée ,  
 Sa lèvre gigantesque , en soucoupe évasée ,  
 De ses ris convulsifs le rauque hurlement ,  
 De son chant indien le long gémissément ,  
 Semblable au cri de mort dont l'hyène en furie  
 Fait retentir, la nuit, les vallons de Syrie.  
 Mais d'admirer toujours , admirât-il des rois ,  
 L'Européen changeant se fatigue par fois .  
 J'ai cru pouvoir (pardonne un espoir téméraire)  
 De tes profonds desseins pénétrer le mystère ,  
 Et juger quels motifs, jusques en nos climats ,  
 Loin des bois paternels t'ont fait porter tes pas.  
 Étranger à nos mœurs , tu n'as point , quoiqu'on die ,  
 Pour de vils intérêts déserté ta patrie ;  
 Un roi ne franchit pas l'immensité des flots  
 Pour venir ramasser les écus des badauds :  
 Des soins plus importans t'ont chassé d'Amérique ,  
 Et ton voyage enfin est tout diplomatique.  
 Tu te tais : il suffit ; publiciste discret ,  
 Je ne trahirai point cet auguste secret ,  
 Qu'on prépare en ce jour des chaînes pour la Grèce .

Des vaisseaux pour Mahmoud, un baillon pour la presse,  
 Qu'on mitonne un congrès, qu'on griffonne un rescrit,  
 Que Metternich à Gentz dicte un noir manuscrit,  
 Que d'un nouvel emprunt la ressource opportune  
 Grossisse de Rotschild la petite fortune,  
 Je n'en dirai pas mot aux neuf cents abonnés  
 Qu'au cher Coché-Mommens<sup>11</sup> l'Éternel a donnés.  
 Mais souffre que du moins ma vieille expérience  
 Guide tes pas errants dans ce dédale immense.  
 Point d'orgueil : ce travers aux rois n'est plus permis ;  
 Ils doivent le laisser à leurs premiers commis.  
 Dépose donc d'abord tes flèches meurtrières,  
 Dérive ton front jaune, et puis parlons d'affaires.  
 Je ne te tairai rien : car à ta majesté  
 L'on peut, je crois, parler avec sincérité :  
 Ton titre est fort douteux ; et même, quand j'y pense  
 Tu n'es point reconnu par la Sainte-Alliance.  
 Modeste voyageur, tu n'as auprès de toi  
 Ni *policier* en chef, ni procureur du roi,

---

<sup>11</sup> Éditeur du *Courrier des Pays-Bas*.

Qui puisse m'envoyer, entre quatre gendarmes,  
 A tes perfections rêver aux *Petits Carmes*.  
 Aux bords de l'Amazone un monarque irrité  
 Peut manger un sujet qui dit la vérité :  
 A Madrid on le pend ; à Milan on l'enchaîne ;  
 Dieu sait ce qu'on en fait aux rives de la Seine :  
 Peut-être Paul Courier, s'il existait encor ;  
 Nous dirait là-dessus . . . mais enfin il est mort.  
 Ici moins de périls entourent la franchise :  
 Surtout on y craint peu le courroux de l'Église ;  
 Et cinq fois cent florins, sans oublier les frais,  
 Suffisent pour brider les auteurs indiscrets.  
 Je n'irai point pourtant, philosophe timide,  
 Renoncer à l'honneur de te servir de guide.  
 Endoctriner les rois est un plaisir si doux,  
 Qu'il doit faire braver l'amende et les verroux.  
 Bien que d'un sage avis rarement la franchise  
 Arrête le pouvoir au bord d'une sottise,  
 Écoute-moi, grand prince, et connais tout le prix  
 D'un conseiller d'État qui veut servir *gratis*.

Te voyant arriver dans ce mince équipage ,  
 J'avais pensé d'abord que ton peuple sauvage ,  
 D'un joug tout paternel follement dégoûté,  
 Voulait tâter enfin d'un peu de liberté ;  
 Que de ces factieux l'ardeur démocratique  
 T'avait expédié par-delà l'Atlantique ,  
 Et que dans nos climats tu venais aujourd'hui  
 De tes frères benins solliciter l'appui .  
 Mon erreur était grande : et l'on m'a fait connaître  
 Que les Puris n'ont point exproprié leur maître ,  
 Et qu'Akdola premier , en dépit des jaloux ,  
 Est le meilleur des rois , ainsi qu'ils le sont tous .  
 Mais un correspondant , digne de confiance ,  
 M'apprend à quels motifs nous devons ta présence .  
 Tu veux étudier peuples et potentats ,  
 Savoir par quels ressorts se meuvent les états ,  
 Quel système affermit ou détruit la puissance ,  
 Et suivre dans son jeu la mécanique immense  
 Dont , des palais d'Othman à l'empire des Lis ,  
 Nous entendons craquer les rouages vieilliss .  
 En un mot , pour régir ton coin de l'Amérique ,

Tu viens faire en Europe un cours de politique.  
 De ton voyage alors j'approuve le motif :  
 Pour qui sait l'observer , ce siècle est instructif.  
 Regarde autour de toi : la leçon est profonde.

Deux systèmes divers se partagent le monde :  
 L'un , chéri des prélats , des grands et des bureaux ,  
 Veut des rois absolus , des nobles , des vassaux ,  
 Des peuples biengrossiers , bien pauvres , bien esclaves ,  
 Dévotement instruits à lécher leurs entraves ,  
 Du devoir d'obéir puissamment convaincus ,  
 Livrant sans rechigner leurs fils et leurs écus ,  
 Disant toujours *mon maître* et jamais *ma patrie* ,  
 Formés à la vertu par la gendarmerie ,  
 Tels enfin qu'il les faut , en nos jours bienheureux ,  
 Pour que mons De Haller s'accommode avec eux.  
 L'autre , des nations réglant l'obéissance ,  
 Du pouvoir qu'il limite assure l'existence ,  
 En les faisant aimer , fait respecter les rois ,  
 Permet aux citoyens de se créer des lois ,  
 Honore l'équité , n'a pas peur du génie ,  
 Suit d'un œil satisfait l'essor de l'industrie ,

Et fils de la raison et de la vérité,  
 Se déploie au grand jour de la publicité.  
 Deux chemins sont ouverts : choisis. Si dans ton âme  
 Du monarchisme *pur* tu sens brûler la flamme,  
 Un modèle accompli va s'offrir à tes yeux.  
 Sans arrêter ailleurs ton regard curieux,  
 Viens, franchis avec moi les âpres Pyrénées :  
 Parcours ces champs déserts, ces villes ruinées,  
 Vois tous ces artisans par la faim desséchés,  
 Vois ces lambeaux affreux aux gibets accrochés,  
 Ces mendiants, vers toi tendant leurs mains avides,  
 Tous les cachots remplis, toutes les caisses vuides,  
 Des soldats sans souliers, des rades sans vaisseaux,  
 Des moines, des forçats, des mouchards, des bourreaux.  
 Aranjez t'attend : . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 Et pour faire en repos cet auguste métier,  
 Hébergeant de Cadix les conquérans postiches,  
 Qu'a célébrés Hugo dans ses longs hémistiches 12.

---

12 Plusieurs personnes savent que M. Victor Hugo a eu

Au fond du cabinet où siège ce grand roi  
 Un courtisan paraît, cachant mal son effroi :  
 Sur ce cœur gangréné se balance le signe  
 Que le fier Charles Trois réservait au plus digne ;  
 D'un large portefeuille il s'avance chargé,  
 Baissant vers le parquet un front découragé.  
 « Que sais-tu de nouveau? » — « Sire, qu'on vous adore ;  
 » Mais des guerriers ingrats vous trahissent encore ;  
 » Prétendant que chez nous ils n'ont point à manger ,  
 » Sous l'étendard voisin ils courent se ranger.  
 » Deux ou trois escadrons par jour font ce voyage ,  
 » Emportant leurs drapeaux, leurs armes, leur bagage :  
 » Ce bagage, il est vrai, n'était pas des plus lourds ;  
 » Et nous avons, seigneur, de plus puissans secours.  
 » Laissez-là ces soldats, qui sont trop militaires 1? :  
 » Comptez sur saint François et sur nos volontaires ,

---

le malheur d'abuser d'un beau talent, en célébrant sérieusement les exploits de la dernière guerre d'Espagne.

13 Le ministre Ugarte conseillait, dit-on, de n'employer pour la défense de l'état que les volontaires royalistes, et de licencier les troupes de ligne, dont l'esprit était trop militaire.

» Gens loyaux s'il en est , et qui des libéraux  
 » Font avorter les plans en volant leurs réaux. »

. . . . .  
 Aux fureurs du vulgaire il remet sa vengeance ;  
 Des plus grands citoyens, des plus braves guerriers  
 Bientôt le noble sang inonde leurs foyers ,  
 Comme aux jours où l'on vit un soldat intrépide <sup>14</sup>  
 Vendre un reste de vie à la foule homicide ,  
 Et par de longs efforts trompant leur cruauté ,  
 Ne laisser dans leurs mains qu'un cadavre indompté.  
 Roi des forêts, l'horreur se peint sur ton visage :  
 Tu sais sentir encor , toi qui n'es qu'un sauvage ;  
 Loin de ces bords affreux tu fuis en frémissant.  
 Va donc en ce séjour où brille le Croissant ;  
 Vois Mahmoud, réformant des coutumes grossières ,  
 Aux sabres des seymens livrer les janissaires ;  
 Loin de leurs troncs sanglans vois ces têtes voler ,  
 Dans les flots de l'Euxin entends ces corps rouler :

---

<sup>14</sup> Don Juan Marten, plus connu par le surnom d'*Empecinado*, mis en pièces par la populace de Roa, non sans avoir sabré quelques-uns de ces bandits.

Du sein de l'Hippodrome un vaste cri s'élève :  
 Là, des captifs nombreux, épargnés par le glaive,  
 Luttant contre l'effort des bourreaux haletans,  
 Sous le lacet fatal se débattent long-temps ;  
 Car en ces jours maudits, le Turc même raisonne,  
 Et ne sait plus mourir dès qu'un maître l'ordonne.  
 Ici vogue un esquif, plein de jeunes beautés  
 Que profana l'amour des soldats révoltés 15 :  
 Mais pour purifier ces tremblantes victimes,  
 La mer obéissante ouvrira ses abîmes.  
 Pendant le monarque, avec ses favoris,  
 Galoppe sur les morts, les mourans, les débris ;  
 Un kolbach bien fourré couvre son front stupide :  
 Il suppute en secret, dans sa fureur avide,  
 Les monceaux de sequins dont il vient d'hériter,  
 Et tout Péra s'apprête à le complimenter.  
 Mais déjà, peu touché du bien qu'on veut lui faire,

---

15 Lors des derniers troubles de Constantinople, des odalisques qui avaient été violées par les janissaires insurgés, furent mises dans des sacs et jetées à la mer, comme désormais indignes des faveurs de leur maître.

Le peuple a préparé sa requête ordinaire :  
 De vingt quartiers divers s'échappant à la fois ,  
 Jaillit un feu vengeur , qui court de toits en toits ;  
 Rien ne peut l'arrêter , et l'incendie immense  
 D'un long réseau de flamme environne Byzance.  
 De l'absolu pouvoir voilà quel est le fruit.

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Je te crois dégoûté du sceptre despotique.  
 Tu sauras maintenir la liberté publique ,  
 Et bientôt les Puris vont entendre ta voix  
 Assurer leurs destins et consacrer leurs droits.  
 Oui : tes vrais intérêts , non moins que ta justice ,  
 T'ordonnent d'accomplir ce noble sacrifice.  
 Gloire au roi citoyen , dont les soins protecteurs  
 Défendent ses sujets de ses propres erreurs ,  
 Et qui , n'écoutant rien que sa raison auguste ,

Abdique sans regrets le pouvoir d'être injuste !  
 Mais alors , pour régner avec sécurité ,  
 Il faut qu'en ses conseils siège la vérité ,  
 Que de l'art de tromper dédaignant la bassesse ,  
 Il soit en tous les tems fidelle à sa promesse ,  
 Qu'un ministre jamais , se jouant de la loi ,  
 Ne puisse impunément faire mentir le roi ,  
 Et qu'enfin , par l'emploi d'un honteux stratagème ,  
 Il ne dégrade point la majesté suprême .  
 Quoiqu'en pense Villèle , à mou sens il vaut mieux  
 Asservir les humains que de se moquer d'eux .  
 La France s'arrangeoit de sa charte octroyée ,  
 Qu'à parler sans détour , elle avait bien payée :  
 Heureuse , si du moins un ministre rusé  
 N'eût pas tordu le sens du contrat imposé ,  
 Si des vrais citoyens la franchise hardie  
 Avait pu librement défendre la patrie ,  
 Et si des enragés , aux poumons tout-puissans ,  
 N'avaient pas sous le nombre accablé le bon-sens !  
 C'est peu ; dans ce pays la sombre intolérance  
 Sur un peuple abattu ressaisit sa puissance .

Le trône s'aplanit pour exhausser l'autel.  
 Le jésuitisme enfin , ce polype immortel ,  
 Levant sa tête altière un moment inclinée ,  
 Étend ses vastes bras sur la France indignée.  
 Aux yeux de ce parti , prompt à tout défier ,  
 La Chambre est un salon , la Charte est du papier :  
 Des juges et des lois leur audace se joue.  
 La police pétrit et repétrit sa boue ,  
 Et Franchet , pour solder ses scribes clandestins ,  
 Mêlé à l'or des tripots les tributs des catins.  
 Du souverain pouvoir les sept dépositaires  
 Se livrent cependant à des soins nécessaires.  
 L'un , au noir Méhémet fabriquant des vaisseaux ,  
 Des Grecs infortunés renforce les bourreaux.  
 Chassant des vrais talens la cohorte ennemie ,  
 L'autre de nullités bourre l'académie.  
 Celui-ci plus heureux , superbe potentat ,  
 Leste d'effets publics le vaisseau de l'état :  
 Des rentiers amaigris réduisant la pitance ,  
 Il plaint du vieux Terray l'étroite intelligence :  
 A la bourse , à la banque il cherche des soutiens ,

Et rit avec ses juifs de l'humeur des chrétiens.  
 Quelquefois, il est vrai, le sanglant persiflage  
 Attaque ses écrits, ses discours, son visage ;  
 Mais tous ces vains brocards, condamnés à l'oubli,  
 Expirent sous les murs de l'hôtel Rivoli.

» A mes plans, dira-t-il, qu'importent ces sornettes ?  
 « Que me font le public, les pamphlets, les gazettes ?  
 « Hope, Rotschild, Baring, Lafitte, Perrégaux,  
 « Voilà mes conseillers, mes guides, mes héros.  
 « *Soumis avec respect à leur volonté sainte,*  
 » Je crains la baisse, amis, et n'ai point d'autre crainte.»

Il a dit vrai : de l'or les poisons corrupteurs,  
 Aux tems où nous vivons, infectent tous les cœurs.  
 Entrons dans ce palais, où la foule empressée  
 De l'espoir seul du gain occupe sa pensée :

Entends-tu ces clameurs, ces plaintes, ces transports ?  
 » A prime. — Fin courant. — Différence. — Reports.  
 » On m'écrit de Lisbonne...—On prétend que la Grèce...»

Mais l'arrêt est porté : les fonds sont à la baisse,  
 Et bientôt vingt pigeons, par un rapide essor,  
 Aux banquiers anversoïis vont annoncer leur sort.

Voilà *comme on travaille un royaume en finance* ,  
Et c'est le syndicat qui gouverne la France.

Mais qu'importe après tout . . . . .

Qui se croit trop heureux d'avoir un suppléant ;

Qui livre à des fripons sa vieillesse imprudente ;

Libertin à vingt ans et cagot à soixante ;

Antique damoiseau, Nemrod efféminé,

Des mœurs de l'œil-de-bœuf monument suranné,

Obstiné sans vigueur, despote par faiblesse,

Et quittant ses chevreuils pour aller à confesse ?

. . . . .  
. . . . .

De ce noble métier si ton âme est ravie,

Tu peux , sans trop de peine , en passer ton envie.

De tes peuples hardis corromps les simples mœurs :

Dispense des cordons , des titres , des honneurs :

Entoure ton palais de nombreux satellites :

Emprunte à Francia 16 deux ou trois cens jésuites ,

Qui , sous l'ombre du trône abritant leurs projets ,

---

16 Dictateur du Paraguay.

Façonnet à ton joug les fils de tes sujets.  
 Mais du bonheur public si le désir t'enflamme ;  
 Si de nobles pensers fermentent dans ton âme ;  
 Si du dépôt sacré que le ciel t'a commis  
 Cette âme généreuse a connu tout le prix,  
 Dans notre vieille Europe il est plus d'un roi sage  
 Qui pourra te guider dans ton apprentissage.  
 Va, cours chez les Germains admirer dans Munich  
 Celui qui ne craint point d'irriter Metternich,  
 Et n'a jamais soumis sa fière indépendance  
 Aux longs procès-verbaux rédigés à Mayence ;  
 Ou reste parmi nous : tu verras en ces lieux  
 Un peuple brave et bon , loyal , industrieux,  
 Dont le nom fut jadis environné de gloire ,  
 Mais qui (c'est un grand tort) sait fort peu son histoire.  
 Tu verras un monarque ami de l'équité ,  
 Qui sut dans ses états fonder la liberté ,  
 Simple , laborieux , à la plainte accessible ,  
 Adoucissant des lois la rigueur inflexible ,  
 Cherchant tous les abus qu'il pourra corriger ,  
 Offrant un sûr asile au proscrit étranger ,

Au travail, au talent ouvrant libre carrière,  
Et ne redoutant pas un peuple qui s'éclaire.  
Quand tu le connaîtras, retourne en tes forêts,  
Et de ton sacre alors ordonne les apprêts.

Aux Paris étonnés adresse ce langage :

- » Votre soumission n'est point un esclavage.
- » Un pacte solennel va consacrer vos droits,
- » Et si je veux régner, ce n'est que par les lois.
- » Chez les esclaves seuls on trouve des rebelles :
- » Soyez libres, amis, pour me rester fidelles.
- » Mon titre est le meilleur : votre prospérité,
- » Votre gloire, voilà ma légitimité ».

Choisis alors, choisis des ministres sincères,  
Ne s'occupant pas trop de leurs propres affaires,  
Dont l'hôtel ne soit pas mieux meublé que le tien,  
Dignes de gouverner sous un roi citoyen.

Veille sur eux pourtant : dans le siècle où nous sommes,

Un maudit portefeuille a gâté bien des hommes,

Un jour dans tes états j'irai te visiter,

Contempler ton ouvrage, et t'en féliciter.

S'il te faut des journaux, accepte mes services.

Je puis charger un brick de rédacteurs novices,  
Dont je ferai pour toi l'achat à peu de frais,  
Et que leurs éditeurs livreront au rabais.  
Tu verras aussitôt ton heureuse patrie  
Acquérir du savoir, du goût et du génie.  
Puisse de ta tribu la rude aspérité  
Imiter de leurs mœurs l'aimable aménité!  
Puisse-t-ils, en vantant ton règne populaire,  
Comme la vérité, respecter la grammaire!...  
Toi, sache mériter de te voir constamment  
Ami de Bolivar, haï de Ferdinand.  
Alors, si quelque jour l'Europe décrépète  
A tes heureux sujets voulait rendre visite,  
On entendra soudain, par l'écho répété,  
Rouler de monts en monts le cri de liberté.  
Dans ses robustes bras le géant d'Amérique  
Etreindra l'avorton du pouvoir despotique:  
L'Anglais, prompt à juger ses intérêts nouveaux,  
Si tu prends ses cotons, t'offrira ses vaisseaux:  
Et comme par le roc la balle repoussée  
Sur l'imprudent tireur rejaillit élançée,

De notre sol vieilli les faibles oppresseurs  
Attireront sur eux vos bataillons vainqueurs ,  
Qui noblement vengés d'une longue souffrance ,  
Aux fils de leurs tyrans rendront l'indépendance.  
Brille , ô jour fortuné ! de ces climats lointains  
Évoque des héros pour changer nos destins,  
Et qu'enfin, dominant l'immensité des ondes ,  
La Liberté puissante unisse les deux mondes



# FABLES.

12.



•••••

## LE CHAT, LE RAT ET L'IDOLE,

APOLOGUE IMITÉ DU PERSAN.

---

**D**ANS la niche d'une pagode ,  
Certain rat s'était retiré :  
Dans cet asile honorable et commode ,  
Son salut semblait assuré.  
Du haut de sa toute-puissance ,  
Il insultait les chats , qu'il voyait à ses pieds  
Chercher leur subsistance.  
En vain de son orgueil ils étaient indignés :  
La sainteté du lieu retenait leur vengeance.  
Un jour il fit du vent. Voilà l'idole à bas ,  
Voilà le rat dans la poussière.  
Le plus vindicatif des chats  
S'élança de son galetas ,

Et, sans respect pour sa grandeur première ,  
    Jette une griffe meurtrière  
Sur notre ci-devant. — « Quand vous étiez là-haut »,  
    Lui dit-il avec ironie ,  
» Vous eussiez dû, Seigneur, par quelque modestie,  
    » Chercher à désarmer l'envie :  
» Avec moins de péril vous auriez fait le saut.  
    » Que la fortune est inégale !  
» Et combien de périls suivent l'ambition ! »  
    Puis, terminant là sa morale ,  
        Il l'avale  
    Pour prouver son assertion.  
  
Rien n'est stable parmi les hommes.  
Un tour de roue, hélas ! et c'en est fait de nous.  
Il est beaucoup de rats dans le siècle où nous sommes..  
    Parvenus, prenez garde à vous !

•••••

## LA GLACE ET LE SOLEIL.

APOLOGUE ORIENTAL.

---

**L**A fille de l'hiver, la glace transparente,  
Dit un jour à l'astre des cieux :  
» Dieu puissant, exauce mes vœux ;  
» De la couronne étincelante  
» Qui pare ton front radieux,  
» Fais rejaillir sur moi la splendeur éclatante :  
« Fais-moi briller de mille feux ! »

Elle dit : le soleil, sensible à sa prière,  
Soudain accroît l'éclat de ses rayons brillans ;  
Des nuages légers sur l'horizon flottans  
Il chasse loin de lui la foule passagère :  
Déjà le ciel est pur comme aux jours du printemps,  
Et la terre d'abord, languissante et glacée,

Dépouillant les frimats dont elle est hérissée ,  
Semble sourire aux rayons bienfaisans.

    Tout-à-coup la glace étincelle :  
De l'or et de l'azur elle emprunte les feux ,  
    Et défiant l'éclat des cieux ,

    S'enorgueillit de sa splendeur nouvelle.  
Mais , hélas ! elle brille et fond 'en même tems.  
Tandis que répandant des torrens de lumière ,  
Elle croit l'emporter sur la nature entière ,  
La perfide chaleur sape ses fondemens.  
La force des rayons l'entrouvre et la divise :  
Vainement sa surface au loin couvre les flots ;  
Son propre poids l'accable ; elle gémit , se brise ,  
    Et se disperse au sein des eaux.

    Amis , dans le siècle où nous sommes ,  
    Que de glace parmi les hommes !

LA FUSÉE ET L'HIRONDELLE, 1

FABLE.

---

« GARE! gare! je monte aux cieux »,  
Criait une fusée à trente pieds de terre,  
En traçant dans les airs son sillon radieux.  
— « Les cieux sont un peu hauts, ma chère »,  
Lui dit une hirondelle en la voyant si fière :  
    « Vous brillez, parce qu'il fait nuit ;  
    » Mais n'en déplaie à votre éclat suprême,  
    » Vous vous élevez par autrui,  
    » Vous retombez de vous-même. »  
Méprisant ce discours, *que l'envie a produit,*

---

1 L'idée de cette fable est tirée des *Journées au Village*, de Ducray-Duminil.

La vive et brillante étrangère

Volc au séjour aérien :

Mais soudain, arrêtée en sa vaste carrière,

Elle serpente, tombe, éclate, et n'est plus rien.

Messieurs les parvenus, qu'en mainte circonstance

A si bien servis le hasard,

Quoiqu'arrivés fort haut, un peu moins d'arrogance,

Et n'oubliez pas mon pétard.

---

## LES MONTRES.

FABLE IMITÉE DE L'ESPAGNOL, D'YRIARTE.

---

**D**ES savans assemblés disputaient : c'est l'usage

Parmi le peuple des savans ;

Et le peuple des ignorans

Souvent n'est pas beaucoup plus sage.

Or de ce grand débat expliquons le sujet.

Notre bruyant et docte aréopage

Avait établi par arrêt

Qu'à midi chaque membre au lieu de la séance

Sans nulle excuse se rendrait :

L'un d'eux ne paraît point. Avec impatience

On l'attend ; l'heure passe , et chacun de crier.

Bref, il arrive. On l'entoure , on le gronde :

Lui , prompt à se justifier ,

Prétend confondre tout le monde.

— « Vous nous coûtez , dit-on , de précieux instans.

— « Mais il n'est que midi.—Quelle erreur sans seconde!

« La demie est passée.—Et depuis fort long-temps »,

Reprend un autre : « il est une heure.

« — Il en est deux. — Il en est trois.

« — Voyez ma montre.—Oh ! la mienne est meilleure ;

« La vôtre avance , que je crois.

« — La vôtre retarde , ou je meure.

« — Messieurs », disait discrètement

Un des plus modérés , « évitons les disputes :

« J'accorde qu'il n'est pas une heure absolument ,

« Mais bien midi trois quarts et quatorze minutes.

« Je pense qu'à ma montre on peut ajouter foi ,

« Elle est de Julien Leroi... »

Tandis qu'afin d'éclaircir cette affaire ,

Chacun d'eux s'égosille , et cherche ses raisons

Dans ses poumons ,

Du logis le propriétaire

Sans rien dire court au jardin ,

Jette un coup-d'œil sur le cadran solaire ,

Et rentrant au salon : — « Messieurs , il est certain

« Que midi va sonner , soit dit sans vous déplaire.

« — Qui l'a dit ? — Le soleil ». Contre un pareil auteur

On eût encor, je crois, protesté de bon cœur :

Si pourtant fallut-il se taire.

Ce cercle disputant, la chose est assez claire,

C'est nous tous. Chaque montre en sa diversité

Représente l'esprit : chacun est fort tenté

De ne croire qu'au sien ; et le cadran solaire,

C'est la vérité.



.....

## L'ENFANT ET LA LAMPE,

FABLE.

Un enfant arrangeait... qu'arrangeait-il ? ma foi ,  
Je n'en sais rien : c'était , je croi ,  
Son théâtre ou bien son optique ,  
Ou le petit château par son oncle construit ,  
Ou bien sa lanterne magique :  
Peu m'importe. Or , il était nuit ,  
Et notre artiste près de lui  
Avait mis l'instrument utile à Démosthène ,  
C'est-à-dire une lampe. A l'instant ayant vu  
Que le fanal , d'aliment dépourvu ,  
Répandait faiblement sa lumière incertaine ,  
Il y verse de l'huile : et la flamme aussitôt  
De pétiller. « Bon ! voilà ce qu'il faut » ,  
Dit-il , charmé de l'imaginative ;  
« Pour rendre la lueur un tant soit peu plus vive ,  
« Versons encor » . Aussitôt fait que dit.  
Par le fluide épais la mèche est assiégée ;

Sous les flots onctueux la flamme est submergée ;  
Elle décroît , s'éteint : mon sage est dans la nuit.

Parens , instituteurs , maîtres de toute espèce ,  
Voulez-vous croire mon avis ?

Nourrissez sobrement l'esprit de la jeunesse.  
N'apprendre rien du tout est mal , je le confesse ;  
Mais trop en apprendre est bien pis.

## LA FONTAINE JUSTIFIÉ.

FABLE IMITÉE DE L'ALLEMAND.

- A**u bonhomme immortel, l'Ésope de nos jours,  
L'âne, la larme à l'œil, adressait ce discours :
- « Pourquoi me faites-vous l'injure
  - » De me priver, dans vos écrits,
  - » Du plus beau des présens que m'ait faits la nature ?
  - » Je n'ai pas mérité cet injuste mépris.
  - » Grâce à votre fausse peinture,
  - » Les aveugles humains, trompés par l'imposture,
  - » Fuyant de mon esprit les charmes délicats,
  - » Ne me recherchent, les ingrats !
  - » Que pour leur servir de monture.
  - » Cessez de me cacher sous un voile trompeur.
  - » Que la pure raison, que l'enjoûment flatteur
  - » Viennent sous votre plume embellir mon langage :
  - » Que les hommes en moi reconnaissent un sage,
  - » Et rougissent de leur erreur ».

- « Ami , je te plains fort » , reprit le fabuliste ;
- » Mais si ton plan s'exécutait ,
  - » Tu deviendrais le moraliste ,
  - » Et moi , je serais le baudet . »

**POÉSIES DIVERSES.**



---

## LE RÊVE DU TYRAN.

**N**ÉRON dort !.. Dans le sang Rome entière est baignée ;  
A ses longues fureurs la terre abandonnée  
    Implore en vain son châtiment ;  
Et ces pâles flatteurs dont sa cour se compose ,  
Bénissant le sommeil du tigre qui repose ,  
    Peuvent respirer un moment.

Il dort , lâches romains , et vos poignards stériles ,  
Enchaînés par l'effroi , demeurent immobiles !  
    Le croyez-vous donc immortel ?  
Descendants de Brutus , un seul instant d'audace ,  
Et de ce court repos soudain le monstre passe  
    Aux bras du sommeil éternel.

Vains discours ! la peur règne en leur âme éperdue :  
De ces vils courtisans elle est seule entendue :  
    Redoutant jusqu'à leurs terreurs <sup>1</sup> ,

---

<sup>1</sup> *Id ipsum paventes, quod timuissent.* TAC. ANN.

Bannissant de leurs traits l'offensante tristesse,  
Ils feignent le sourire, et n'offrent qu'allégresse  
A l'œil errant des délateurs.

Cependant l'assassin, enivré de carnage,  
Dans des songes flatteurs voit renaître l'image  
Si chère à sa férocité;

Les bourreaux sont armés, les victimes sont prêtes :  
Il ordonne : soudain il voit rouler des têtes,  
Et tressaille de volupté.

Tout-à-coup l'éclair luit, le jour meurt : le tonnerre  
D'un éclat déchirant a fait trembler la terre,  
Qui s'ouvre en un gouffre profond :  
Et du sein mugissant de la voûte agitée,  
S'élève avec lenteur une ombre ensanglantée ;  
Agrippine est devant Néron.

- » Maître du monde entier, reconnais-tu ta mère ?
- » Je viens, après deux ans, t'apporter ton salaire,  
» T'ouvrir les gouffres infernaux :
- » Les dieux vont te frapper ; et contre leur puissance

- » Vainement ta terreur méridrait l'assistance
  - » De ta garde et de tes bourreaux.
- » Vois ce sein déchiré, qui nourrit ton enfance :
- » Ce sein, que pour servir ton horrible vengeance,
  - » Ouvrit le poignard assassin :
- » Vois ce ruisseau du sang d'Agrippine égorgée
- » S'unir en bouillonnant sur la terre outragée
  - » A ces torrents de sang romain.
- « Poursuis, Néron, poursuis: encor quelques victimes.
- « Hâte-toi de grossir la liste de tes crimes;
  - » Occupe tes derniers instants.
- » Les destins ont compté les forfaits de ta vie :
- » A ces forfaits affreux, de ta lente agonie
  - » Ils égaleront les tourments.
- » Tu ne peux espérer la ressource du brave;
- » Tu vécus en tyran, tu mourras en esclave,
  - » En reculant devant la mort.
- » Vois-tu, dans l'avenir, l'inexorable histoire
- » Dans le sang et la fange enfoncer ta mémoire?
  - » Adieu : je te laisse à ton sort. »

Égaré, haletant, le monstre se réveille.

Il écoute : il entend encore à son oreille

Retentir cet arrêt vengeur.

A l'aspect de sa perte il pleure, il se lamente,

Et ces infâmes pleurs, qu'arrache l'épouvante,

Sont desséchés par la fureur.

C'est en vain que toujours sa terrible puissance,

Lévant un bras de fer, sut imposer silence

A l'insolente vérité.

Le pouvoir des tyrans finit avec leur vie :

Ils ne peuvent, ô rage ! au gré de leur envie

Égorger la postérité.

Le despote tremblant sur les bords de l'abîme,

Pour étouffer sa crainte, à l'ivresse du crime

Se livre avec plus de fureur :

Inutiles efforts ! sous son dais solitaire

Dans l'horreur de la nuit il retrouve sa mère,

Le désespoir et la terreur.

•••••

## LES MALHEURS DE LA GRÈCE.

SCÈNE LYRIQUE

*Chantée au concert donné à Bruxelles le 26 avril 1826,  
par les sociétés de la PARFAITE UNION et de la LOGE  
OLYMPIQUE au profit des Grecs, et mise en musique  
par Mr. Groetars.*

UN CORYPHÉE.

**Q**UE nous veut ta douleur, ô femme gémissante ?  
Pourquoi nous montres-tu, les yeux de pleurs mouillés,  
Ces milliers de captifs, troupe faible et tremblante  
Que l'Arabe inhumain chasse à coups redoublés ?

Sur des débris fumans la vierge est immobile ,  
Echappée aux liens d'un farouche vainqueur :  
Son père est auprès d'elle, et du vieillard débile  
Son sein brûlant a peine à réchauffer le cœur ;

Cependant qu'un guerrier , témoin de leurs alarmes ,  
Défenseur encor fier de sa patrie en deuil ,  
Console les bannis , et jure par ses armes  
Que du séjour natal ils reverront le seuil.

Ecoutez ! écoutez ! les vallons et les plaines  
Ont répété le cri des peuples opprimés ,  
Expirant sous le sabre ou courbés sous les chaînes ;  
Européens , et vous dormez !...

UNE JEUNE FILLE.

Heureuse , je croissais au foyer tutélaire ,  
Comme la rose en nos bosquets ;  
D'un hymen désiré , qu'avait béni ma mère ,  
Déjà les flambeaux étaient prêts.  
L'Ottoman est venu : sous son glaive en furie  
J'ai vu mon amant expirer :

J'ai vu les brigands déchirer  
Le sein qui m'a donné la vie.  
Ma sœur languit captive aux champs de l'Ionie ;  
Mon frère dans Argos est mort pour la patrie :  
Seule , je vis pour les pleurer.

UN VIEILLARD.

Dans les rians vallons qu'arrose le Pénée ,  
Laisant errer en paix les troupeaux bondissans ,  
Des prêtres , des pasteurs la foule prosternée  
Sur l'autel du Très-Haut faisait fumer l'encens.  
Soudain un cri de mort iutermpt nos cantiques :  
Les enfans d'Ismaël inondent les portiques :  
Le sang du vieux pontife a jailli sur la croix....  
Chrétiens! et d'un œil sec vous voyez nos misères!  
Nós assassins sont-ils vos frères ?  
Leurs alliés sont-ils vos rois ?

UN GUERRIER.

Et nous , derniers appuis d'un peuple qu'on délaisse,  
Soldats sans peur et sans espoir ,

Envers le ciel, envers la Grèce,  
Nous remplirons notre devoir,  
Nous mourrons... Et l'Europe, en ses cités brillantes,  
Au milieu des plaisirs parle de nos douleurs :  
De ses chœurs polis les lyres éloquentes  
En vers harmonieux redisent nos malheurs...  
Nations sans pitié ! votre froideur cruelle  
Vous flétrit à jamais dans la postérité,  
Et votre honte est immortelle,  
Comme notre intrépidité.

UN BELGE.

O mes concitoyens ! si de la gloire antique  
Vous gardez en vos cœurs le noble souvenir,  
Que vos pieuses mains arrachent la Belgique  
Aux reproches de l'avenir.  
Un peu d'or sauverait ces peuples magnanimes  
Que le besoin poursuit au milieu des combats ;

Un peu d'or donnerait du fer à leurs soldats ,  
Du pain aux enfans des victimes.  
Prêtres ! pour eux aussi mourut le Rédempteur.  
Fils d'Egmont ! aidez-les à briser leurs entraves.  
Vous , femmes , donnez au malheur ;  
Soldats belges , donnez aux braves !

CHOEUR.

Relève enfin ta tête altière ,  
Terre des arts et des guerriers :  
Ton front courbé dans la poussière  
Peut se ceindre encor de lauriers.

Oui : si des Musulmans les hordes sanguinaires  
Accablent la valeur par de lâches exploits ,  
Par-delà l'Océan, Grecs, vous avez des frères  
Qui répondront à votre voix.

Relève enfin , etc.



.....

## LE SPARTIATE MOURANT (1).

- « Tous sont morts : seul je reste ; et déjà ma paupière
  - « Se ferme lentement à la clarté des cieux.
  - « Sparte, tes trois cent fils dorment sur la poussière ;
  - « Mais le sort est fixé : triomphe ! et toi , ma mère ,
    - « Cours au temple, et rends grâce aux Dieux.
  
  - « Tout est pâle et muet sur la sanglante arène ;
    - « Mais j'aurai vécu le dernier.
  - « Il suffit : des cités Sparte est la souveraine ,
    - « Et je meurs sur mon bouclier.
- 

(1) Pendant les longues et sanglantes guerres du Péloponnèse, un combat à outrance eut lieu entre 300 guerriers Spartiates et un pareil nombre d'Argiens. Suivant les uns, la victoire se décida en faveur des derniers, qui consacrèrent par un monument le souvenir de leur triomphe ; selon d'autres, Othryade de Lacédémone, survivant seul à tous les combattans, mais percé de coups mortels, écrivit avec son sang sur son bouclier : *j'ai vaincu*, et expira. J'ai adopté cette dernière version.

- « Sur ce fer , qui n'a pu défendre ma poitrine ,  
« Que le fer de ma javeline  
« Ecrive avec mon sang ces mots libérateurs :  
« Aux Ephores , salut ! Je vais joindre mes frères.  
« Vous , couronnez de fleurs nos autels tutélaires :  
« Les Spartiates sont vainqueurs. »
- « Je puis mourir tranquille : ils sauront notre gloire.  
« Argos , à leurs cris de victoire ,  
« Répondra par des chants de deuil.  
« Il ne sied qu'aux vaincus de répandre des larmes :  
« Mais ce sont des fleurs et des armes  
« Qu'il faut jeter sur mon cercueil.
- « Noble Périlaüs , j'aperçois ton épée.  
« De mon sang comme elle est trempée !  
« Quels coups portait ton bras ! que ton œil était fier !  
« Mais tout effort est vain quand le destin l'ordonne ,  
« Et qui combat Lacédémone  
« Est l'ennemi de Jupiter.

« Déjà circule dans mes veines

« L'humide fraîcheur du trépas.

« Le javelot échappe à mes mains incertaines :

« Sous le poids de mon corps je sens fléchir mon bras.

« Elysée , ouvre-moi tes retraites fleuries !

« Je vais à vous , ombres chéries ;

« Venez , entourez-moi de votre essaim guerrier.

« Du belliqueux Pœan que l'hymne retentisse :

« Othryade pour Sparte est mort en sacrifice ,

« Il est mort sur son bouclier » !

Il se tut , et pencha sa tête appesantie.

Une auguste pâleur couvrit son front altier ,

Et soudain , exhalant les restes de sa vie ,

Il mourut sur son bouclier.





## RULE BRITANNIA.

TRADUIT DE L'ANGLAIS, DE THOMPSON.

---

**L**orsque du vaste sein des ondes étonnées  
La superbe Albion s'éleva sur les flots,  
De son génie altier ces redoutables mots  
Annoncèrent ainsi ses nobles destinées :  
« Albion , lève-toi , prends le sceptre des mers ;  
Jamais tes fiers enfans ne porteront des fers » .

Moins fortunés que toi , généreuse Angleterre ,  
Les peuples languiront sous un joug détesté ;  
Du sein de ta grandeur et de ta liberté ,  
Tu deviendras l'envie et l'effroi de la terre.  
Albion , etc.

Du fer de l'étranger l'atteinte formidable  
De ton courage encore accroîtra la vigueur :

Ainsi , dans tes forêts , aux autans en fureur  
Le chêne antique oppose un front inébranlable .

Albion , etc.

Des orgueilleux tyrans l'impuissante furie,  
Loin de courber jamais ton auguste fierté ,  
Grâce aux feux qu'en ton sein nourrit la liberté ,  
Augmenteront ta gloire et leur ignominie :

Albion , etc.

Les présens de Cérès embellissent tes plaines ;  
Un immense commerce enrichit tes cités ;  
L'Océan reconnaît tes ordres respectés ,  
Et chaque lieu qu'il baigne est un de tes domaines. (1)

Albion , etc.

La liberté , les arts , par leur douce alliance  
De ton heureux séjour redoublent les attraits ;  
Sur tes bords fortunés la beauté règne en paix ,  
Et la noble valeur embrasse sa défense .

Albion , etc.

---

2 Traduit littéralement.

---

## ORLA.

FRAGMENT IMITÉ D'OSSIAN.

---

**D**es enfans de Morven l'indomptable vaillance  
Avait couvert de morts la plaine et les rochers :  
Et Fingal, du vainqueur arrêtant la vengeance,  
Épargnait de Lochlin les malheureux guerriers.

Sur les bords du torrent rapide,

Son œil aperçut un héros

Percé de l'acier homicide.

Il expirait, couché sur les roseaux,

Et son sang généreux allait en longs ruisseaux

Se mêler à l'onde limpide.

Fingal, sensible à son malheur,

S'approche, et contemplant sa profonde blessure :

« Jeune guerrier, dit-il, que ton cœur se rassure ;

» Je veux de ta défaite adoucir la douleur.

- » Ils ne sont pas tombés sans gloire ,
- » Les enfans de Lochlin, et leur noble vainqueur
- » Ne sait point abuser des droits de la victoire.
- « Lève-toi donc, et viens, tranquille sur ma foi ,
- » Sans haine ainsi que sans tristesse,
- » De nos festins partageant l'allégresse ,
- » Près d'un chêne brûlant reposer avec moi.
- » Il est des végétaux dont la vertu puissante
- » Ranimera ta force et calmera tes maux ».

— « Il est trop tard », dit le héros  
D'une voix faible et languissante.

- » Fingal, je sens que je me meurs :
- » Je ne verrai plus ma patrie ;
- » En vain une amante chérie
- » M'appellera, les yeux baignés de pleurs :
- » Celle dont j'ai reçu la vie,
- » En vain sur le rivagé errante chaque jour ,
- » L'œil fixé sur les flots, attendra mon retour :
- « Je ne reviendrai plus; mais lorsque je succombe ,

- » Fais rendre à ma dépouille un hommage léger ,
- » Roi de Morven; qu'un jour les fils de l'étranger  
» Puissent dire en voyant ma tombe :
- » Ici repose Orla , qui mourut en guerrier ».

A ces mots , d'une main glacée  
De Fingal il serre la main ,  
Soupire avec effort , et sa tête affaissée  
Retombe sur son sein.

» C'en est donc fait , jeune et noble victime » !

Dit le monarque , admirant son rival.

- » Orla , repose en paix : ton ombre magnanime  
» Sera contente de Fingal.
- » D'un héros expiré que l'auguste mémoire
- » Soit partout célébrée en ce funèbre jour ,
- » Et que les chants du Barde éternisent sa gloire ;
- » Il les écoutera du céleste séjour.  
» Il est désarmé sans retour ,  
» Le bras terrible des batailles !

- » Par d'éclatantes funérailles ,
- » De ce digne adversaire honorons les vertus.
- » Il est tombé , celui qui brisait les murailles ;
- » Le premier des braves n'est plus!... »

Les enfans de Morven , honorant la vaillance ,  
Elèvent du guerrier le simple monument :  
Ils placent près de lui son bouclier sanglant ,  
Son casque et sa terrible lance.

Le Barde aux cheveux blancs , penché sur le cercueil ,  
Aux accords prolongés de la harpe sonore  
Unit des chants plaintifs de tristesse et de deuil ;  
Et l'ombre du héros , du sein d'un météore ,  
L'écoute avec orgueil.

.....

## LE PETIT MENDIANT ET LE RICHE LORD ,

BALLADE IMITÉE DE L'ANGLAIS <sup>1</sup>.

---

- P**LAIENEZ le sort d'un orphelin ,
- » En proie à sa triste misère ,
  - « Errant sans amis et sans pain ,
  - » Et resté tout seul sur la terre !
  
  - » Sur l'horison la nuit s'étend ;
  - » Dans les airs mugit la tempête ;
  - » Et sans abri , sans vêtement ,
  - » Ne sais où reposer ma tête.
  
  - » Vous devez être bienfaisant ,
  - » O vous qu'entoure l'opulence :
  - » Ayez pitié d'un pauvre enfant
  - » Qui mourra sans votre assistance. »

---

(1) Un événement arrivé dans la mémorable journée du 18 Juin 1815 , a suggéré l'idée de ces stances.

— » Si ton récit, jeune orphelin ,  
» Part d'une bouche encor sincère ,  
» Dis-moi dans quel lieu le destin  
» T'a ravi ton père et ta mère? »

— » Mon père, aux champs de Waterloo ,  
» Mourut pour la vieille Angleterre :  
» Ma mère était là... son tombeau  
» Le lendemain reçut ma mère. »

— » Ton père est mort au lit d'honneur :  
» Enfant , sois fier de son courage ;  
» Le Ciel sera ton protecteur ,  
» Et la gloire est ton héritage. »

— » Las ! pour adoucir mon chagrin ,  
» Que peut cette gloire brillante ?  
» Désormais , ô Ciel , quelle main  
» Guidera ma marche tremblante ?  
» On me parle de ces lauriers

- » Qui des héros sont le partage ;
- Ma mère , où sont-ils ces baisers
- Dont tu réchauffais mon visage ? »
- » L'état , mon fils , va te nourrir :
- L'état veillera sur ta vie ,
- Et tu pourras dans l'avenir -
- A ton tour servir la patrie. »

A ces mots , le riche inhumain  
Va monter son coursier superbe ,  
En repoussant la faible main  
De l'enfant à genoux sur l'herbe.

Les yeux en pleurs , le malheureux  
Implore encor son assistance...  
Mais tout-à-coup , au milieu d'eux  
Un soldat inconnu s'avance.

Sur son front mâle et bazané  
La touchante pitié réside :  
Long-temps sur l'enfant étonné  
Il arrête un regard humide.

- » Viens », lui dit-il , » viens dans mes bras ,
- » Enfant d'un guerrier Britannique !
- » Ton père , atteint par le trépas ,
- » Près de moi périt en Belgique.
  
- » Sèche tes pleurs , pauvre orphelin ;
- » Tu vas , dans ma simple chaumière ,
- » Trouver un asile et du pain ,
- » Et nous parlerons de ta mère.
  
- » Une autre fois , auprès d'un grand
- » Ne perds plus tes plaintes frivoles :
- » Ces cailloux et ce courtisan
- » N'ont rien compris à tes paroles. »

## LE MEURTRIER.

BALLADE IMITÉE DE L'ANGLAIS.

**L**es vents grondaient, la foudre étincelante  
Faisait au loin retentir les échos,  
Et d'une voix plaintive et déchirante  
Le dernier cri se perdait sous les flots.

C'était aux lieux où la Clyde écumeuse,  
Sous des forêts de chênes toujours verts  
Précipitant sa course impétueuse,  
Va s'engloutir au vaste sein des mers.

Là s'élevaient les tourelles antiques  
D'un grand château, respecté par les ans,  
Et le soleil sur les vitraux gothiques  
Versait l'éclat de ses rayons naissants.

De lord Arthur c'était le beau domaine.  
De hauts épis flottaient sur ses sillons;

Ses noirs coursiers bondissaient dans la plaine ;  
Ses blancs troupeaux paissaient dans les vallons.

Du noble Arthur Osmond était le frère,  
Frère chéri, comblé de ses bienfaits.  
Mais l'eau du ciel peut amollir la pierre,  
Un cœur ingrat ne s'attendrit jamais.

Vingt ans entiers, d'une feinte tendresse  
Il sut couvrir ses perfides détours.  
Enfin Arthur, qu'un mal cruel oppresse,  
Sent approcher le terme de ses jours.

Il mande Osmond. « Écoute bien, mon frère ;  
» C'est aujourd'hui que j'ai besoin de toi.  
» A mon Alfred tu dois servir de père :  
» Tu m'aimais tant ! aime-le comme moi. »

Osmond le jure ; et ce serment terrible  
Dès cet instant fut écrit dans les cieux.  
Arthur sourit : puis il mourut paisible  
Comme un enfant qui s'endort dans ses jeux.

Le lendemain , dans le vieux cimetièrè  
Coulaiènt les pleurs du peuple d'alentour ,  
Tandis qu'Osmond , à genoux sur la pierre ,  
Songeait aux biens qu'Edgard aurait un jour.

Six mois entiers , d'une amitié menteuse  
Lui prodiguant les perfides douceurs ,  
Il s'attacha cette àme généreuse :  
Il est aisé de tromper les bons cœurs.

Mais l'instant vient. Au bord de la rivière  
Avec l'enfant Osmond s'arrête un soir.  
L'ombre est épaisse, et le lieu solitaire...  
Le scélérat revint seul au manoir.

Malgré l'effort de sa noire imposture,  
On devina le sort de l'innocent.  
Avec horreur chacun vit le parjure :  
Mais on se tut, car il était puissant.

Dans son ivresse , au sein de l'opulence ,  
Il crut couler des jours exempts d'ennui.

Les hauts barons briguaient son alliance ;  
Mille vassaux se courbaient devant lui .

Mais au milieu de sa pompe éclatante  
Le meurtrier ne trouvait point la paix ,  
Et bien souvent , dans sa main palpitante  
On vit trembler la coupe des banquets .

Il n'osait plus jeter les yeux sur l'onde  
Qui de l'enfant avait fini le sort ;  
Car sous cette eau mugissante et profonde  
Il entendait un râlement de mort .

Par fois la nuit , pour comble d'épouvante ,  
Un pas léger glissait sur les tapis ,  
Puis une voix faible , sourde et mourante ,  
Disait : » Osmond , prends bien soin de mon fils » .

Enfin le tems emporta sur son aîle  
Les noirs soucis et les poignants remords :  
Il retrouva sa gaité criminelle ,  
Et plein de vie , il oublia les morts .

Sur les forêts , sur les plaines voisines ,  
L'hiver alors étendait ses rigueurs ;  
Un vent glacé sifflait sur les collines ;  
C'était le temps des nocturnes terreurs.

Osmond pourtant , en sa coupable ivresse ,  
Dans ses salons , brillans de pourpre et d'or ,  
A du comté réuni la noblesse ,  
Qui rend hommage aux vertus du bon lord :

Car pour fêter le jour de sa naissance ,  
D'un grand festin il ordonna l'apprêt ,  
Et le nectar des côteaux de la France  
Coule à grands flots dans le royal banquet.

La harpe en main , le ménestrel leur chante  
Les fiers exploits de Guy le chevalier ,  
Et du sapin la résine odorante  
Pétille au sein de l'antique foyer.

Mais tout-à-coup d'une cloche éloignée  
Le son funèbre a traversé les airs.

Chacun se tait : de la foule étonnée

Un vague effroi vient troubler les concerts.

Osmond surtout a changé de visage :

On est craintif, quand on est criminel.

En ce moment, un sinistre message

Vient ajouter à son trouble mortel.

Dans l'assemblée un écuyer s'élançe ,

Le corps tremblant, la terreur dans les yeux.

« Si vous voulez conserver l'existence ,

« Nobles barons , dit-il , quittez ces lieux.

» Du haut des monts la Clyde débordée

« Avec fureur précipite son cours ,

« Et bondissant sur la plaine inondée,

» Roule ses flots jusqu'au pied de nos tours.

« De vos coursiers excitez la vitesse ;

» Fuyez , seigneurs ; la mort est sur vos pas ».

Chacun se lève ; on s'écrie , on s'empresse

De se soustraire aux horreurs du trépas.

Les devançant , Osmond d'un pas agile  
Vers un esquif déjà s'est élancé.  
Il fend les eaux sur cet appui fragile,  
Et près de lui l'écuyer s'est placé.

O quelle nuit pour une âme coupable !  
D'un ciel obscur jaillissent mille feux ,  
Et des échos le bruit épouvantable  
Répète au loin la colère des cieux.

L'autan mugit : les vagues écumantes ,  
En tournoyant avec rapidité ,  
Viennent briser leurs lames blanchissantes  
Contre l'esquif , au hasard emporté.

Enfin d'Osmond-l'adresse et la prudence  
Ont triomphé du torrent en fureur ,  
Et vers la rive où tend son espérance  
Il fait voler le bateau protecteur.

Non loin du bord , se dessine dans l'ombre  
Un blanc rocher , couvert d'épais roseaux :

Et l'écuyer, à travers la nuit sombre,  
Distingue un bras qui s'étend sur les eaux.

« C'est un enfant qui nous demande asyle ;  
« Noble seigneur, il faut sauver ses jours ».  
— « Non, dit le lord, sa plainte est inutile,  
« Je puis périr en lui portant secours ».

— « C'est un enfant, et son sort est horrible :  
« Ah ! comme moi l'entendez-vous gémir ?  
« A ses accens peut-on être insensible !  
« C'est un enfant : sitôt doit-il mourir » ?

Et pendant la nacelle légère  
Au pied du roc vient s'arrêter soudain.  
L'enfant se penche : Osmond avec colère  
Loin du bateau veut repousser sa main.

Mais cette main, roide, humide et glacée,  
Saisit la sienne avec un brusque effort,  
Et surmontant sa force terrassée,  
Du frêle esquif lui fait franchir le bord.

Se débattant sur la vague en furie ,  
Vers l'étranger il tourne un œil hagard...  
D'un dieu vengeur la loi s'est accomplie,  
Le meurtrier est dans les bras d'Edgard.

Les vents grondaient, la foudre étincelante  
Faisait au loin retentir les échos,  
Et de sa voix plaintive et déchirante  
Le dernier cri se perdit sous les flots.



---

## VERS

INSCRITS SUR LE REGISTRE DES ÉTRANGERS, AU PRIEURÉ,  
DANS LA VALLÉE DE CHAMOUNI, EN SAVOIE <sup>1</sup>.

---

O que la nature est immense !  
O que les hommes sont petits !  
Dans ces vastes tableaux que de magnificence !  
Que de sottise en ces écrits !  
L'un pense être Delille, alors qu'en ses récits,  
Tout gonflé de *sensiblerie*,  
Sur des cailloux il s'extasie,  
Pleure sur un brin d'herbe, et transporte en ses vers  
Tous les glaçons du Montanvers.  
Méconnaissant l'auteur de ces œuvres sublimes,

---

<sup>1</sup> Ce registre, sur lequel les étrangers sont invités à consigner l'expression des sensations que fait naître en eux l'aspect des glaciers et des autres objets remarquables qu'offre cette vallée, contient grand nombre de morceaux, tant en vers qu'en prose, dans toutes les langues de l'Europe.

Et se croyant un Spinosa,  
L'autre dit gravement, » que prouve tout cela » ?  
Tandis qu'un autre encore, en ses petites rimes,  
Fier créateur d'un quolibet,  
Apporte sur ces bords ses lourdes épigrammes,  
Ses madrigaux, rebut de l'Almanach des dames,  
L'esprit des boulevards, et le sel de Brunet.  
Dans leurs décisions que de lourdes méprises!  
Dans leurs quatrains que de longueurs!  
Quel débordement de fadeurs!  
Quelle avalanche de bêtises!...  
Rive de l'Arve, adieu! quand de tes frais vallons  
A regret nous nous éloignons,  
Du Dieu de l'univers adorant la puissance,  
Du fond de mon cœur je redis:  
O que la nature est immense!  
O que les hommes sont petits! 1

---

1 Ces vers ont été insérés, avec quelques inexactitudes, dans le 2<sup>e</sup> volume de *l'Hermitte de la Guyane*; ce qui a engagé à en rétablir ici le texte.

## L'HÉRACLÉIDE.

POÈME ÉPIQUE EN VINGT-QUATRE CHANTS.

LES glorieux évènements dont la péninsule a été dernièrement le théâtre <sup>1</sup>, ne pouvaient manquer d'enflammer la verve de ces écrivains généreux dont jamais la muse n'est restée sourde aux accens de l'honneur et de la trésorerie. *Ayez des Achilles et vous aurez des Homères*, disait avec raison l'auteur des *Considérations sur les mœurs* <sup>2</sup>. Un jeune littérateur des environs de Bergerac, électrisé par tant de gloire, a voulu la célébrer d'une manière digne du sujet et de la terre poétique sur laquelle il est né. Il en est résulté une épopée en vingt-quatre chants, qu'il se propose de dédier à M. de Bourmont, lorsqu'il aura la certitude que ce général n'est pas en disgrâce. Un de nos correspondans, à qui un heureux hasard a permis de parcourir ce manuscrit, a bien voulu nous en communiquer l'analyse, et

---

<sup>1</sup> Ce morceau fut écrit en 1823.

<sup>2</sup> Duclos.

quelques fragmens qu'à notre tour nous allons mettre sous les yeux du public. Nous engageons les lecteurs d'un goût sévère à ne pas s'étonner de la hardiesse des fictions que renferme ce bel ouvrage, qui a été entièrement composé, quant à la partie historique, avec les bulletins de cette admirable campagne. Ils y trouveront du moins un autre genre de goût : c'est celui du terroir dans toute son énergie.

Le titre du poème est l'*Héracléide*, allusion aussi ingénieuse que juste, soit qu'elle s'applique aux travaux, vraiment dignes d'Hercule, qui illustrèrent cette grande action, soit qu'elle ait pour objet de rappeler les lieux où ils furent couronnés par une dernière victoire.

Contraints de nous restreindre, nous passerons rapidement sur diverses parties de cette épopée, lesquelles appartiennent plutôt aux lois, ou, si l'on veut, aux habitudes de ce genre de composition, qu'au caractère original de la guerre dont il s'agit. De ce nombre est l'exposition, qui commence par ces mots : *Je chante*. C'est ce que nous

y avons remarqué de plus neuf. Il n'en est pas de même de l'invocation qui la suit :

Mystérieux pouvoir , indéchiffrable essence ,  
 Salutaire fléau de l'orgueilleux qui pense ;  
 Toi qu'honore Maroc et que Rome exila ,  
 Déesse de Gessler et de Caligula ,  
 Toi , qu'un principe auguste autant que tutélaire  
 Fait descendre du ciel , qui ne s'en doute guère ,  
 Toi , par qui le pacha , sur l'ordre impérial ,  
 Au Capidgi-Bachi <sup>1</sup> présente un cou loyal ,  
 Toi , dont le nom sacré partout se fait entendre ,  
 Mais que dans l'univers Bonald seul put comprendre ,  
 Accours à ma prière , ô Légitimité <sup>2</sup> !  
 Répands sur mes écrits ta sainte obscurité :  
 Apparais à mes yeux , belle de tous tes charmes ,  
 Avec tes guichetiers , tes *moutons* , tes gendarmes ,  
 Un turban sur le front , un bâillon à la main ,  
 De ton pied large et lourd foulant le genre humain ,  
 Et dispersant au loin les lambeaux sacrilèges  
 De ces pactes hardis , de ces vains privilèges  
 Par lesquels trop souvent le peuple audacieux

---

<sup>1</sup> Exécuteur des ordres de Sa Hautesse.

<sup>2</sup> Il n'est peut-être pas inutile de faire observer que le jeune poète , emporté par son zèle , semble avoir confondu ici le principe conservateur de l'hérédité des trônes avec la doctrine absurde et funeste qui consacre tous les excès du pouvoir , en s'appuyant sur la sainteté prétendue de son origine.

Crut borner un pouvoir qu'ont délégué les cieux.  
 Si j'ai d'un cœur docile adoré ta maxime,  
 Problème merveilleux, logogryphe sublime :  
 Si, soumis à tes lois en tout tems, en tout lieu,  
 J'étudiai De Maistre, et brûlai Montesquieu :  
 Si par mes sentimens j'ai su dès mon jeune âge  
 De notre sous-préfet mériter le suffrage,  
 Puissante Dêité, préside à mes accens !  
 Mes vers sont mal pensés, mais ils sont bien-pensans ;  
 Déjà quelques essais, premiers-nés de ma veine,  
 Ont rempli de vers *blancs* la Ruche-d'Aquitaine<sup>2</sup> ;  
 Tes agens les plus sûrs, tes meilleurs députés  
 Dans mes couplets gascons cent fois furent fêtés :  
 D'un plus noble succès je conçois l'espérance.  
 Je dirai tes héros étouffant la licence,  
 D'un code égal pour tous les marquis dégagés,  
 Les francs-maçons vaincus, les récollets vengés,  
 Des suppôts du bon-sens les efforts inutiles,  
 Nos guerriers ébahis s'emparant de leurs villes,  
 Et sans retour enfin l'altière liberté  
 Tombant sous les efforts de ton glaive argenté.  
 Viens : et que s'il se peut, pour célébrer ta gloire,  
 La Garonne en ce jour me serve d'écritoire !

---

1 Auteur des *Soirées de St-Pétersbourg*.

2 Feuille célèbre qui a mérité le nom de *Quotidienne du Midi*.

Après ce beau mouvement , l'auteur entre dans son sujet. Il le prend à l'époque de l'invasion des troupes françaises dans la péninsule , réservant , en homme qui a fait sa rhétorique , les événemens antérieurs pour un récit habilement placé dans la bouche d'un des principaux personnages. Nous donnerons un sommaire de chaque chant de l'ouvrage , en citant seulement les traits qui nous paraîtront dignes d'une admiration particulière.

1<sup>er</sup> CHANT.

Exposition du sujet et invocation. ( On vient de voir ce qui en est). L'armée française s'assemble sur les bords de la Bidassoa. Revue générale. Trésor de l'armée. Infanterie et cavalerie. Chevaux , mules et mulets ; leurs sentimens politiques. Artillerie et batterie de cuisine. Munitions de bouche et de guerre. M. Ouvrard réunit les fournisseurs et gardes-magasin. Harangue touchante par laquelle il leur recommande la probité. Ils jurent d'imiter leur chef. Vastes préparatifs faits pour le passage du fleuve. Dispositions générales.

Les préparatifs continuent. Conseil de guerre. Dispute entre le baron d'Albierac , officier de la garde royale , et un capitaine d'artillerie de l'ancienne armée. Souvenirs militaires. Le premier cite le passage de la Mayenne en 1793 , et le second celui du Danube avant la bataille de Gross-Aspern. Résolution définitive. L'abbé Roch , aumônier d'un régiment français , invite à dîner Fray Pedro , de l'ordre de St.-Dominique. Contestation sur la cuisine de France et celle d'Espagne. L'abbé engage son convive à lui faire le récit des évènements qui ont amené les révolutions de la péninsule. Celui-ci se rend à sa demande. Retour du roi dans sa capitale en 1814 , dissolution du gouvernement constitutionnel. Tableau du bonheur dont a joui l'Espagne depuis cette époque jusqu'en 1820. Premiers troubles. Porlier , Lacy , Vidal ; leurs tentatives et leur mort. Évènements de l'île de Léon. Soulèvement général. Description pathétique de la violation du palais de l'inquisition à Murcie par la garnison et le peuple de cette ville.

Suite du récit de Fray Pedro. Réorganisation du système constitutionnel dans toute l'Espagne. Adhésion criminelle du haut clergé à ce pacte impie. Heureux efforts des divers ordres religieux pour en balancer les effets. Insurrections royalistes et monacales. Misas, Santos-Ladron, le Trapiste. Les insurgés mis en déroute se réfugient sur le territoire français. Ils y reçoivent des habits et des souliers. Les troupes constitutionnelles les leur prennent. La France leur en fournit d'autres. Armée de la foi : régence d'Urgell : leurs principaux chefs. Cordon sanitaire : corps d'observation : espérances des fidèles, pleinement confirmées par le départ de l'envoyé de France à Madrid. Fin du récit.

4<sup>e</sup> CHANT.

Réunion des divers corps de l'armée sur les bords du fleuve. Harangues des principaux chefs à leurs troupes. Un peloton de transfuges paraît sur l'autre rive. L'artillerie royale en tue deux et en estropie un troisième. Allégresse causée par cette victoire.

Passage du fleuve. Prise d'assaut de Fontarabie , où les vainqueurs ne trouvent point de garnison. Episode d'un jeune garde-du corps , mouillé pendant la traversée. Il s'enrhume. Le général lui envoie son médecin. Le malade guérit , et reçoit la croix-d'honneur.

5<sup>e</sup> CHANT.

Nouveaux succès de l'armée d'invasion. Prise de Logrono. Un tambour a sa caisse crevée par un coup de carabine , et est décoré sur le champ de bataille. Réunion de quelques corps français aux troupes de la foi. Reconnaissance d'un employé de l'administration française avec le chef d'une de ces bandes qui l'avait détrossé quatre mois auparavant. Témoignages d'estime et de satisfaction mutuelles. L'employé poursuit sa route , et arrive à une *posada*. Description de ce lieu pittoresque. Il se couche sans souper , n'ayant point apporté de vivres avec lui , et repart à jeûn le lendemain matin. Réflexions du poète sur cette heureuse simplicité de mœurs , qu'aurait pu détruire la prolongation du gouvernement des Cortès.

La scène est transportée dans le camp des Espagnols constitutionnels. Énumération et portraits des généraux de ce parti, que l'auteur, par une licence dont d'autres grands écrivains lui avaient donné l'exemple, a réunis dans un même lieu, quoiqu'ils fussent réellement stationnés sur divers points de la péninsule. On y voit figurer

Le farouche Zayas, le fougueux l'Abisbal,  
Qui depuis... Mais alors il était libéral.

.....  
L'obstiné Torrijos, le perfide Mina,  
Qui sur des rocs aigus si long-tems promena  
De nos guerriers errans la vaillance éclopée ;  
Morillo, dont jadis la redoutable épée,  
Des fils de Colombie arrêtant les complots,  
De leur sang criminel a fait couler des flots,  
Et qui, dans nos climats, aux rois toujours fidèle,  
Ne sert la liberté que pour se venger d'elle :  
Le bouillant O'Donnel <sup>1</sup>, l'audacieux Sierra,  
Le barbare Barbès, le hardi Llobéra,  
Rotten enfin, dont l'âme aux meurtres aguerrie <sup>2</sup>  
Surpasse en dureté les rocs de sa patrie.

---

<sup>1</sup> Frère du comte de l'Abisbal, et l'un des plus intrépides officiers de la garnison de St-Sébastien.

<sup>2</sup> Le général Rotten est né en Suisse, dans le Haut-Valais.

Plusieurs de ces généraux s'assemblent pour délibérer sur les mesures de défense. Dispositions adoptées. La Diplomatie, témoin invisible de cette délibération, s'apprête à en empêcher les résultats, et part dans une berline, traînée par six griffons, pour aller chercher la Discorde dans l'île d'Hydra, où elle l'avait envoyée. Ne l'y trouvant plus, elle vole sur ses traces, la poursuit successivement en Irlande, au Brésil, au grand conseil de Genève, à la chambre des députés de France, et finit par la rejoindre au foyer du Théâtre-Feydeau. Entretien des deux sœurs. La Discorde, après avoir reçu ses instructions, se rend chez un banquier juif qu'elle engage à lui ouvrir sa caisse, en lui promettant qu'il s'en trouvera bien. L'éloquence de la déesse n'est pas perdue :

« Fous barlez d'or », dit-il ; « ch'entendre tout d'ein coup.

Moi, mon obinion, c'est te gagner peaucoup.  
 D'ein gétif indérêt qu'ein chrétien se condente ;  
 Quand je brête dix vrancs, c'est bour en avoir drente.  
 Foilà les sacs, brenez : quand fous aurez faincu,

Feuillez vous souvenir du paron Rouche-Ecu <sup>1</sup> .

La déesse lui jure qu'on pensera à lui lorsqu'il s'agira du remboursement de la rente , et prend son vol vers les Pyrénées.

7<sup>e</sup> CHANT.

Pendant que Mina , enfermé dans sa tente, médite ses moyens de résistance , il voit tout-à-coup paraître l'ombre du Cid et celle de Viriathe , qui , prévoyant les malheurs dont l'Espagne est menacée , sont sorties de leurs tombeaux.

Le héros Lusitain prend la parole :

« Digne et fidèle appui de l'antique Ibérie ,  
Salut ! tu vois en moi le fléau des Romains :  
Comme toi , je servis , je vengeai ma patrie ,  
Et j'enseignai la fuite aux vainqueurs des humains.

Imitant mon audace , héritier de ma gloire ,  
Tu sus braver naguère un pouvoir oppresseur ;  
Et ton nom , se mêlant aux cris de la victoire ,  
Me forçait d'admirer mon noble successeur.

Quand l'aigle des Gaulois , par le vent de ses ailes,  
De l'Europe tremblante ébranlait les cités ,

---

1 En italien *Rossoscudo* ; en anglais , *Redshield* ; en hollandais , *Roodeschild* ; en allemand , *Rotschild* ; etc.

Je t'ai vu , l'assaillant de tes flèches mortelles ,  
Ouvrir par mille coups ses flancs ensanglantés.

Tu pouvais vaincre alors les hordes étrangères :  
Du sol foulé par toi jaillissaient les héros :  
Et balançant l'acier dans ses mains meurtrières ,  
Le Cantabre en chantant volait sous tes drapeaux.

Aujourd'hui.... que le ciel écarte ce présage !  
Les peuples abusés n'écoutent plus ta voix ;  
Et le pâtre , accroupi sous sa hutte sauvage ,  
Sourit à l'étranger qui vient changer vos lois.

Veille donc sur les grands , et garde-toi des prêtres :  
Crains surtout des Gaulois les trésors corrupteurs.  
Jusqu'au sein de ton camp ils vont créer des traîtres :  
Leur or peut les venger du fer de leurs vainqueurs.

Tandis que le vieux soldat dont Cépion  
ne triompha pas non plus sans bourse dé-  
lier <sup>1</sup>, exprime ainsi sa sombre méfiance ,  
l'exterminateur des Maures , plein d'une foi  
chevaleresque , cherche à ranimer l'esprit  
des défenseurs de l'indépendance nationale :  
il harangue un régiment de dragons , et ,

---

<sup>1</sup> Les historiens rapportent que Viriathe périt sous les coups  
des assassins payés par ce consul.

ce qu'il y a de pis , il le fait en vers de dix syllabes , chose qui , par cela seul qu'elle est une innovation , nous paraît très-déplacée dans un poëme légitime ;

« D'un chant joyeux saluez ce beau jour ,

Braves soldats , voici venir la guerre.

Invoquez Dieu , tirez le cimenterre :

Servez la gloire et méritez l'amour.

Mainte beauté , sensible autant que fière ,

Garde pour vous le baiser du retour.

C'est Ruy Diaz <sup>1</sup> , le destructeur du Maure ,

Dont la voix parle à vos cœurs généreux ;

Sous moi toujours vos illustres aïeux

Furent vainqueurs : vous devez l'être encore.

Sachez comme eux , constans dans votre foi ,

Mourir pour Dieu , la patrie et le roi.

Vaillant Espoz <sup>2</sup> , que ton bras se prépare

A soutenir l'orgueil de tes hauts faits.

J'ai vu jadis des corbeaux de Navarre

Les noirs essaims , suivant les camps français ,

Par de longs cris appeler les banquetts

Dont pour leur faim tu n'étais pas avare.

---

<sup>1</sup> Surnommé le *Cid* ou le Seigneur.

<sup>2</sup> On sait que le nom de ce général est Espoz-y-Mina.

Revole aux coups avec tes vieux guerriers,  
Et dans le sang rafraîchis tes lauriers.

*Dans les vallons de notre Andalousie  
Les troubadours rediront ta valeur ;  
Il préférera , diront-ils , à la vie  
Son Dieu , son roi , sa patrie et l'honneur ».*

Nous ne pouvons deviner comment ces vers, visiblement empruntés à l'illustre auteur de *l'Essai sur les révolutions* <sup>1</sup>, se trouvent placés dans le poème de notre jeune Gascon, à moins que ce ne soit une satire ingénieuse contre les constitutionnels qui ont osé parler de *Dieu* après avoir aboli le Saint-Office, et du *roi* après avoir rétabli la constitution de 1812. Quoi qu'il en soit, ces vers ne sont assurément pas ce qu'il y a de plus mauvais dans l'ouvrage dont nous rendons compte.

Leur allocution terminée, les deux héros des anciens jours reprennent leur vol, et rencontrent en route St-Dominique et St-Ignace, qui de leur côté se rendaient de la junte apostolique de Galice à l'armée de la

---

<sup>1</sup> Romance du *Cid*, par M. le vicomte de Chateaubriand.

foi. Il s'élève entre les quatre voyageurs une rixe dans laquelle les deux derniers sont battus , comme de raison , ce qui ne les empêche pas de continuer leur route , en se consolant de leur mésaventure par l'espoir d'être bien accueillis de ceux qui les attendent. En cheminant , ils font une autre rencontre : c'est celle de la Discorde , qui va remplir sa mission. Cette déesse et St-Ignace renouent connaissance , et se mettent à causer de leurs affaires avec beaucoup d'épanchement. Ce passage est d'un grand intérêt , quoique ce mélange de paganisme et de catholicisme nous paraisse un peu hétérodoxe , malgré l'exemple qu'en a donné dans sa *Panhypocrisiade* M. Népomucène Lemercier , qui , comme on sait , est un libéral : à cela près homme d'esprit.

Les 8<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup> chants sont consacrés en entier au siège de St-Sébastien. L'action ne fait pas de grands progrès dans cette partie de l'ouvrage , ce qui , loin d'être blâmable , prouve dans l'écrivain un sentiment exquis des convenances et un respect religieux pour la vérité historique. On y remar-

que le bel épisode d'une guérite emportée par un coup de canon <sup>1</sup>, et des récompenses décernées au brave qui, s'en trouvant alors à quinze pas, est resté fièrement à sa place. Vers la fin du 9<sup>e</sup> chant, le siège est converti en blocus, ce qui repose agréablement l'esprit du lecteur.

Au commencement du 11<sup>e</sup>, l'action est à Madrid. La Diplomatie s'y transporte, au retour d'une promenade au parc St-James, et rencontre la Discorde sortant du café de la *Fontaine d'Or*. Les deux déesses se communiquent ce qu'elles viennent de faire. Félicitations réciproques. Elles se rendent ensemble aux Cortès, où la Discorde seule parvient à s'introduire. La Diplomatie s'en dédommage en faisant des visites à quelques personnages influens. Encouragée par le succès, elle se rend au quartier-général du comte de l'Abisbal, où elle arrive avant le lever de l'aurore. Elle se présente à ce général qu'elle trouve seul, et qu'elle éblouit par son apparition; car la déesse est en grande tenue :

---

<sup>1</sup> Historique, comme la plupart des exploits de ce genre rappelés dans l'ouvrage.

Son habit chargé d'or , brodé sur les côutures ,  
 Du mérite étalait les marques les plus sûres.  
 Attachés sur son cœur , des portraits fort bien peints  
 Offraient aux yeux ravis des charmes *souverains*.  
 Du manteau qui couvrait ses épaules altières ,  
 Pendaient à six cordons quatorze tabatières ;  
 Et sur ses nobles reins , la clef de chambellan  
 A chaque pas flottait majestueusement.

Après un entretien assez court, mais décisif, la divinité qui préside aux traités et aux manifestes vole à l'armée de Galice , dans le dessein d'ouvrir avec le général Morillo une conférence de la même nature. Elle y est d'abord mal accueillie : un lieutenant de hussards la repousse , et finit par lui donner des coups de plat de sabre. Elle passe par là-dessous , et trouve moyen de parvenir jusqu'à l'état-major , qui la reçoit plus poliment.

12<sup>e</sup> CHANT.

Fray Pedro , déguisé en miquelet , réussit à traverser les lignes ennemies , c'est-à-dire celles de ses concitoyens , et à se glisser dans Barcelone. Il y retrouve une de ses pénitentes sur le point d'épouser Alvar , officier

constitutionnel. Reproches foudroyans du dominicain. Repentir et aveux de la jeune fille, dont il obtient d'importantes communications. Il repart pour le camp des alliés et rencontre sur la route deux Fcotas <sup>1</sup>, l'un Navarrais, l'autre Arragonais, sur le point de se couper la gorge par suite d'une querelle sur la manière dont il conviendra d'organiser l'administration du royaume après la chute du parti libéral. Il les apaise en promettant au premier le rétablissement des privilèges de la Navarre, et au second celui de la Justice d'Arragon.

13<sup>e</sup> CHANT.

L'action est transportée dans le camp des alliés. Portraits des principaux chefs français et royalistes espagnols. On y voit figurer :

Le loyal Donnadiou, dont l'âme fière et noble  
 A de plus grands exploits prélué dans Grenoble :  
 Fougueux à la tribune, et prudent aux combats,  
 Il vole à la victoire en mesurant ses pas,

---

<sup>1</sup> Soldats de la foi.

Et va bientôt , suivant son pénible voyage ,  
 Sur les monts catalans faire un cours d'arpentage.

. . . . .  
 . . . . .

Hubert, tout orgueilleux de vingt ans de chambrée,  
 Lançant aux factieux d'inévitables traits,  
 Ainsi que son patron aux hôtes des forêts;

. . . . .  
 . . . . .

Locho , Ladrón , Ulman , fier vengeur d'Elio ,  
 Misas le postillon , l'adroit Pantorio ,  
 Et l'immortel Semper , et le brûlant Capape ,  
 Plus royal que le roi , plus chrétien que le pape ;  
 Et toi , qui désertant ton asyle sacré <sup>1</sup> ,  
 Portas aux murs d'Urgell un courage inspiré ;  
 Qui pris sans balancer , dans ta guerrière audace ,  
 Le capuchon pour casque et le froc pour cuirasse ,  
 Généreux cénobite , en dépit de l'enfer ,  
 Cours affronter l'effort de la flamme et du fer ;  
 Tu verras des *negros* les homicides balles ,  
 S'écartant de ton sein , rouler sous tes sandales.

Après cette énumération , le poète dirige  
 son vol vers Madrid , où viennent d'arriver  
 de nouveau la Discorde et la Diplomatie.  
 Leurs succès. Débats entre les comuneros

---

<sup>1</sup> Antonio Maragon , plus connu sous le nom du Trapiste  
 18.

et les francs-maçons, les exaltés et les modérés. La Discorde satisfaite déploie ses aîles, et s'élance vers Cadix, en secouant sa torche sur les villes d'Andalousie.

14<sup>e</sup> CHANT.

Opérations de l'avant-garde des alliés. Occupation de Sarragosse. Souvenirs des deux sièges que soutint cette place dans la guerre de l'indépendance. Allégresse publique, causée par le retour du bon ordre. Vîtres cassées ; magasins mis au pillage. Réunion d'absolutistes dans les caveaux de N. D. Del Pilar pour travailler à l'affermissement de cet heureux état de choses. Apparition de l'ombre de Charles III et de son ministre le comte d'Aranda. Imprécations du monarque contre les absolutistes, qu'il accuse de vouloir anéantir tous les fruits de son règne, consacré aux progrès de la civilisation. Prophétie du ministre sur le rétablissement des jésuites. Les esprits sont ébranlés, lorsque le spectre de Philippe II apparaît à son tour, escorté du P. Torquemada.

Le courroux respirait sur son front menaçant :  
Un feu sombre brillait dans son regard perçant.

D'une main , il tenait la coupe paternelle  
 Qui tempéra l'ardeur de son enfant rebelle <sup>1</sup> ;  
 De l'autre il agitait le terrible poignard  
 Dont il arma jadis la fureur de Gérard ,  
 Lorsqu'aux remparts de Delft , par ce coup politique,  
 Il arrêta l'essor d'un vainqueur hérétique.  
 Ses pieds étaient rougis du sang des Hollandais ,  
 Du sang des Lusitains et du sang des Français ;  
 La hâche des bourreaux , à ses côtés pendante ,  
 Y remplaçait le glaive : et dans sa foi brûlante ,  
 Sur des tas d'ossemens , tout noircis par les feux ,  
 Ce grand roi s'avançait d'un pas majestueux.

Il s'élève entre les deux ombres royales  
 une contestation animée , à laquelle le mi-  
 nistre et le dominicain prennent part. Le  
 Destin saisit sa balance , où il place d'un  
 côté la constitution de 1812 et les écrits des  
 philosophes , de l'autre les proclamations de  
 la régence d'Urgell , les sermons des moines  
 de Catalogne , et le manuel des inquisiteurs.  
 La balance hésite un moment ; mais un sac  
 d'or échappé de la voûte tombe dans le bas-

---

<sup>1</sup> D. Carlos qui , suivant plusieurs écrivains , mourut em-  
 poisonné.

sin ultra-monarchique , qui s'abaisse aussitôt. Les ombres du souverain et du conseiller philosophes disparaissent en prononçant d'effrayantes prophéties. Hommage religieux rendu par le poète à ce prodige inespéré.

15<sup>e</sup> CHANT.

La scène est au camp devant St. Sébastien, où les choses vont comme de coutume. Passe-tems des assiégés. Description d'une partie d'écarté. Conversation homérique entre le jument d'un officier de la garde royale et la mule d'un chef de guerrillas royalistes. Attaque tentée sur la place , et repoussée par la garnison. Arrivée d'un régiment Suisse, qui est cantonné sur le bord d'une limpide fontaine , où il boit de l'eau à discrétion. Allégresse des soldats , qui entonnent un hymne bachique et monarchique.

16<sup>e</sup> CHANT.

Opérations en Catalogne. Attaque d'une position retranchée. Les Espagnols, commandés par Milans et Llobéra, obtiennent d'abord l'avantage : mais M. Achille de Jouffroy , qui suit l'armée française en amateur , anime les combattans.

« Allez », dit-il, poussant leur cohorte guerrière ;  
« La mort est devant vous : mais moi , je suis derrière .  
« Qu'importent les boulets ? marchez , guerriers vail-  
lans ,  
« Marchez : le coq français ne craint point les Milans. »

La victoire demeure long-temps incertaine :  
mais le général Donnadieu est là :

. . Il vient , il voit , il est vaincu ,  
Il se retire. Tel , au sein de la nuit sombre ,  
Etincelle un pétard qui disparaît dans l'ombre.

Le maréchal, dans sa dépêche, comble ce général d'éloges, et demande son rappel. On s'occupe du rapport sur cette brillante affaire. Chacun des officiers supérieurs présente son plan de rédaction : on adopte celui de M. Achille. Un des assistans observe qu'il ne faut rédiger définitivement le bulletin qu'avec la carte sous les yeux, pour ne plus commettre de bévues topographiques, toujours relevées par le *Journal de commerce*. La rédaction terminée, l'écrivain se charge de la porter lui-même au ministère. Superbe description d'une fête donnée aux chefs alliés dans une bourgade royaliste, et où figurent Neptune, S. Laurent, et Ber-

nard Del Carpio <sup>1</sup>. Le postillon diplomatique arrive à Paris : il y assiste à un dîner ministériel, décrit par le poète. Silence profond pendant le repas, conversation animée et variée au dessert. Accroissement de la marine : fraîcheur des huîtres; bénéfices faits sur la hausse ; ouvrage piquant de M. Dard sur les biens nationaux; franchise de M. de Villèle ; Potier dans le *Père Sournois* ; projet de septennalité; avantages politiques de l'affaire Casteing, qui occupe tout Paris. On passe au sallon pour le café; vues sur Haïti. L'assemblée se sépare. Ce que nous avons remarqué de micux dans ce chant, c'est le couplet suivant, chanté par un membre de la société des bonnes-lettres et du tiers-ordre des jésuites :

Nous fournirons des tartuffes,  
 Mais fournissez-nous des truffes :  
 Que l'état se mette en frais,  
 Pourvu que nous buvions frais.

---

<sup>1</sup> Guerrier d'une stature et d'une force colossales, qui, suivant la tradition, étouffa le paladin Roland entre ses bras au combat de Roncevaux.

Car afin que bien l'on pense ,  
 Il faut bien remplir sa panse ;  
 Oui, pour que bien nous pensions ,  
 Il nous faut des pensions.

La richesse des rimes nous porte à croire ce couplet emprunté à la Muse Napo-royaliste de M. Désaugiers , qui cependant , sous d'autres rapports , a quelquefois fait mieux.

16<sup>e</sup> CHANT.

Développement du système d'attaque. Marches et contremarches , allées et venues en Catalogne. Nouveaux combats. Le gros de l'armée se porte sur Madrid , tandis qu'une division se dirige vers les provinces du Nord. L'Abishal abandonne son armée , et passe au camp français , non sans avoir couru risque d'être fusillé par les constitutionnels et pendu par les royalistes. Réflexions du poète sur l'ingratitude humaine. Arrivée de la Discorde et de la Diplomatie en Portugal. Entrevue de la dernière avec le comte d'Amarante , et ses effets. La Déesse envoie à sa sœur par un griffon l'annonce de cette nouvelle conquête , avec une lettre en chiffres , que l'auteur traduit ainsi.

« Réjouis-toi, ma sœur, j'ai rempli ton attente.  
 Il m'en coûte de bons réaux :  
 Mais de moi tu seras contente ;  
 Le fils de Silveira <sup>1</sup> s'attache à nos drapeaux.  
 Compte sur d'Amarante,  
 Car il est de ma rente :  
 Adieu : je vole à des succès nouveaux ».

Une division royale marche vers la Galice. Elle est battue par le général Morillo, qui le surlendemain négocie avec le comte Bourck, commandant cette division. Etonnement des *Libéraux*. Joie des absolutistes. Troubles dans Madrid. Attaque de cette ville par Bessières, précédée d'une harangue que ce chef adresse à sa troupe, en l'engageant à devancer l'armée française.

Les instans nous sont chers, et vous devez m'entendre :  
 Qui viendra le dernier, n'aura plus rien à prendre.  
 Marchez donc sur mes pas, invincibles héros ;  
 Songez que les marchands sont tous des libéraux,  
 Et que vous trouverez dans ces riches boutiques,  
 De quoi couvrir un peu vos membres héroïques.  
 Allons, enfans : ce jour vous promet des lauriers,  
 Des grades et de l'or, des croix et des souliers.

---

<sup>1</sup> Général Portugais, illustré dans la guerre de la Péninsule.

L'attaque est repoussée par le général Zayas, qui ensuite capitule avec les Français pour l'évacuation de la ville. Les gardes-du-corps vont se promener au Prado, où la fraîcheur de leurs uniformes et leur air de santé excitent l'admiration publique. Hommage rendu par le poète au célèbre Farina, inventeur de l'eau de Cologne.

17<sup>e</sup> CHANT.

Les Cortès assemblées à Séville s'occupent de nouvelles mesures de défense. La Discorde se transporte au milieu de l'assemblée. Ses succès. Combats en Andalousie. Dans une de ces affaires, les munitions venant à manquer à l'un des corps de l'armée d'invasion, le général fait charger les canons de campagne avec des pièces de vingt francs. Effets de ce projectile sur quelques-uns des chefs ennemis. Le départ pour Cadix est décrété par les Cortès.

18<sup>e</sup> CHANT.

Leur arrivée dans cette ville. Nouveaux apprêts de résistance. Messages envoyés à Ballesteros. La Patrie et la Diplomatie appa-

raissent en même-tems à ce général. Leurs discours. Il essaie de les concilier. La Patrie éplorée s'enfuit, et la Diplomatie demeure tête-à-tête avec lui. Succès croissans de l'armée française, qui s'approche de Cadix.

19<sup>e</sup> CHANT.

**Travaux défensifs dans Cadix. Description de cette place. Souvenirs historiques. Siège soutenu pendant la guerre de l'indépendance. Mitraillades et fusillades ordonnées en 1820, par le lieutenant-général Campana, que la reconnaissance ministérielle destine à remplir plus tard les fonctions de gouverneur dans cette même ville. Résidence d'un grand personnage. Apparition de Minerve dans ce séjour.**

. . . . . La déesse, en ces lieux,  
 D'un appareil guerrier n'allarmait point les yeux.  
 Elle avait déposé la redoutable lance  
 Qui des fils de Cécrops sauva l'indépendance.  
 L'égide, dont jadis au milieu des combats  
 Le vieux Mélésigène avait armé son bras,  
 Sous les yeux des huissiers, dans l'antichambre immense,  
 Sur un grand canapé reposait en silence.

Son œil étincelant sous un casque de fer  
 Du génie affranchi ne lançait point l'éclair,  
 Et l'insolent oiseau, qui voit dans les ténèbres,  
 N'effrayait point ces lieux de ses accens funèbres.  
 Pour protéger encor ses charmes amaigris,  
 Une fraise empesée arrondissait ses plis;  
 Sur son tablier noir s'agitait la navette  
 Que l'on vit décorer la vierge de Lorette,  
 Lorsque d'augustes mains, par d'innocens plaisirs,  
 De la captivité remplissaient les loisirs.  
 De sa tunique d'or les franges ondoyantes  
 Ne livraient plus aux yeux des formes imposantes;  
 Sous sa cornette antique on voyait entassés  
 Ses cheveux jadis noirs, en chignon retroussés;  
 Deux paniers de ses flancs défendaient les approches,  
 Et ses doigts allongés s'enfonçaient dans ses poches.

Entretien entre cette déesse et celui qu'elle  
 est venue visiter. Conseils qu'elle lui donne.  
 Dissertation sur les cerfs-volans. Description  
 de cette machine simple et ingénieuse. Pré-  
 paratifs faits pour l'attaque de la ville.

20<sup>e</sup> CHANT.

Les chefs assiégeans font reconnaître le  
 Trocadero. Mesures prises par les défenseurs  
 de ce poste. La Diplomatie y pénètre sous  
 le déguisement d'un milicien de Cadix. Di-  
 gression sur l'utilité de la pharmacie. Effets

combinés du vin et du laudanum. L'ombre d'Olavidès apparaît en songe au commandant constitutionnel, et lui prédit la chute de son parti. L'assaut est livré. Pertes considérables qu'essuyent les assiégeans en traversant le canal; bottes et guêtres abîmées. Victoire complète.

21<sup>e</sup> CHANT.

La Diplomatie, la Discorde et St-Dominique arrivent ensemble dans Cadix. Troubles dans la ville. Elle est bombardée par mer. Les assiégeans perdent quelques bâtimens dans cette attaque, mais réussissent à brûler trois boutiques. Négociations et promesses. Trêve conclue, rompue et reprise. La place se rend. Satisfaction universelle. La Diplomatie, ayant accompli son ouvrage, part pour Constantinople, laissant en Espagne la Discorde, chargée d'opérations ultérieures.

Les trois derniers chants sont consacrés à la description des fêtes et exécutions publiques, au résumé des adresses de félicitation, listes de proscription, etc. Cette partie de l'ouvrage offre un intérêt moins vif que le reste, attendu que, comme on sait, le ta-

bleau du bonheur sans nuages est nécessairement un peu monotone. Le poète, avant de terminer, fait entrevoir à ses lecteurs la perspective des innombrables bienfaits que la péninsule doit encore attendre de sa délivrance, forme le vœu philanthropique de voir bientôt Haïti et les colonies insurgées de l'Amérique méridionale jouir de la même félicité, puis revenant à sa patrie par un mouvement où respire la plus touchante sensibilité, il finit en ces mots :

Aux champs Périgourdins c'est ainsi que ma voix  
 Chantait de nos héros les faciles exploits,  
 Alors qu'encor plus grands, de cent palmes civiques  
 Nos députés ornaient leurs têtes monarchiques ;  
 Que, pour mieux affermir le crédit renaissant,  
 Un ministre aux rentiers offrait le trois pour cent ;  
 Que dans ses mandemens un nouveau Chrysostôme  
 En style ultramontain haranguait le royaume :  
 Que nos représentans, élus par nos préfets,  
 S'assurant le loisir de mûrir leurs bienfaits,  
 S'immolant avec joie aux devoirs de leur charge,  
 Pour opérer le bien se donnaient de la marge,  
 Et que ce grand sénat, vraiment national,  
 Préparait à la France un bonheur septennal.  
 Ah ! puisse l'avenir combler leur espérance !  
 Puissent-ils, appuyés sur leur omnipotence,  
 D'un pénible travail débarrassant nos rois,

19.

Proposer , discuter , exécuter les lois ,  
 Et pour mieux étouffer la funeste anarchie ,  
 Sur leur bail de sept ans fonder l'oligarchie !  
 Français , douteriez-vous de ces bienfaits nouveaux ?  
 Le présent en est plein , l'avenir en est gros :  
 Des fils de Loyola l'indestructible race  
 Déjà de notre sol tapisse la surface :  
 Voyez ces magistrats , hier assez payens ,  
 Par la grâce aujourd'hui transformés en chrétiens ,  
 Aux lieux où fut Bancal <sup>1</sup> s'avançant à la file ,  
 Adapter un cantique aux airs du vaudeville ,  
 Se courber à l'envi sous un sacré fardeau ,  
 Et , pour rester en place , apprendre le *credo*.  
 Le mystique pouvoir qui foudroya Sorrèze  
 A nos princes futurs garde plus d'un La Chaise ,  
 Et des bourgeois aussi surveillant les destins ,  
 Eclairera leurs fils par les ignorantins.  
 Ce dernier mot échappe à ma reconnaissance :  
 Ils ont guidé l'essor de ma naïve enfance ;  
 Par eux j'ai lu Restaut , j'ai connu Richelet ,  
 Et de ces vers heureux j'ai trouvé le secret.  
 Mais poète et gascon , je suis modeste encore :  
 Mon nom pourra briller dans les fêtes d'Isaure <sup>2</sup> ;  
 C'en est assez : heureux si le chantre de l'ail <sup>3</sup>  
 Du temple des neuf sœurs m'entr'ouvre le portail !

<sup>1</sup> On se rappelle les détails donnés dans le tems par les journaux , au sujet de la mission de Rodez.

<sup>2</sup> Le concours des jeux floraux de 1823 a présenté plusieurs pièces plus que monarchiques.

<sup>3</sup> M. de Marcellus est auteur d'une ode sur ce sujet.



# TABLE

## DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

Avertissement.....	iiij
Notice sur l'auteur.....	v

### POÈMES ET ÉPÎTRES.

Les Belges.....	7
Notes sur ce poème.....	34
L'Art de conter.....	59
Manuel du vrai Royaliste.....	73
Description du palais de la Critique.....	87
Épître à Edouard.....	90
Fragment d'un poème intitulé l'Alogistonomie.....	110
Épître à S. M. Akdola Ier. Roi des Puris.....	122

### FABLES.

Le Chat, le Rat et l'Idole.....	145
La Glace et le Soleil.....	147
La Fusée et l'Hirondelle.....	149
Les Montres.....	151

L'Enfant et la Lampe.....	155
La Fontaine justifié.....	157

**POÉSIES DIVERSES.**

Le Rêve du Tyran.....	161
Les malheurs de la Grèce.....	165
Le Spartiate mourant.....	171
Rule Britannia.....	175
Orla.....	177
Le petit Mendiant et le riche Lord, Ballade.....	181
Le Meurtrier, Ballade.....	185
Vers inscrits sur le registre des étrangers, au Prieuré, dans la Vallée de Chamouni, en Savoie.....	195
L'Héracléide, poème épique en 24 chants.....	197



**DEPARTMENT OF PRINTED BOOKS**

Record of Treatment, Extraction, Repair, etc.

1110 1325

